



HAL
open science

L'occupation de la moyenne vallée du Calavon du Néolithique à la fin de l'Antiquité

Henri Marchesi, André D'Anna, Michel-Edouard Bellet, Patrick Bretagne,
Philippe Borgard, Albert Carry, Francis Chardon, André Kauffmann, Michel
Laurent, Jacques Mouraret

► **To cite this version:**

Henri Marchesi, André D'Anna, Michel-Edouard Bellet, Patrick Bretagne, Philippe Borgard, et al.. L'occupation de la moyenne vallée du Calavon du Néolithique à la fin de l'Antiquité. Service d'archéologie de Vaucluse, 1990, Notices d'Archéologie Vauclusienne, 1, Michel-Edouard Bellet. hal-04571153

HAL Id: hal-04571153

<https://hal.science/hal-04571153>

Submitted on 7 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

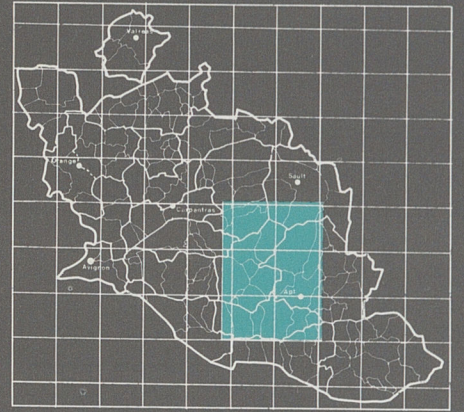
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

NOTICES D'ARCHEOLOGIE VAUCLUSIENNE

1 vallée du Calavon



NOTICES D'ARCHEOLOGIE VAUCLUSIENNE

1 vallée du Calavon

**L'occupation
de la moyenne vallée du Calavon
du Néolithique à la fin de l'Antiquité**

Cet ouvrage a été rédigé par H. Marchesi, archéologue contractuel, sous la direction de M.-E. Bellet, Archéologue Départemental de Vaucluse, Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse.

Le travail de terrain et la rédaction ont bénéficié du concours de la Société du Canal de Provence, en particulier MM. M. Chanut, D. Denry, G. d'Enfert, A. Falca, C. Garcin, M. Laurent,

et de :

André D'Anna, Directeur Adjoint, Direction des Antiquités de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur,

Philippe Borgard, Archéologue Départemental-Adjoint de Vaucluse,

René Bruni, Président de l'Office du tourisme d'Apt,

Dominique Carru, Archéologue au Service d'archéologie du Conseil Général,

Francis Chardon, Dessinateur au Service d'archéologie du Conseil Général,

André Kauffmann Conservateur du musée archéologique d'Apt,

Gérard Sauzade, Conservateur, Direction des Antiquités de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur,

Jacques Thiriou, Chargé de recherche au CNRS, Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne,

ainsi que :

MMmes Lydie Lefèvre (Buoux), Lucienne et Benjamine Manahiloff (Roussillon) et MM. Eric Bertomeu (Marseille), Gérard Bonnet (Bonnieux),

Patrick Bretagne, Albert Carry (Cavaillon), Mohamed Elagoune (Gargas),

Lucien Lambert (Cucuron), Michel Maurin (Carry-le-Rouet),

Jean-Marc Mignon (Avignon), Jacques Mouraret (Caumont).

Auteurs des notices :

A. D'A., André D'Anna,

M.-E.B., Michel-Edouard Bellet,

P. B., Patrick Bretagne,

Ph. B., Philippe Borgard,

A. C., Albert Carry,

F. C., Francis Chardon,

A. K., André Kauffman,

M. L.; Michel Laurent,

H. M., Henri Marchesi,

J. M., Jacques Mouraret.

crédit photographique : Ch. Hussy, Musée d'Apt et Service d'archéologie du Conseil Général de Vaucluse.

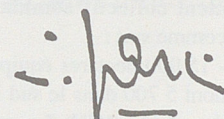
maquette : A. Y. Dautier

**L'occupation
de la moyenne vallée du Calavon
du Néolithique à la fin de l'Antiquité**

L'aménagement hydraulique de la vallée du Calavon est une vaste entreprise qui vise à faciliter l'agriculture. Une étape importante a été la percée du canal sous le Luberon et la réalisation du bassin de retenu de Bonnieux. Aujourd'hui, les travaux sont très avancés et on en verra plus loin un bilan.

L'irrigation est une nécessité pour l'agriculture, ce fut une opportunité pour les archéologues. Les aménagements ne sont pas toujours des opérations négatives pour le patrimoine. Ainsi près de 200 sites ont été découverts ou redécouverts à l'occasion de ces travaux. Certains sont des traces de l'occupation préhistorique de la vallée, d'autres de l'habitat de l'antiquité, d'autres encore du moyen âge. Toutes les époques sont concernées : la vallée a été, et on ne s'en étonnera pas, toujours densément occupée à travers l'histoire.

Cet ouvrage présente un premier bilan des travaux très fructueux des archéologues : c'est un plaidoyer pour une collaboration étroite entre aménageurs et chercheurs.



Jean Garcin

Président
du Conseil Général de Vaucluse

L'AMÉNAGEMENT HYDRAULIQUE DE LA VALLÉE DU CALAVON ET DU SUD LUBERON



1

LA RÉGION CONCERNÉE

32 000 hectares de surface agricole utilisée (SAU) de part et d'autre du Luberon dans la vallée du Calavon et les côtes du pays d'Aigues, avec la répartition des cultures suivantes (1982) :

- Vigne de cuve	8 500 hectares
- Raisin de table	6 000 hectares
- Céréales	5 800 hectares
- Superficie en herbe et fourrage	4 500 hectares
- Vergers	2 300 hectares
- Cultures légumières	1 700 hectares
- Jachères et divers	3 100 hectares

Des agriculteurs encore nombreux et dynamiques qui n'irriguaient pas, à l'époque, que 1 200 hectares soient 3,6% de la SAU.

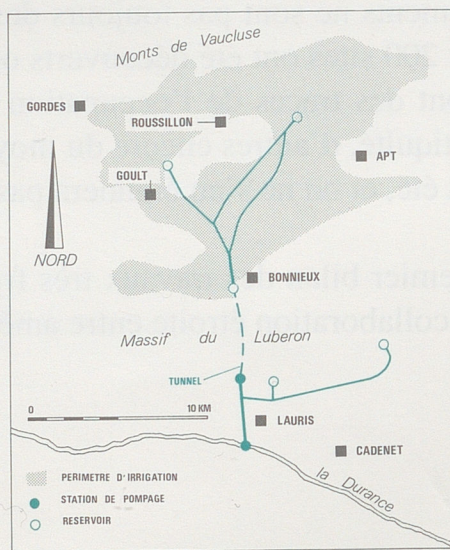
LE PROJET

- 9 700 hectares de SAU dans le Haut Calavon ou en périphérie du Luberon. Une desserte collective n'était pas réaliste au plan économique du fait de la dispersion des exploitations. L'irrigation ne peut être que le fait d'équipements individuels.

- 22 500 hectares de SAU dans la vallée du Calavon et le Sud Luberon susceptibles de bénéficier d'un équipement collectif sommairement décrit comme suit :

- 15 000 hectares équipés à l'irrigation dont 5 700 dans le sud Luberon, 2 700 dans le bas Calavon et 6 600 dans le moyen Calavon. L'eau en provenance du Verdon est pompée en trois sites principaux : Pertuis pour l'est du sud Luberon, Robion pour le bas Calavon

et surtout Lauris-La Roque d'Anthéron pour l'ouest du sud Luberon et le moyen Calavon. Ce dernier sous-ensemble est plus important et son alimentation nécessite de passer au travers du massif du Luberon en galerie.



1. Le réservoir de Bonnieux s'intègre dans le site par un choix technique : la réalisation d'un réservoir en terre plutôt qu'en béton.

2. Irrigation de pommiers dans la vallée du Calavon.



2

LE NIVEAU ACTUEL DES RÉALISATIONS

Les travaux ont démarré fin 1984. Aujourd'hui, l'essentiel des infrastructures est réalisé et 4 300 hectares sont irrigables. Au rythme actuel, il est prévu que, d'ici le printemps 1994, 9 000 hectares seront équipés pour l'irrigation. La progression se fait au rythme d'environ 1 200 hectares par an, essentiellement dans la moyenne vallée du Calavon, du moins pour la période 1990-1993. L'essentiel des travaux consiste en pose de canalisations enterrées (environ 60 kilomètres par an) et en réalisation d'ouvrages particuliers (stations de pompage, réservoir...).

LE RESPECT DE L'ENVIRONNEMENT

En relation étroite avec le parc régional du Luberon, diverses dispositions ont été prises pour minimiser l'impact sur l'environnement : creusement de la galerie de 2,8 kilomètres au tunnelier et enlèvement des déblais pour la réalisation de la déviation de Lauris, choix de réserve en terre (de préférence à un réservoir en béton) à Bonnieux, intervention des architectes locaux, souci permanent du détail (reconstruction des murs de pierres sèches, plantations, enterrement des lignes électriques, pose de poteaux d'incendie). L'étude d'impact archéologique et les prospections systématiques s'inscrivent, à l'évidence, dans cet objectif.

M. L.

Aujourd'hui, l'aménagement hydraulique de la vallée du Calavon et du Sud Lubéron se réalise à grands pas.

Dans le cadre d'une concession du Conseil Général de Vaucluse et grâce aux financements de la Région et de l'Etat, ainsi qu'à ceux de la CEE et de l'Agence Financière de Bassin, les habitants de ces secteurs voient leurs préoccupations satisfaites ou en voie de l'être.

Ces besoins étaient exprimés depuis des décennies, pour ne pas dire des siècles, et peut-être même que les archéologues nous diront que les problèmes de l'eau et de ses caprices étaient déjà un souci majeur pour les populations dont les traces ont été mises en évidence à l'occasion des fouilles réalisées dans le cadre de ces grands travaux hydrauliques.

Il me paraît en tout cas heureux que les travaux destinés à améliorer les conditions de travail des agriculteurs et à satisfaire aux besoins en eau de l'ensemble de la population permettent aussi de protéger l'environnement en accroissant notamment les moyens de lutte contre l'incendie et de mettre en valeur un patrimoine archéologique précieux.

L'eau apparaît ici, une fois de plus, comme un lien puissant entre le passé et l'avenir, mais aussi entre les activités économiques, la protection des paysages et le patrimoine culturel.

La conception des ouvrages et les modalités de travaux ont cherché à préserver les magnifiques paysages de cette région. Le travail réalisé par le service départemental d'archéologie, à cette occasion, s'inscrit dans le souci de respect du patrimoine et de la recherche d'une meilleure connaissance de notre passé.

Je tiens à remercier ce dernier pour la qualité du travail effectué dans un climat de concertation et de confiance réciproque.

Michel Jean
Directeur Général
de la Société du
Canal de Provence

Cest en 1903 lors d'une excursion à la grotte Saint Gervais de Bonnieux que plusieurs chercheurs décidèrent de fonder la Société Préhistorique Française ; ils avaient sous les yeux, depuis l'entrée de la grotte, la Vallée du Calavon.

Cet événement n'est pas dû au hasard. A cet époque le Sud de Vaucluse et Bassin du Calavon, avait déjà une longue tradition de recherche archéologique. Il n'est pas inutile d'insister ici sur ce fait ; depuis plus d'un siècle cette région a attiré les chercheurs de toutes origines. Est-ce la densité des sites qui est à l'origine de cet attrait, ou bien est-elle, au contraire, le résultat de cette activité soutenue ? On ne cessera jamais réellement de s'interroger sur la signification des cartes de répartition en se rappelant toujours qu'elles sont aussi le reflet de l'activité des chercheurs. Quoi qu'il en soit, très tôt, l'importance de certains sites de la Vallée du Calavon à été reconnue ; ainsi les Fabrys à Bonnieux, Perréal à Gargas et bien évidemment la Civitas d'Apta Julia, la Voie domitienne et les sites en liaison avec elle. Ce n'est donc pas non plus un hasard si encore de nos jours le Vaucluse compte un grand nombre d'opérations archéologiques.

Lorsqu'en 1986, le projet d'aménagement hydraulique du bassin du Calavon a été connu, la Direction des Antiquités de Provence-Alpes-Côte d'Azur et le Service d'Archéologie du Conseil Général de Vaucluse sont convenus de la nécessité d'un suivi complet des travaux. Le souhaiter était une chose, le mettre en oeuvre en était une autre. Un première en quelque sorte. Les travaux de la Société du Canal de Provence étaient réputés, comme tous les aménagements hydrauliques et les poses de canalisations diverses, destructeurs de gisements archéologiques. Et excepté l'expérience réalisée en 1960 dans le bassin de Trets, ce paramètre ne fut que très rarement pris en compte correctement. La volonté et les moyens accrus de la Direction des Antiquités, l'efficacité de l'équipe du Service d'Archéologie du Conseil Général ont été pour beaucoup dans les négociations avec la Société du Canal de Provence. Ce sont les principaux résultats de cette opération qui sont présentés dans ce numéro des "Notices d'Archéologie Vauclusienne". Mais mieux, les contacts et les nouvelles relations nouées entre la Direction des Antiquités et la Société du Canal de Provence ont permis d'étendre à d'autres projets les études d'impact archéologiques : ainsi dans le bassin de Saint-Maximin et à Montmeyan dans le Var, les régions de Peynier, Rognes, Pélissane et Saint-Mitre dans les Bouches-du-Rhône. Ce qui n'est pas sans apporter une amélioration sensible de la carte archéologique régionale. Carte qui, si elle a bien d'autres intérêts, reste le premier élément de la gestion du patrimoine archéologique. Elle est devenue une des priorités de l'archéologie nationale. Elle est devenue l'outil nécessaire aux directions des Antiquités pour qu'elles puissent répondre précisément aux différentes consultations réglementaires.

L'opération Calavon est donc exemplaire à plus d'un titre ; dans sa conception, dans sa réalisation et dans ses résultats ! Cette région déjà riche, bien connue avec sa grande densité de sites, a encore livré des vestiges inédits dont le premier effet est de concentrer les témoignages de l'occu-

pation humaine. La traduction en terme de peuplement, de modes de l'habitat et d'occupation de l'espace n'est pas facile. A l'issue des prospections, il est possible de livrer un inventaire, une cartographie, un classement chronologique sommaire des vestiges mais leur analyse, leur classification et leur interprétation restent délicates en l'absence de sondages systématiques et d'une connaissance de leur structure interne. Ces problèmes d'archéologie spatiale figurent actuellement parmi les tendances les plus dynamiques de la recherche archéologique. N'oublions pas toutefois que dans cette opération les problématiques scientifiques n'étaient pas la motivation de départ. Il s'agit bien d'une intervention d'archéologie de sauvetage dans le but d'évaluer les risques archéologiques et d'éviter les destructions. Ce résultat a été atteint de manière satisfaisante soit en déviant les canalisations lorsque cela été possible, soit en réalisant des fouilles de sauvetage dont certaines de grande envergure (Les Fabrys à Bonnieux), c'est là une source de satisfaction évidente, la collaboration établie entre les différents partenaires a été exemplaire et les résultats le démontrent clairement, s'il est encore besoin de le faire. Si la notion de sauvetage fut bien à l'origine de l'opération, le débouché sur les problématiques scientifiques actuelles est évident ; il est non seulement possible mais aussi nécessaire que archéologie de sauvetage et recherche fondamentale soient liées : l'archéologie est un ensemble cohérent dont toutes les facettes, depuis l'administration jusqu'aux publications, constituent en quelque sorte une chaîne opératoire complète et indissociable qu'il est stérile de "tronçonner". Les nouvelles données disponibles à l'issue de ces campagnes de prospection ont donc non seulement permis d'éviter des destructions mais constituent maintenant de nouvelles sources de documentaires pour la connaissance du peuplement et de son évolution, plusieurs publications en font déjà état.

La présentation au public est donc une étape normale, souvent oubliée, mais dans ce cas elle ne fait que confirmer l'exemplarité du programme.

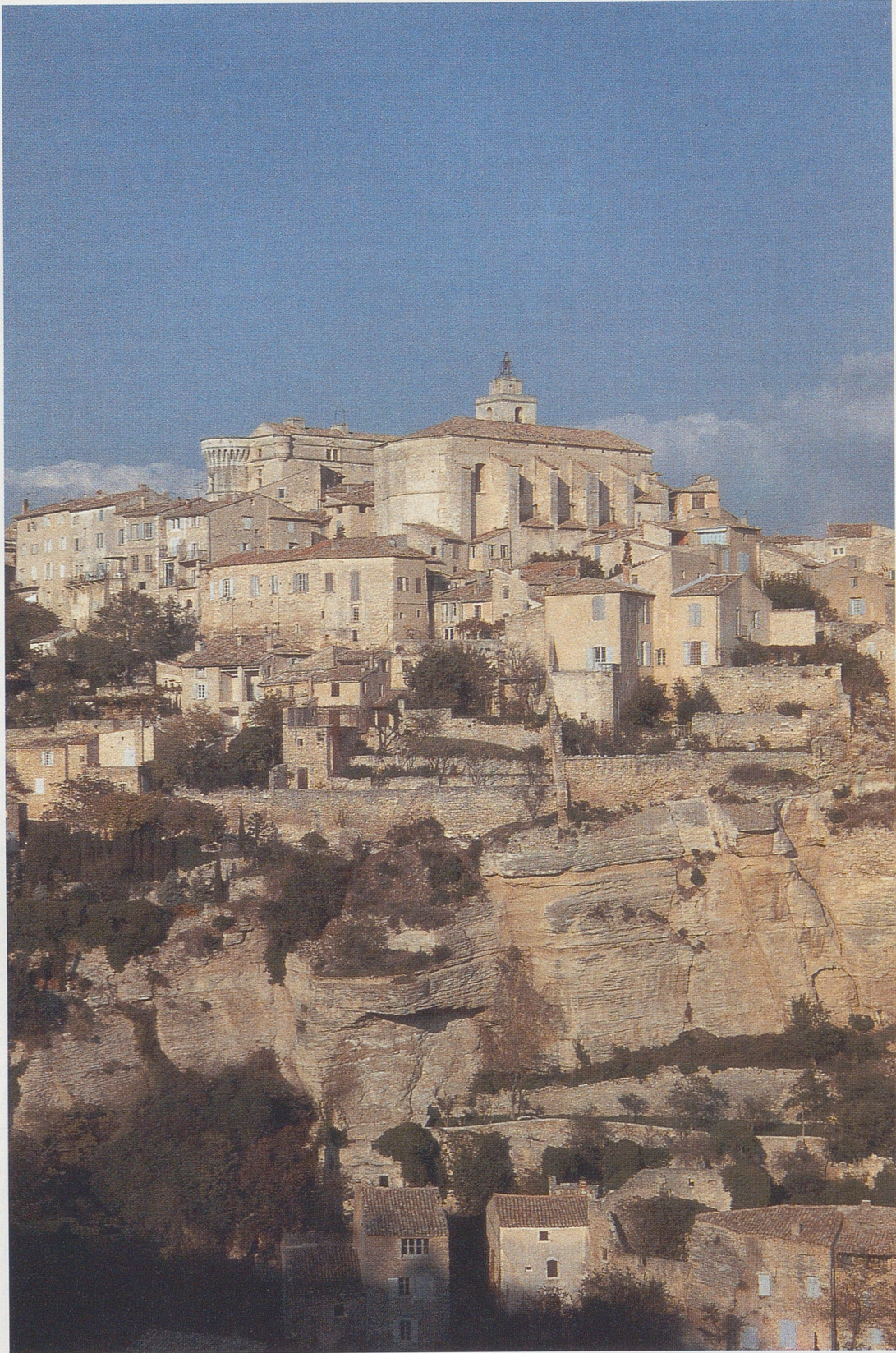
André D'ANNA

Directeur-Adjoint des Antiquités
de Provence-Alpes-Côte d'Azur

Jean-Paul JACOB

Directeur des Antiquités
de Provence-Alpes-Côtes d'Azur

Le village de Gordes



L'étude que nous présentons ici est un bel exemple de recherche sous contrainte. Cela veut dire que les prospections essentiellement, mais les fouilles également, ont été menées sous une contrainte : l'aménagement hydraulique de la vallée du Cavalon qui risquait de détruire de nombreux sites archéologiques. Il fallait intervenir rapidement avant les travaux dans la plupart des cas, pendant les travaux quelques fois.

C'était une chance plus qu'un inconvénient. Il nous était imposé ainsi de prospecter une zone importante du territoire du département. Il nous était donné de surveiller des kilomètres et des kilomètres de tranchées.

Cette prospection a permis de découvrir ou redécouvrir près de 200 sites et d'éviter de nombreuses destructions. Parfois pour compléter l'information, il a fallu procéder à des sondages ponctuels. Plus rarement, à deux reprises seulement, sur le tracé d'une canalisation principale qui ne pouvait être déplacée, des fouilles ont été nécessaires. Un site préhistorique important, les Fabrys à Bonnieux, et un site de l'Antiquité et du Moyen Age, Saint Jean, à Bonnieux également, ont été fouillés. On en verra plus loin les résultats : ils ne sont pas négligeables même si l'emprise de la tranchée (4 m de large) a interdit une vision d'ensemble. Ces fouilles seront publiées dans leur intégralité ultérieurement.

Des moyens spécifiques ont donc pu être alloués par le Conseil général, la société du Canal de Provence ainsi que pour une fouille, par l'Etat. L'inventaire des sites archéologiques du département de Vaucluse a progressé.

Faut-il pour autant se réjouir des aménagements ? Restons prudent. Chacun d'entre eux conduit à des destructions de sites et à la perte irrémédiable d'informations. Mais, il s'agit pas d'empêcher les évolutions. Les aménagements dans les zones sensibles doivent désormais être précédés de campagne d'enquêtes archéologiques.

Ici, on a donc mené rondement pendant de nombreux mois, le travail sur le terrain.

Qu'est-ce donc qu'un inventaire des sites archéologiques ?

Il s'agit de répertorier toutes les traces de l'occupation humaine passée dans un territoire donné. Le moyen le plus efficace reste la prospection terrestre qui peut être complétée de prospections aériennes et de sondages réduits. Contrairement à une idée trop souvent admise par le plus large public, nous ne connaissons pas tous les sites archéologiques. Il en est de nombreux, modestes ou moins modestes, parfois scientifiquement exceptionnels qui ont été découverts dans la vallée du Calavon.

Bien entendu cet inventaire ne saurait être mené sans règles précises. Sans entrer dans les détails relevons quelques uns des principes qui conduisent cette action.

Il faut d'abord repérer le site (indications cadastrales, coordonnées Lambert etc...) indiquer les sources de documentation qui ont permis le travail de terrain ou l'ont complété (bibliographie,

cartes, photographies, collections publiques ou privées...), on s'efforcera ensuite de décrire l'environnement et la situation géographique actuelle du site (géologie, relief, système agraire, habitat...). Les données archéologiques seront enfin traitées : présence et caractéristiques du matériel archéologique, description des éventuelles structures apparentes... Ce n'est qu'alors que l'on pourra tenter une interprétation des découvertes (habitat, lieu de culte, sépulture, atelier...) Ces données viendront agrandir la banque de données des sites archéologiques, du département. Bien entendu, celle-ci n'est pas consultable par tout le monde (on est toujours à la merci de pilleurs) seule une parite d'entre elle est accessible aux collectivités territoriales et aux aménageurs. Le but est de réduire la part d'imprévu et de surprises lors d'un projet de construction.

Cet inventaire n'a pas seulement une finalité gestionnaire (connaître les sites pour mieux les préserver), il cherche également à développer nos connaissances des civilisations passées.

L'avenir proche de l'inventaire des sites du département sera la mise en place une cartographie dans le cadre de la base de données départementales réalisée sous la responsabilité de la Société Stratégies et Technologies Nouvelles. L'objet principal de ce projet est de donner la possibilité à divers intervenants (des pompiers aux géologues en passant par les services des routes ou des impôts, etc.) de disposer d'une base de référence commune. Ce système s'appuie sur le logiciel de gestion de données cartographiques : Carine II. C'est donc sur le fond cadastral du département, actuellement en cours de saisie, que ces données seront intégrées. Un test a déjà été réalisé sur le territoire de la commune de Malaucène. Fin 1991 devrait pouvoir commencer la saisie des données archéologiques. Ce formidable instrument pourra alors fonctionner. Il fournira immédiatement aux archéologues les informations quant à l'état du sol, aux propriétaires, aux mises en culture et à l'environnement géographique et donc allégera leur tâche. Il fournira aux aménageurs les limites des sites et une définition selon deux types de zones : celles des sites et celles à fort risque. Il en résultera une meilleure gestion du patrimoine et une meilleure communication entre les partenaires. Chacun d'entre eux actualisant, pour ce qui le concerne, au fur et à mesure la banque de données.

Quels sont les résultats les plus tangibles de ce travail d'inventaire dans la vallée du Cavalon ?

Au plan scientifique, ils sont nombreux. On en aura un aperçu à la lecture du texte de cet ouvrage. Des articles scientifiques sont parus, d'autres viendront encore. Retenons la découverte de nombreux sites. Retenons l'étude plus précise du site des Fabrys à Bonnieux, connu depuis fort longtemps mais désormais beaucoup moins énigmatique.

L'occupation du sol, surtout du néolithique jusqu'au Moyen Age, est désormais mieux perçue. Certes il faudra encore des enquêtes. Certes il faudra encore des fouilles si l'on veut un jour comprendre ce territoire, mais notre ignorance s'est ô combien réduite.

Il n'est pas de passé sans futur, pas d'avenir sans passé. Remercions donc les aménageurs du futur : ici ils ont financé, aidé, favorisé la recherche archéologique. Ici, ils ont ouvert des perspectives quant à l'étude et la connaissance de l'occupation du sol. Ici l'eau alimente le moulin de la recherche archéologique.

Y-a-t-il une autre lecture du patrimoine que celle en regard du présent ?

La vallée du Calavon est l'objet de nombreuses recherches archéologiques depuis un siècle de la part de professionnels et d'amateurs. Il est impossible de tous les citer. Rappelons cependant les travaux de E. Espérandieu, C. Moirenc et L. Rochetin à la fin du XIXe siècle, suivi par V. et C. Cotte, F. Lazard et F. Sauve au début de ce siècle. Nous devons encore citer A. Dumoulin, S. Gagnière, l'abbé J. Sautel et A. Tamisier.

Ces chercheurs ont fondé la connaissance archéologique pour la vallée du Calavon. Cependant, les méthodes d'alors font que les résultats de leurs travaux ne sont pas toujours facilement accessibles et que leurs connaissances du terrain n'ont pas toujours été transmises. Plus près de nous, il convient de rappeler les travaux de M. Livache et J.E. Brochier sur la Préhistoire ancienne et ceux de J. Courtin sur le Néolithique, ainsi que les nombreuses études de G. Barrauol concernant la Protohistoire et l'Antiquité. Depuis que l'archéologie s'est constituée, la richesse en vestiges de la

vallée du Calavon a toujours attiré de nombreux chercheurs.

Nous avons bénéficié pour cette étude des connaissances approfondies des amateurs locaux. Certains, comme P. Broise, A. Carry, M. Elagoune, L. Lambert et quelques autres, prospectent la région d'Apt et le Luberon depuis de nombreuses années. Ils ont eu l'occasion de travailler avec A. Dumoulin ou A. Tamisier et sont de ce fait des témoins importants des recherches passées. Il est intéressant de comparer les descriptions qu'ils font des sites vus en surface et ce qu'il en reste aujourd'hui.

Cet ouvrage présente le bilan de deux ans de travail sur le terrain et en laboratoire au moment où l'essentiel de la prospection au sol est terminé. Il regroupe en un seul document les informations dispersées dans une dizaine de rapports de prospection, de sondages ou de fouilles et souligne les premiers apports en proposant des thèmes de recherche pour poursuivre l'étude archéologique de la moyenne vallée du Calavon.

Carte de situation. La moyenne vallée du Calavon constitue une unité géographique limitée par des reliefs. En vert, la région étudiée. Extrait de la carte IGN au 1/100 000.



LE CADRE GÉOGRAPHIQUE

Les prospections concernent en totalité ou en partie le territoire de onze communes : Apt, Bonnieux, Gargas, Gordes, Goult, Jocas, Lacoste, Lioux, Saint Pantaléon, Saint Saturnin d'Apt et Roussillon. Ceci correspond à une région d'environ 14 km nord-sud et 16 km est-ouest, soit un peu plus de 220 km².

UN ESPACE COHÉRENT LIMITÉ PAR DES RELIEFS

La région étudiée occupe plusieurs unités morphologiques. Ce sont, du sud vers le nord : une partie du versant nord du Luberon, la vallée du Calavon en aval d'Apt jusqu'à Notre-Dame-de-Lumières, les collines de Goult-Roussillon-Gargas et le bassin de l'Imergue jusqu'aux premières pentes des Monts de Vaucluse.

Cet ensemble forme une unité géographique, la moyenne vallée du Calavon. La partie la plus favorable à l'agriculture est constituée par le Plan de Bonnieux, le bassin de l'Imergue et la plaine de Saint Saturnin d'Apt. Cette unité est limitée par des reliefs : le Luberon au sud, les collines des Artèmes, de Notre-Dame-de-Lumières et le plateau des Roques à l'ouest, les Monts de Vaucluse au nord, la colline des Puits et le plateau des Claparèdes à l'est et au sud-est.

DESCRIPTION GÉOLOGIQUE

La région est occupée essentiellement par le synclinal d'Apt qui correspond globalement à la vallée du Calavon. Il sépare le Luberon et les Monts de Vaucluse. "Il est nettement dissymétrique : sa charnière est décalée vers le sud, près du Luberon. Aussi les couches de son versant nord s'étalent-elles plus largement que celles de son versant méridional qui ont un pendage plus

marqué. En amont de Notre-Dame-de-Lumières et jusqu'à Apt, le versant nord, peu incliné, forme une plaine de sables du Crétacé moyen, parsemée de buttes d'argiles éocènes et de quelques rares pointements oligocènes. Dans le flanc sud, plus redressé et plus accidenté, l'Oligocène prend beaucoup plus d'importance; il est surmonté par les entablements burdigaliens de Buoux, de Bonnieux et de Lacoste. Dans le fond de la vallée du Calavon, la structure est compliquée par une ondulation secondaire qui fait apparaître un bombement anticlinal de calcaires urgoniens, affectés d'accidents paléokarstiques."¹

La région étudiée présente une géologie relativement complexe. Le versant nord du Luberon est formé de "molasse" miocène (calcarénite biodétritique du Burdigalien). La terminaison sud des Monts de Vaucluse est constituée de calcaires de l'Aptien à faciès urgonien. Les alluvions fluviales d'âges divers occupent une part importante des petites plaines : Plan de Bonnieux, bassin de l'Imergue au nord de Goult et plaine de Sylla entre Gargas et Saint Saturnin d'Apt. Au sud de Gordes, au nord de Roussillon et au sud de Gargas, les terrains sont des marnes argileuses du Gargasien. A l'est, le plateau des Roques et la colline du Castellar sont formés de "molasse" miocène. Les collines à l'est de Goult sont constituées essentiellement de marnes sableuses rouge à rose saumon du Bartonien (Tertiaire). Les collines de Roussillon qui séparent la vallée du Calavon du bassin de l'Imergue, sont constituées de sables ocreux de l'Albien : les célèbres ocres de Roussillon. La colline de Perreal est formée d'une succession de terrains oligocènes (calcaires, gypse). Des sables de l'Albien, en rive droite du Calavon, et des calcaires urgoniens, en rive gauche, constituent les coteaux situés entre le Plan de Bonnieux et Apt.

1. extrait de Rouire J., 1979. Notice explicative de la feuille Marseille à 1/250 000 de la carte géologique de la France. BRGM.

La recherche bibliographique et l'utilisation de l'inventaire des sites de Vaucluse en cours de réalisation par le Service d'archéologie du Conseil général ont permis avant toute prospection d'obtenir une carte archéologique déjà riche de plusieurs dizaines de sites.

L'étude d'impact archéologique a été réalisée en 24 mois répartis d'octobre 1987 à juin 1990. 6 mois environ ont été consacrés à des fouilles de sauvetage, des sondages et la rédaction de rapports. 18 mois ont été occupés par les prospections, la surveillance des travaux et la rédaction des rapports. La prospection proprement dite a duré environ 14 mois.

En fonction du calendrier des travaux, les prospections ont débuté par la partie sud du réseau, sur les communes de Bonnieux et de Lacoste, et ont progressé au fil des mois vers le nord, jusqu'aux communes de Joucas et Lioux.

Les projets de tracés des canalisations ont été suivis systématiquement à pied à l'aide des plans topographiques au 5000e de la Société du Canal de Provence. L'emplacement et l'étendue des sites ainsi que les secteurs vides de vestiges ont été notés sur ces plans.

Des prospections complémentaires des précédentes ont été réalisées simultanément pour combler les vides que laissait la seule prospection des réseaux projetés, car les tracés des canalisations sont susceptibles d'être modifiés à tout moment jusqu'à la fin des travaux en fonction de nouvelles demandes de raccordement. Enfin, les renseignements donnés par les habitants ou des amateurs d'archéologie et la topographie locale, ont incité à prospecter des zones plus éloignées des réseaux, mais non dépourvues d'intérêt : abris sous roche, secteurs boisés ou en friche, sommets de collines, etc.

La prospection a cependant largement privilégié les terres agricoles au détriment des zones boisées

et des secteurs trop urbanisés qui ont été visités ponctuellement. Dans les terres agricoles, les observations de surface ont été limitées par la couverture végétale de certaines parcelles, cultures ou friches. Ce sont donc principalement les labours, les vignobles et les vergers, offrant une bonne visibilité car les sols y sont nus, qui ont été explorés.

Les sites archéologiques ont été prospectés au moins deux fois. Quelques uns ont donné lieu à des visites plus fréquentes en fonction de leur intérêt ou de difficultés pour déterminer leur superficie ou trouver du matériel qui puisse les dater.

Lorsque un site était repéré, il fallait tenter de déterminer son étendue, son appartenance chronologique et le type d'occupation qu'il a connu.

L'estimation de la superficie dépend en partie des moyens mis en œuvre et du temps disponible. Ici le temps était compté et les moyens limités.

Lorsque du mobilier archéologique apparaissait en surface, la prospection s'est effectuée en rayonnant à partir du point de la première découverte, si le terrain ne présentait pas d'obstacle à la circulation, jusqu'à atteindre les zones vides de matériel. Dans les vignes, les fils de fer qui tiennent les plants empêchent de procéder ainsi. Il faut alors parcourir les rangs en sautant 3 rangs minimum et 7 ou 8 maximum.

Lorsque un site présentait un mobilier relativement groupé, il était facile de reporter ses limites sur une carte. Mais la détermination des limites était beaucoup plus difficile si le mobilier se répartissait de façon peu dense sur une grande surface, ce qui est fréquent lorsque des labours profonds et répétés ont été effectués. Ainsi, pour quelques sites vastes au mobilier épars, il n'a pas été possible de déterminer avec précision leurs limites.

Nous ne reviendrons pas sur les réserves d'usage quant à la datation d'un site par ramassage de surface. Les couches anciennes, si elles sont suffisam-

ment enfouies, peuvent ne pas laisser remonter le mobilier en surface et ainsi nous échapper. A l'opposé, les couches les plus récentes peuvent être détruites par des labours successifs et ne plus livrer de matériel. Le mobilier visible en surface est le résultat d'un subtil mélange de facteurs divers qui varient d'un site à l'autre : sédimentation, érosion, nature et fréquence des travaux agricoles pratiqués, nature de l'occupation archéologique, période de l'année où la prospection est faite, etc. Le mobilier visible en surface est le témoin de l'état de destruction du site, beaucoup plus que de son occupation. Nous en voulons pour preuve la description que nous ont faite M. Elagoune ou L. Lambert du matériel vu en prospection il y a 25 ou 30 ans sur des sites antiques riches et étendus. Un exemple. Le site gallo-romain de l'Isolette (Apt) a été prospecté il y a un peu plus de 25 ans par L. Lambert alors que la vigne venait d'être plantée après le défrichement d'un petit bois. L. Lambert se souvient y avoir vu de grands fragments de *tegulae* (tuiles plates romaines), de la céramique du Haut-Empire en abondance, des importations africaines et de nombreux tessons de dérivées de sigillées paléochrétiennes (DSP). Aujourd'hui le site est à peine visible. Les plus gros fragments de *tegulae* atteignent péniblement 10 cm, la céramique sigillée se réduit à quelques tessons informes, la DSP a disparu ! La cause de cette destruction est dans ce cas simple. La vigne est plantée sur un terrain en pente à flanc de coteau, bien entretenue, les sols sont nus : l'érosion naturelle et anthropique est forte.

Nous n'avons pas fait de ramassage systématique du mobilier de surface parce qu'il aurait fallu consacrer trop de temps à chaque site et qu'à la lumière de ce qui précède, l'apport de ces ramassages est limité. Ils ont cependant l'avantage de pouvoir quantifier ce qui a été vu, mais la différence est-elle si importante entre "nombreuses céramiques sigillées sud-gauloises" et "40% de céramiques sigillées sud-gauloises"? Nous nous sommes donc contenté de ramasser un échantillon du mobilier lorsqu'il permettait de préciser la datation ou l'appartenance culturelle du gisement.

La prospection a ses limites et il existe beaucoup d'hypothèses quant à l'interprétation des sites.

Pour le Néolithique et l'Age du Bronze il est difficile dans l'état actuel des connaissances de différencier réellement les occupations. Quoi qu'il en

soit la communauté des préhistoriens est d'accord pour employer le terme de station, qui recouvre généralement un habitat quel que soit sa durée. Nous proposons de voir dans quelques sites des ateliers de taille de silex car la céramique y est rare ou absente et les déchets de taille nombreux.

Pour les périodes historiques, le développement des sociétés complique notre tâche. Lorsqu'un site antique est étendu, qu'il présente en surface des fragments d'enduit peint ou des tesselles de mosaïque, que par le passé un autel ou un fragment de sculpture, de pilastre ou tout autre élément qui témoigne d'un certain luxe a été trouvé, nous proposons de l'interpréter comme étant une *villa*. Un site qui a livré des fragments d'ossements humains peut être assimilé à une nécropole sans trop de risque d'erreur. Mais la plupart des gisements présentent en surface un mobilier pauvre qui ne permet pas de définir leur type d'occupation. Où sont les habitats dispersés dépendant des grandes *villae* ? Où sont les sites producteurs de tuiles ou de poteries, s'ils ont existé ?

Un site pris isolément peut difficilement être interprété. Nous essayerons plus loin de tenter des interprétations en s'appuyant sur les cartes de répartition.

Les zones définies comme à risque lors des prospections, ont donné lieu à une surveillance des travaux. Les tranchées restent généralement ouvertes quelques jours, ce qui permet de vérifier si rien n'apparaît dans les coupes. Ces surveillances ont permis de découvrir quelques sites qui n'étaient pas visibles en surface et de procéder à des ramassages de mobilier dans les coupes après les avoir relevées. Mais dans l'ensemble la surveillance des travaux n'a apporté que peu d'éléments nouveaux par rapport aux prospections. Ceci est dû en grande partie à la concertation fructueuse entre les partenaires.

Tous les sites archéologiques, du Paléolithique à l'Epoque Moderne, ont été prospectés et inventoriés au cours de l'étude d'impact afin de réaliser une carte archéologique la plus complète possible. Par contre l'étude de l'occupation de la moyenne vallée du Calavon ne peut pas être menée pour l'ensemble des vestiges archéologiques. Une telle approche nécessiterait une intervention pluridisciplinaire complète (architecture, épigraphie, etc.). Le travail sur le terrain a montré rapidement quel pouvait être le champ d'application d'une telle

étude. Les méthodes de prospection au sol sont les mêmes pour les vestiges du Néolithique à la fin de l'Antiquité qui se présentent de la même manière : des épandages de mobilier archéologique en surface qui témoignent généralement d'une occupation sur place. La prospection, tel qu'elle a été réalisée, n'a pas permis de découvrir de nouveaux gisements paléolithiques à l'exception de quelques éclats de silex isolés : la Préhistoire ancienne a donc été exclue. Le Moyen Age n'est pas pris en compte bien que nous ayons découvert plusieurs sites de cette époque, car il faudrait pour l'étudier tenir compte des villages actuels fondés autour de l'An Mille et des nombreux bâtiments civils ou religieux toujours existants disséminés dans les campagnes. Cette étude sort du cadre du travail réalisé sur le terrain. .

Les premières phases de la Préhistoire n'entrent

pas dans notre étude mais il convient de rappeler que des vestiges témoignent d'une très ancienne occupation de la vallée du Calavon. Elle est occupée dès la fin du Paléolithique inférieur ou le début du Paléolithique moyen, soit vers 120 000 ans av. J.-C. (Lumley 1962 et 1969). Le Paléolithique supérieur (33 000-10 000 av. notre ère) est bien connu dans le bassin du Calavon par des sites de plein-air et quelques occupations en grottes (Livache 1976a). L'Épipaléolithique et le Mésolithique sont également connus par des gisements de plein-air, en grotte ou sous abri, qui sont occupés par différents faciès de l'Azilien et du Sauveterrien (Livache 1976b, Brochier 1977).

193 sites ont été recensés. Ils se subdivisent en 279 occupations chronologiquement différenciées. 80 sites ont été découverts ou redécouverts soit un peu plus de 41 % du total.

LE NÉOLITHIQUE

Le Néolithique se met progressivement en place au début du VI^e millénaire av. notre ère. Il se caractérise par la domestication des plantes (agriculture) et des animaux (élevage), ainsi que par l'acquisition de techniques nouvelles; la poterie et la pierre polie (haches). Ces transformations radicales s'accompagnent d'un accroissement démographique, d'une plus forte sédentarité des populations et d'une augmentation progressive des sites de plein-air.

111 sites ont été recensés. Ils correspondent à 123 occupations différentes qui se répartissent chronologiquement de la façon suivante :

Néolithique ancien cardial :	5
Néolithique moyen chasséen :	12
Néolithique final-Chalcolithique :	52
Néolithique "indéterminé" :	54

La classification chronologique est simplifiée car les observations de surface n'apportent pas d'informations suffisamment précises pour échapper à la division sommaire en Néolithique ancien, moyen et final. Les recherches récentes proposent une classification plus affinée, grâce aux données recueillies lors des fouilles, qui est rarement applicable aux résultats des prospections. Pour quelques sites nous avons pu faire une distinction entre Néolithique final et Chalcolithique en fonction des formes céramiques.

En dehors des sites archéologiques proprement dits, on trouve fréquemment en surface du mobilier isolé, généralement des fragments de lames ou des éclats de silex. Ces découvertes sont plus fréquentes dans les zones riches en sites, mais se produisent aussi à l'écart de ces zones. Cet outillage isolé est le témoin des liens complexes qui unissent les stations néolithiques et le territoire environnant (activités agricoles, pastorales, parcours, etc.). En l'état actuel de l'étude et des connaissances, il paraît difficile de pouvoir exploiter ces

données.

Dans la catégorie "indéterminé" nous devons classer 54 stations qui ont livré un mobilier trop peu caractéristique pour être identifié précisément. Nous touchons là une des limites de la prospection. Certaines sont probablement des stations importantes dont la connaissance trop imprécise nous empêche de mieux étudier l'occupation au Néolithique. Il est probable qu'une grande partie de ces stations appartient au Néolithique final-Chalcolithique. Ces gisements sont implantés dans toute les situations possibles ; les habitats de plaine, de coteau et de hauteur sont représentés. Leur identification chronologique permettrait de travailler sur de plus grandes séries. Il faudra donc multiplier dans l'avenir les observations de surface et éventuellement effectuer des sondages.

LE NÉOLITHIQUE ANCIEN

Le premier Néolithique est représenté en Provence par le Néolithique ancien cardial qui se caractérise par une céramique décorée d'impressions à la coquille de cardium (petit coquillage marin bivalve).

Le niveau de base de la grotte Saint Gervais (17)² à Bonnieux a livré une couche d'occupation cardiale. Le mobilier provenant de cette couche est composé de nombreux fragments de céramiques décorées au cardium, de céramiques à cordons verticaux ou horizontaux impressionnés, d'outils sur silex et d'une sagaie bipointe en os (Sauzade 1983, p. 161).

Près de la ferme des Reys (145) à Roussillon une dizaine de tessons décorés au cardium et quelques fragments d'industrie lithique en silex ont été mis au jour lors de l'arrachage d'arbres fruitiers (Courtin 1972, p. 210). Une partie de ce mobilier, signalé et conservé par B. Manahiloff, est inédit.

2. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux numéros de l'inventaire et des cartes de répartition.

Le gisement de plein air des Fabrys (37) est connu depuis près d'un siècle. Il occupe une zone anciennement humide du Plan de Bonnieux. Le site avait livré quelques éléments chasséens et de l'Age du Bronze mais la plus grande partie des vestiges permettait de rattacher l'occupation principale à la fin du Néolithique. Son originalité est d'être situé en plaine dans une zone basse liée à un milieu humide.

Dans le cadre de l'aménagement hydraulique de la vallée du Calavon le gisement était en partie menacé par la pose de l'adducteur principal ce qui a conduit à réaliser une fouille de sauvetage. L'opération a débuté par une prospection de surface systématique qui a révélé la présence de vestiges sur plus de 20 ha. La fouille a eu lieu en 1988 sur le tracé de la canalisation qui sur plusieurs centaines de mètres, a permis de constituer un transec à travers tout le site et pour la première fois d'en reconnaître la structure interne et la qualité réelle. Plus de 1200 m² ont été exploités et 500 fouillés systématiquement.

Plus d'une centaine de structures ont été mises au jour ; on distingue trois catégories :

— Des nappes sub-horizontales de mobilier montrant localement la succession de plusieurs niveaux. Ces "sols" sont constitués d'éléments témoignant d'activités domestiques de diverses natures : vestiges de boucherie, rejets particuliers de faune, vases



B O N N I E U X L E S F A B R Y S

écrasés sur place, zone de rejet, foyers, etc.

— Des structures en élévation arasées : mur en pierre, mur composite (terre, bois, pierre), négatif de fondation de palissade, dallages. On doit remarquer principalement un mur de pierre sèche dont la construction fait référence à une architecture reconnue jusqu'ici sur des sites de hauteur.

— Des aménagements creusés dans le sol : tranchées ou petits fossés, cuvettes, fosses et une sépulture double.

L'ensemble de ces structures constitue en quelque sorte une synthèse des techniques de construction connues à la fin du Néolithique. C'est la première fois que certaines associations ont été observées : mur en pierre et fossé, palissade en bois et torchis, mur en torchis sur semelle de pierres dans une tranchée de fondation. On observe que le milieu humide n'a fait l'objet d'aucune adaptation particulière et que ce sont les techniques connues par

ailleurs qui ont été utilisées.

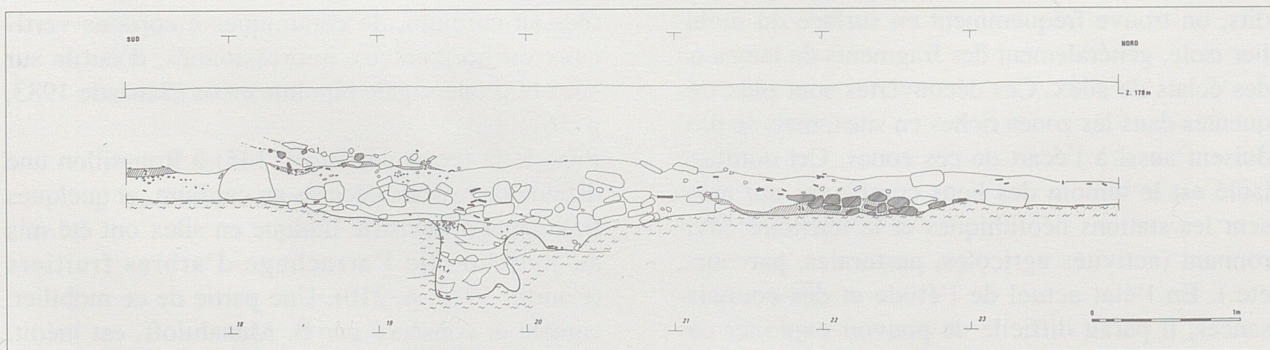
La surface réduite de la fouille en regard de l'étendue du gisement ne permet pas de restituer un plan général. Mais on remarque que l'orientation des structures en élévation et des fossés est sensiblement la même, ce qui laisse penser que l'espace est organisé en fonction de ces éléments qui constituent des limites de certaines parties de l'habitat. Les recoupements et recouvrements témoignent d'une longue occupation de ce secteur du site.

Le mobilier archéologique particulièrement abondant est encore en cours de traitement. La céramique montre une fragmentation très différente selon les secteurs. Les formes sont simples, dérivées de la sphère ou du cylindre. Les carènes sont peu nombreuses. Les panses sont animés par des préhensions de types divers et de rares décors (pastillage). L'industrie lithique comporte des lames et un outillage sur éclats. Il y a également quelques haches polies et du matériel de broyage.

Ce mobilier confirme l'occupation du site pendant tout le Néolithique final/Chalcolithique. Si la plus grande partie se rattache au groupe couronnien, les problèmes de durée et de contact avec les groupes voisins demeurent d'importants axes de recherche. (Bretagne et D'Anna 1988).

P. B.
A. D'A.

2



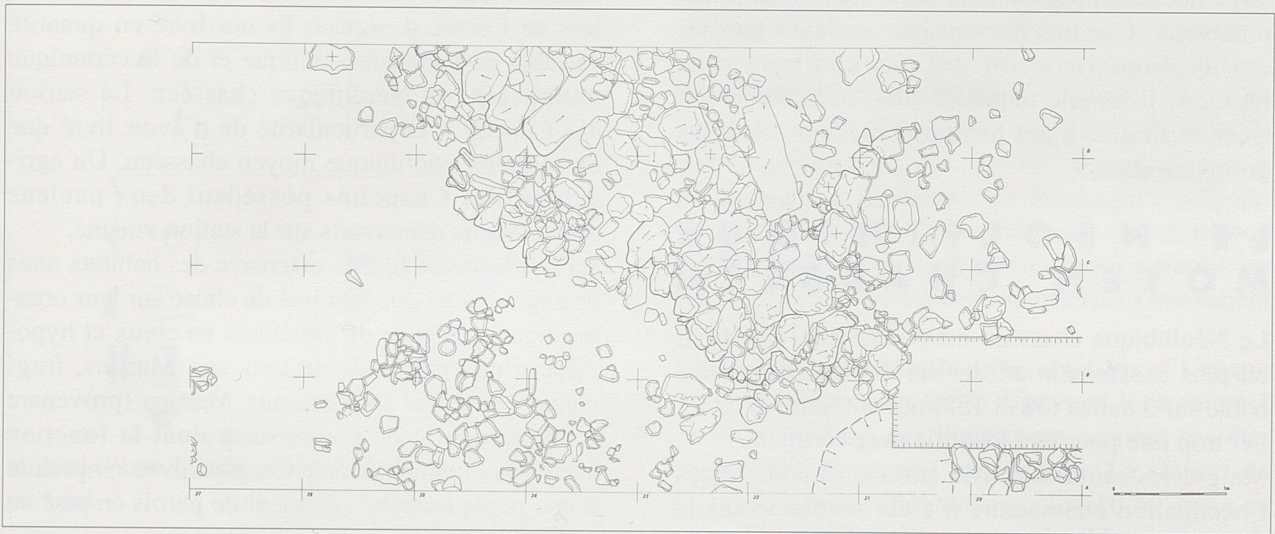
1. Les Fabrys (37), vue de la fouille depuis le nord.

2. Les Fabrys (37), coupe stratigraphique, montrant la succession des couches et l'imbrication des structures, qui atteste la longue durée de l'occupation du site.

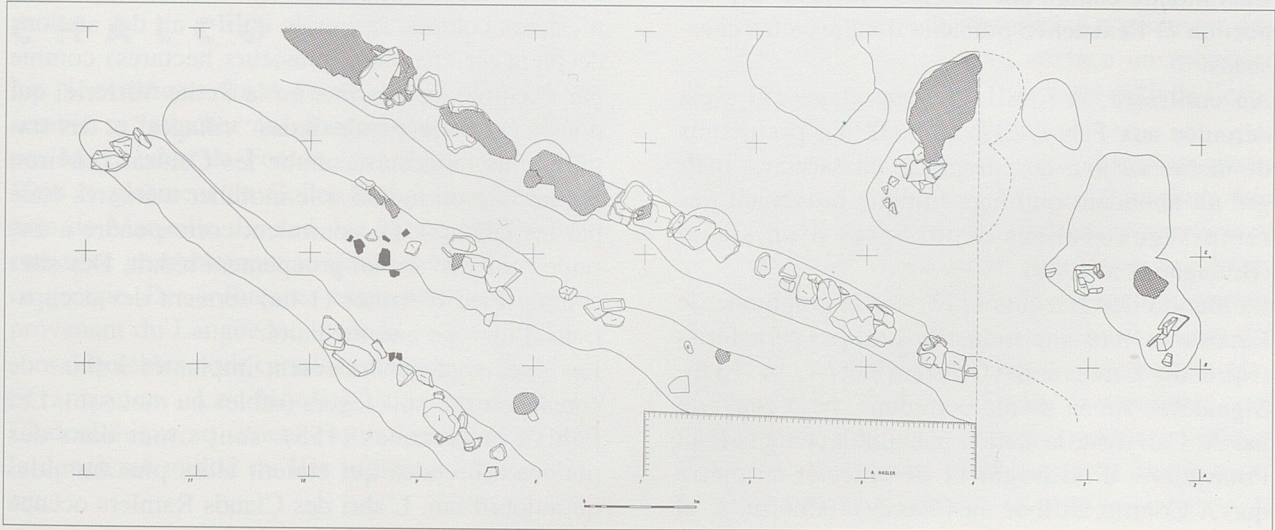
3. Les Fabrys (37), portion d'un mur de pierre sèche (enclos ?) effondré.

4. Les Fabrys (37), tranchées de fondation et trous de poteaux de murs de "cabanes". Les élévations en torchis reposaient sur une assise de pierre.

3



4



L'étendue et l'état de conservation de ce site de plein-air ne sont pas connus.

La station de "Sous les Roques" (82) à Gordes a livré un mobilier céramique dont plusieurs tessons décorés au cardium et un tesson portant des sillons en oblique, motif fréquent dans le Cardial évolué ou "Epicardial". D'après J. Courtin ce petit habitat pourrait correspondre à une seule cabane installée à flanc de coteau (Courtin 1972, p. 232).

Toujours sur la même commune, le site du Plan de Gordes (84) a livré lors de ramassages de surface quelques tessons décorés au cardium.

L'abri en pied de falaise des Clauds Ramiers (166) à Saint Pantaléon a livré lors des ramassages un fragment de panse décoré au cardium.

Le nombre de sites connus est insuffisant pour étudier l'occupation de la vallée à cette époque. Les sites néolithiques anciens sont sans doute plus nombreux. Certains doivent être masqués par des colluvionnements ou des occupations plus récentes. Il semble toutefois que l'occupation soit lâche et limitée à des habitats isolés ou des petits groupements.

LE NÉOLITHIQUE MOYEN CHASSÉEN

Le Néolithique chasséen est connu sur 12 stations ou plus exactement attesté sur 10 stations et probable sur 2 autres (58 et 158) qui ont livré un mobilier trop rare pour être identifié avec certitude.

Malgré les ramassages de surface systématiques l'occupation chasséenne n'a été reconnue sur la station des Martins (142) que lors de la fouille. Ceci montre encore une fois les limites de la prospection et l'existence probable d'autres sites chasséens.

Au contraire, la fouille de sauvetage qui s'est déroulée aux Fabrys (37) en 1988 n'a pas permis de mettre au jour des structures chasséennes malgré un abondant outillage lithique provenant des ramassages réalisés depuis près d'un siècle (Bretagne & al 1988)

La station des Bacquis (122) sur la commune de Lacoste a livré une industrie lithique caractéristique du Chasséen (Courtin 1974, p. 132). Signalons, sur la même commune, la découverte par A. Carry, sur la station paléolithique de la Font Pourquière, d'un fragment de bracelet en pierre que J. Courtin attribue au Chasséen (Courtin & al

1976, p. 362).

Les stations de la Bladayre (actuellement détruite, 66) à Gargas et de la Petite Verrerie (137) à Roussillon ont livré une abondante industrie lithique chasséenne (Courtin 1974).

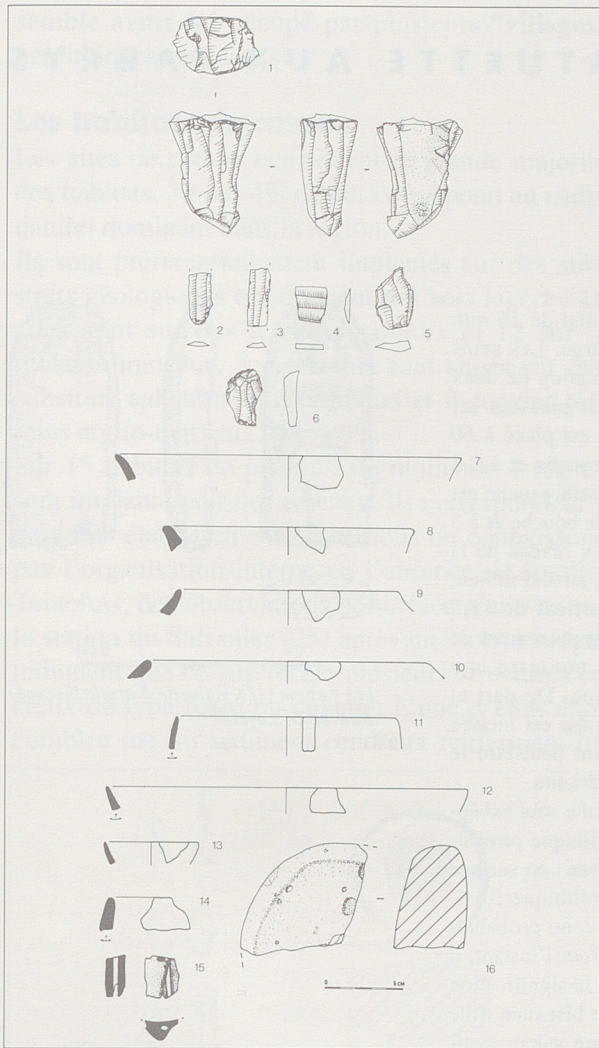
Les gisements de Charlesse et Pied d'Armes (150 et 151) à Roussillon ont été découverts par B. Manahiloff. Des sondages à Pied d'Armes ont montré l'absence de structures ou de couches en place. Le matériel archéologique présent en surface constitue la dernière trace du site en grande partie détruit par le lessivage des couches supérieures (Coye & al 1987). Deux sites ont été distingués par leur inventeur mais il ne sont pas séparés. Ils forment donc pour nous un seul gisement.

Les stations des Contras (51) et des Chapelins (57) à Bonnieux, l'abri des Clauds Ramiers (166) à Saint Pantaléon ont été découverts ou redécouverts lors de l'étude d'impact. Ils ont livré en quantité variable de l'industrie lithique et de la céramique attribuable au Néolithique chasséen. La station des Contras a la particularité de n'avoir livré que du mobilier néolithique moyen chasséen. Un agriculteur des Chapelins possède deux nucléus d'obsidienne découverts sur la station voisine.

En l'absence de fouille extensive des habitats nous ne connaissons que très peu de chose sur leur organisation : présence de structures en creux et hypothèse d'une palissade de bois aux Martins, fragments de torchis toujours aux Martins (provenant d'une structure de combustion dont la fonction n'est pas connue) et aux Contras (avec empreinte d'une petite branche : élément de parois en pisé ou en torchis ?).

Pour la même raison la superficie des habitats n'est pas connue. Il semble qu'il y ait des stations de plein-air étendues (plusieurs hectares) comme par exemple les Martins ou la Petite Verrerie, qui pourraient correspondre à des "villages" et des stations plus modestes comme les Contras (environ 1/2 hectare ou moins si le mobilier a été très étalé par les labours) qui pourraient correspondre à une seule "cabane" ou un groupement réduit. Des sites comme Pied d'Armes (1 ha) seraient des occupations d'un type intermédiaire.

Les sites sont généralement implantés à flanc de coteau sur des sols légers (sables ou molasse). Les Fabrys et Jaccones (158) sont situés dans des plaines alluviales qui étaient alors plus humides qu'aujourd'hui. L'abri des Clauds Ramiers occupe



Les Contras (51), station néolithique moyen chasséen : 1 à 6 : industrie lithique sur silex, 1 : nucléus, 2 et 3 : fragments de lames, 4 : armature de flèche tranchante, 5 : perçoir, 6 : grattoir, 7 à 15 : céramiques, 15 : préhension perforée verticalement, 16 : fragment de broyeur sur galet.

52 sites ont été reconnus. Parmi eux, la grotte de la Lave (190) à Saint Saturnin d'Apt, l'abri Trabari (96) à Goult, la grotte Saint Gervais (17) et l'abri de Roquefure (46) à Bonnieux sont des sépultures collectives (Sauzade, 1983).

Les habitats de plein-air sont au nombre de 48. Pour 39 d'entre eux, nous avons pu estimer sommairement leur superficie. Ils sont implantés en des lieux divers qui recouvrent toutes les possibilités offertes par le cadre naturel. Il est cependant possible de distinguer quelques grands types d'établissements correspondant à des situations bien distinctes.

Les habitats de plaine

Les habitats de plaines sont au nombre de huit. Ils sont implantés sur des terrains alluvionnaires à l'exception de la station des Fournigons (65) qui est sur un terrain argilo-marneux. Ils sont tous situés à proximité d'un ruisseau qui garantit les besoins en eau. Ils ont des superficies extrêmement variables, de 1 à 20 ha.

Les stations de Meille (38), du Clos d'Urbane (161) et de Jacones (158) dépassent légèrement 1 ha. La superficie des Fournigons ne peut pas être définie car le site est trop enfoui. La station du Plan de Gordes (84) dépasse les 10 ha mais sa superficie est difficilement estimable avec précision en raison de la présence de plusieurs parcelles en friche qui gênent la visibilité. Le gisement des Granges (120) présente en surface un mobilier épars sur plusieurs hectares qui rend difficile l'estimation de la superficie occupée.

La station des Fabrys (37) occupe une place particulière. Elle s'étend sur plus de 20 ha dans une zone humide du Plan de Bonnieux. La superficie et la situation inhabituelles du site ont depuis longtemps attiré les chercheurs. Des quantités importantes d'industrie lithique et de céramique ont été ramassées, allant peupler les collections de plusieurs musées et de nombreux particuliers, ceci souvent aux dépens de la connaissance scientifique de ce site exceptionnel. Malgré cela, la fouille réalisée récemment a montré sa grande richesse. Il

le pied d'une falaise de molasse miocène orientée au nord.

LE NÉOLITHIQUE FINAL-CHALCOLITHIQUE

Le Néolithique final de la vallée du Calavon semble se rattacher au groupe couronnien définie par M. Escalon de Fonton qui fouilla de 1960 à 1968 le gisement du Collet Redon à la Couronne près de Marseille. Le sud des Monts de Vaucluse constitue probablement la limite nord de l'aire de ce groupe. Des influences extérieures à la région, provenant du Languedoc et de la vallée du Rhône sont décelables pour certaines formes ou décors de céramiques. Le Néolithique final et le Chalcolithique se situent chronologiquement dans la deuxième moitié du III^e millénaire avant notre ère.

BONNIEUX DÉCOUVERTE D'UNE STATUETTE AUX FABRYS

Depuis la découverte du gisement des Fabrys en 1904 par A. Moirenc, nombreux furent ceux, scientifiques ou collectionneurs, qui récoltèrent des vestiges préhistoriques après les labours saisonniers.

En dehors de quelques documents attribués au Chasséen, le mobilier céramique recueilli au cours de ces récoltes de surface est composé essentiellement de pièces appartenant au Néolithique final-Chalcolithique de facture couronnienne. Quelques décors plastiques d'influence languedocienne sont également présents, prouvant les contacts existant entre les différents groupes.

En 1979, dans une tranchée d'adduction d'eau traversant le terrain du nord au sud, des fosses datant du Bronze final ont été reconnues.

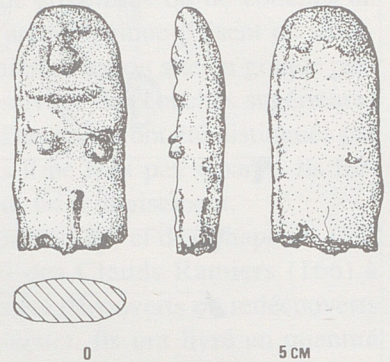
Malheureusement le relevé stratigraphique des coupes n'a pu être effectué. La statuette fut ramassée en 1970 dans les terres labourées d'une zone particulièrement riche en vestiges du Néolithique final-Chalcolithique. Elle fut remise à S. Gagnière, alors Directeur des Antiquités Préhistoriques.

Cassée anciennement au niveau du "bas ventre", cette petite figurine a été réalisée soit par aplatissement d'un colombin d'argile ou découpée dans une plaque pour être ensuite façonnée. La pâte est bien cuite. Elle est de couleur orangé clair à foncé. La surface est lissée.

La statuette mesure 24 mm de large pour une épaisseur moyenne de 10 mm. Elle est de section ovale. D'un modelé simple, ses membres supérieurs ne sont pas représentés. La tête est en forme de cône arrondi au sommet. Les yeux, oreilles et menton sont absents du visage. Le nez en relief a une forme proéminente vaguement triangulaire. La bouche est figurée par un

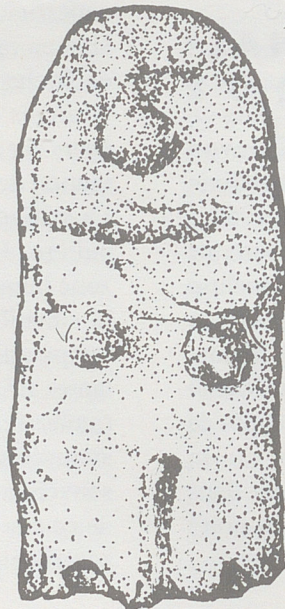
mince bourrelet horizontal de 16 mm de long et 3 mm de large. Les seins sont modelés par application de deux petites boulettes d'argile pressées sur le corps. Le sein droit est placé à 60 mm en dessous de la bouche et à 2,5 mm du bord droit. Le sein gauche est appliquée à 70 mm de la bouche et à 3 mm du bord gauche. Au niveau de la cassure et pratiquement en son milieu, un mince bourrelet vertical de 13,5 mm de long, obtenu par pincement de la pâte, évoque sans conteste une représentation phallique. De part et d'autre de ce sexe, la pâte est incisée profondément, marquant peut-être le départ des membres inférieurs.

Les figurines en terre cuite sont exceptionnelles dans le Néolithique provençal. Celle-ci a été trouvée en surface parmi un mobilier Néolithique final-Chalcolithique et date donc probablement de cette époque. Pour l'instant, il est difficile de préciser la signification exacte de cette figurine bisexuée. Elle a vraisemblablement une valeur symbolique, et peut-être culturelle, en liaison avec la fécondité.



Les Fabrys (37), statuette d'argile bisexuée trouvée en surface.

A. C.



semble avoir été occupé par plusieurs "villages" néolithiques successifs.

Les habitats de coteau

Les sites de coteau constituent la grande majorité des habitats, 33 sur 49, ce qui correspond au cadre naturel dominant dans la région.

Ils sont préférentiellement implantés sur des substrats géologiques qui donnent des sols légers : 16 sites sont sur des terrains sableux et 12 sur la molasse miocène. 3 gisements sont situés sur des substrats calcaires d'âges divers et 2 sur des terrains argilo-marneux.

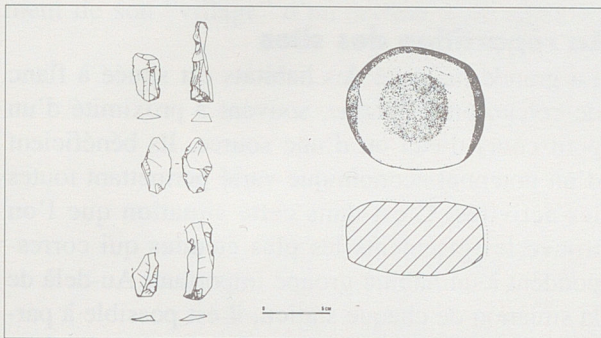
Sur 15 habitats de plein-air de moins de 1 ha, 11 sont implantés sur des coteaux. Ils correspondent à de petits établissements dont nous ne connaissons pas l'organisation interne en l'absence de fouille. Toutefois, des observations de surface réalisées sur la station du Safranier (25) après un violent orage, indiquent que ce site recèle plusieurs structures en creux de type fosse ou cuvette. L'une d'elles était comblée par un sédiment cendreux renfermant un

abondant mobilier céramique. D'après le propriétaire de la station du Boudaut (41) deux zones où le terrain est légèrement plus gris apparaissent après une pluie succédant à un labour. Ces tâches cendreuse de quelques dizaines de mètres carrés chacune pourraient correspondre à l'emplacement de deux unités d'habitation.

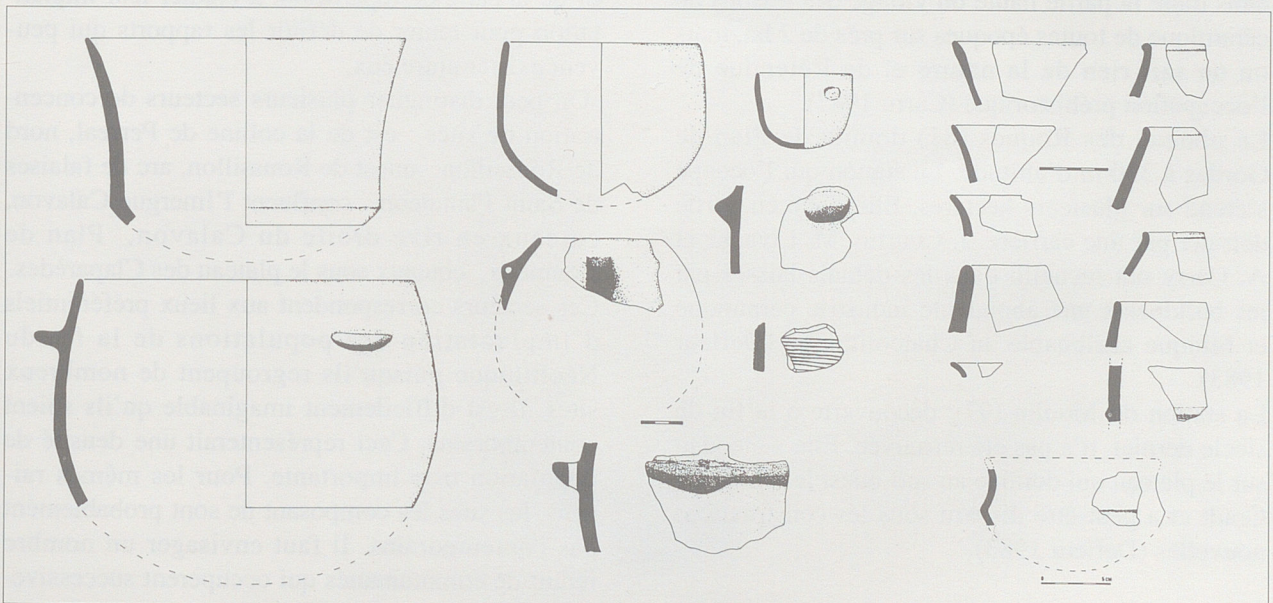
6 stations ont une superficie comprise entre 1 et 2 ha. Nous ne savons pas grand chose de leur organisation, si ce n'est que sur la station des Reys (145) existent des structures en creux, dont des silos de stockage (sondage 1989).

7 stations ont une superficie comprise entre 2 et 5 ha.

Le site des Martins entre dans cette catégorie. Il permet de se faire une opinion plus précise sur la nature de ces habitats malgré la disparition par érosion des sols préhistoriques. 90 structures en creux fouillées appartiennent à la fin du Néolithique. La majorité sont des fosses de type silos qui montrent l'importance du stockage des denrées alimentaires pour les populations néolithiques.



Le Safranier (25), station chalcolithique : céramiques, industrie lithique sur silex : grattoirs sur éclats et fragments de lames, broyeur sur galet.



La station des Clauds Ramiers (166), déjà citée, occupe une place particulière. Elle s'étend à partir du pied d'une falaise sur un coteau exposée au nord qu'elle occupe sur environ 350 m de long et 80 m de large. Elle domine un petit bassin dans lequel des sondages ont montré à 1,50 m de profondeur la présence d'un sol hydromorphe qui renferme quelques petits tessons néolithiques (sondage 1989). Elle a en partie été détruite par la réalisation de deux chemins parallèles à la falaise et d'une excavation destinée à servir de réservoir d'eau pour l'agriculture. Le mobilier collecté en surface indique une occupation du Néolithique ancien au Néolithique final (cf. supra). Mais il semble que la plus grande extension de l'occupation date de la fin du Néolithique.

3 des 5 stations de plus de 5 ha sont situées à flanc de coteau, ce sont : les Tours (100), le Jas-sud (104) et le Sage (154). En l'absence de fouille les structures de ces habitats ne sont pas connues mais doivent être comparables à celles découvertes aux Martins.

Les habitats perchés

En raison du cadre naturel choisie pour cette étude, les stations perchées sont peu nombreuses alors qu'elles sont beaucoup plus fréquentes, par exemple, dans le Luberon voisin.

La surveillance de travaux effectuée par D. Carru en 1987 à proximité de l'Eglise haute (18) sur l'éperon de Bonnieux, a révélé la présence d'une occupation de la fin du Néolithique. On trouve dans toute la partie haute du village des tessons de céramique de toutes époques sur près de 2 ha, mais on ne sait rien de la nature et de l'étendue de l'occupation préhistorique (Carru 1987).

Le plateau des Roques (81) domine le Plan de Gordes à 330 m d'altitude. La station qui l'occupe s'étend sur plusieurs hectares. Elle a été en partie détruite par une carrière. J. Courtin, M. Livache et A. Carry ont recueilli dans les déblais laissés par les bulldozers une abondante industrie céramique et lithique attribuable au Chalcolithique (Defleur 1983).

La station du Moulin (97), découverte à la fin du siècle dernier, n'a pas été retrouvée. Elle s'étendait sur le plateau qui domine au sud-ouest le village de Goult et a peut-être disparu sous les constructions nouvelles (Defleur 1983).

Les stations de rive

L'abri du Bois Sauvage (45) est situé sur la rive gauche du Calavon, à quelques dizaines de mètres du lit actuel, au pied d'une falaise de calcaires urgoniens. Il a été fouillé par A. Carry et M. Livache pour sa stratigraphie mésolithique. Mais les premières couches de ce site appartiennent au Néolithique final et auraient livré les vestiges d'une "cabane" qui correspond probablement, compte tenu de la situation particulière, à une occupation saisonnière spécialisée (pêche, chasse, ?).

3 sites, Capite (62), le Colombier (111) et les Dauphins-ouest (140) sont implantés sur des alluvions à proximité de petits cours d'eau. Le premier a une superficie légèrement supérieure à 1,5 ha et les deux autres légèrement inférieure à 1 ha. La station du Colombier s'étend sur quelques dizaines de mètres de côté. Après chaque labour apparaît une tache plus brune qui marque son emplacement. En raison de sa petite superficie, il est possible qu'elle corresponde à l'emplacement d'une unité d'habitation isolée.

La répartition des sites

La grande majorité des habitats est située à flanc de coteau ou en plaine, souvent à proximité d'un petit cours d'eau ou d'une source. Ils bénéficient d'un potentiel économique varié permettant toutes les activités. C'est dans cette situation que l'on trouve les gisements les plus étendus qui correspondent à un habitat groupé important. Au-delà de la situation de chaque station, il est possible à partir de la carte de répartition, d'étudier leur implantation pour tenter de définir les rapports qui peuvent exister entre eux.

On peut distinguer plusieurs secteurs de concentration de sites : est de la colline de Perreal, nord de Roussillon, ouest de Roussillon, arc de falaises de Saint Pantaléon, confluent l'Imergue-Calavon, coteaux en rive droite du Calavon, Plan de Bonnieux, coteaux sous le plateau des Claparèdes. Ces secteurs correspondent aux lieux préférentiels d'implantation des populations de la fin du Néolithique puisqu'ils regroupent de nombreux sites. Il est difficilement imaginable qu'ils soient contemporains. Ceci représenterait une densité de population trop importante. Pour les mêmes raisons, les sites les composant ne sont probablement pas contemporains. Il faut envisager un nombre réduit de communautés qui occupèrent successive-

ment différents secteurs avec déplacement périodique des sites. Cette pratique pourrait s'expliquer par deux contraintes convergentes :

1 - les constructions sont en matériaux légers (torchis et bois) : elles ont de ce fait une durée de vie limitée et nécessitent des reconstructions fréquentes.

2 - l'agriculture sur brulis épuise rapidement la terre : il faut déplacer régulièrement les champs pour mettre en culture des zones nouvellement défrichées ou qui ont été abandonnées suffisamment longtemps.

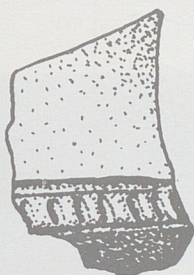
Les sites composant chacun des secteurs ont des superficies diverses. On ne peut donc se contenter de dire que chacun correspond à l'emplacement du "village" d'une communauté. Deux hypothèses sont alors possibles : soit la communauté a changé de taille, soit le "village" principal est ailleurs et les petits sites correspondent à des établissements secondaires dépendant de celui-ci.

En résumé on peut proposer le schéma suivant : une communauté déplace régulièrement l'emplacement de son "village" d'un secteur à un autre et

parallèlement, déplace de la même façon son ou ses sites secondaires.

Quelques zones vides de vestiges apparaissent sur la carte de situation : sud de Saint Saturnin d'Apt, le bassin médian de L'Imergue, le Plan de Goult, sud de Gargas, les abords du Calavon, la partie centrale des collines de Roussillon

Le colluvionnement peut masquer des sites ou l'érosion en faire disparaître. Mais on remarque que les zones vides correspondent à des caractères géologiques ou pédologiques particuliers : sols formés d'argiles marneuses du Gargasien ou milieux humides anciens ou actuels. Ces zones ont pu être jugé défavorable à l'installation d'un habitat ou de cultures (?). Les collines de Roussillon sont aujourd'hui en grande partie en friche ou en bois et de ce fait ne sont guère favorables aux observations de surface. Mais à notre connaissance les auteurs du début de ce siècle n'y signalent pas de découverte alors qu'elles étaient beaucoup moins boisées qu'aujourd'hui. Ceci pourrait indiquer une moindre occupation néolithique de ces collines.



Le gisement des Martins (142), situé à environ 2 km à l'ouest de Roussillon a été découvert en 1975 par B. Manahiloff. En rive gauche de l'Imergue, le site, en pente légère vers l'ouest, occupe une faible éminence (200 à 220 m d'altitude) limitée au sud par des pentes raides, au nord par un thalweg et à l'ouest par un petit ravin. La station devait primitivement s'étendre sur plus de 5 ha.

Une fouille de sauvetage effectuée en 1985 sur 2200 m² a conduit à la mise au jour de 152 structures et aménagements dont 101 ont été fouillés. Il s'agit principalement de fosses-silos, de fosses à combustion, de vidanges de foyers, de cuvettes, de trous de poteaux et de deux traces linéaires interprétées comme des vestiges de palissades. L'ensemble des documents recueillis se rattache à différentes périodes : Le Néolithique moyen chasséen, le Néolithique final/Chalcolithique, l'Age du Bronze final et l'Age du Fer.

L'occupation chasséenne n'a été reconnue que lors de la fouille malgré les ramassages de surface systématiques qui l'ont précédée. Cette opéra-



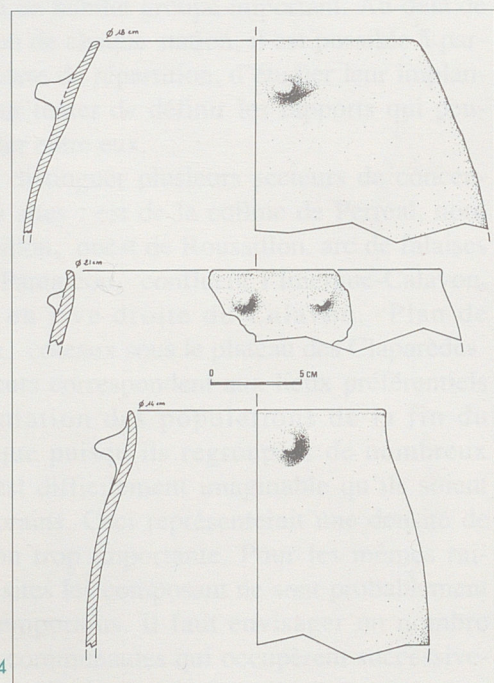
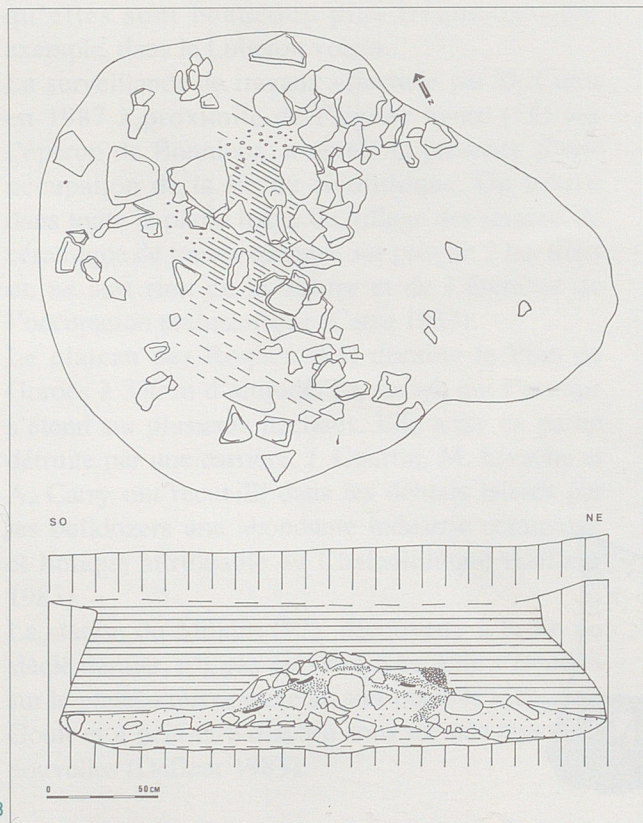
ROUSSILLON LES MARTINS

tion, la plus importante jusqu'à ce jour pour le Chasséen de la vallée du Calavon, a montré que des vestiges de cette époque pouvaient être conservés sur des sites faiblement enfouis. 8 structures en creux sont attribuées au Chasséen. Il s'agit de 4 fosses qui recelaient des sépultures individuelles ou des vestiges humains, 3 cuvettes et une structure empierrée à plat. Par hypothèse deux tronçons de structures linéaires de type tranchée de palissade, reconnus seulement sur quelques mètres, sont aussi rapportés à cette

occupation (D'Anna 1986 et à paraître). Ces structures sont relativement dispersées sur l'ensemble du site, ce qui ne permet pas d'analyser leur répartition, mais indique la présence de vestiges sur une grande étendue avec une densité probablement variable.

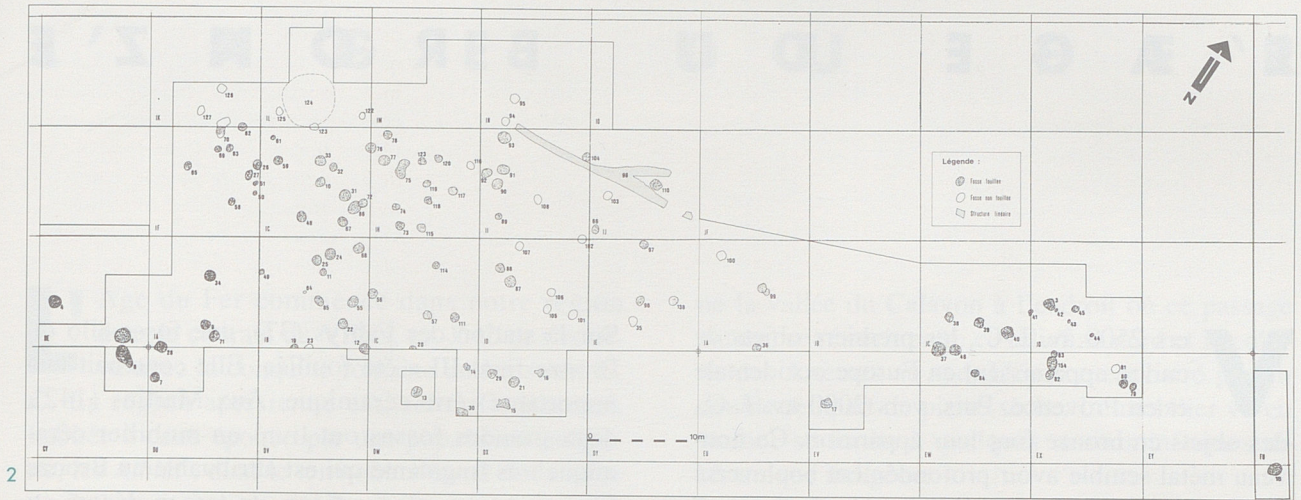
90 structures en creux fouillées sont à rattacher à la fin du Néolithique. Il s'agit principalement de fosses-silos, de foyers, de vidanges de foyers, de cuvettes et de trous de poteaux. En l'absence de vestiges des structures en élévation (sauf quelques trous de poteaux isolés) et des sols, il est difficile de reconstituer l'organisation de l'occupation. La répartition des structures en creux montre des zones de forte concentration et des espaces plus vides qui pourraient correspondre aux emplacements des cabanes. Plusieurs fosses ont livré des morceaux de torchis parfois volumineux, dont quelques uns sont certainement des fragments de murs ou de cloisons. Des structures en creux qui se recoupent et l'étude de la céramique suggèrent une occupation longue du site qui peut être identifiée comme un grand "village".

A. D'A.
H. M.

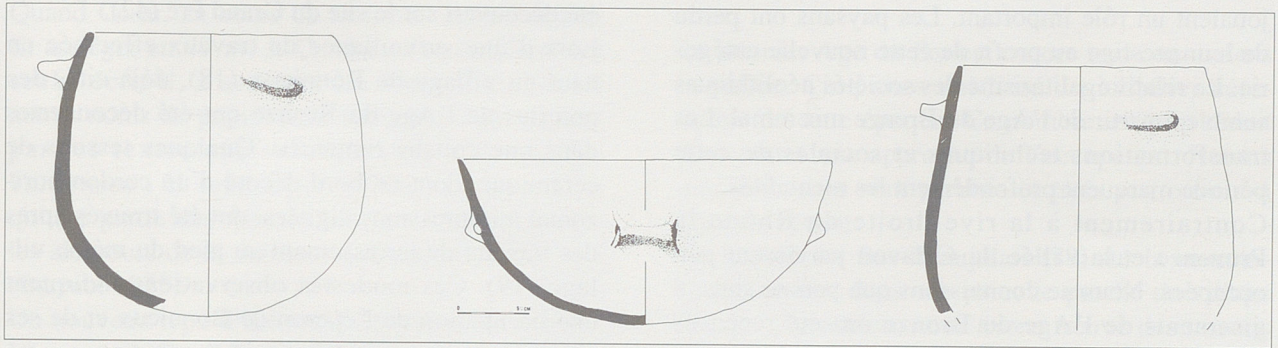


3

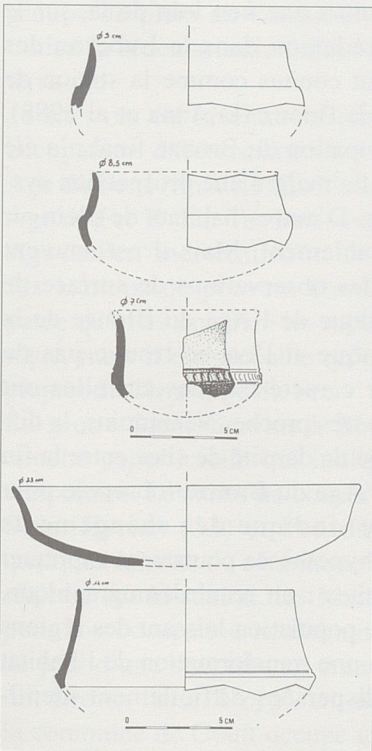
4



2



7



5

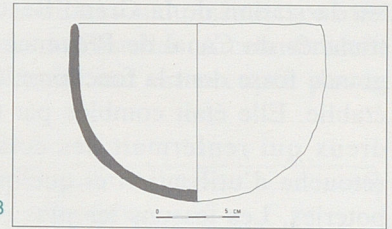
1. Les Martins (142), station néolithique et Bronze final. Le site en cours de fouille vu de l'est.

2. Les Martins (142), plan d'ensemble des structures mises au jour.

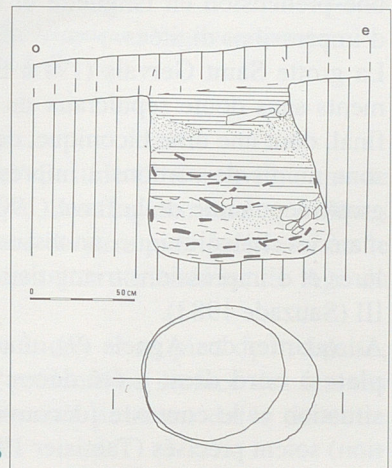
3.4.5. Les Martins (142), plan et coupe d'une fosse chasséenne, en pointillé un amas de torchis rubéfié ; céramiques découvertes dans la fosse.

6.7.8. Les Martins (142), plan et coupe d'une fosse-silo néolithique final et céramiques associées.

9. Les Martins (142), sépulture chasséenne découverte dans une fosse.



8



6



9

Vers 2500 av. J.-C., les premiers objets de cuivre apparaissent en Europe occidentale et en Provence. Puis, vers 2000 av. J.-C., des objets en bronze font leur apparition. Ce nouveau métal semble avoir profondément bouleversé les structures sociales par l'apparition de "castes" où ceux qui possédaient la technologie du métal jouaient un rôle important. Les paysans ont perdu de leur prestige au profit de cette nouvelle catégorie. Le relatif égalitarisme des sociétés néolithiques semble à partir de l'Age du Bronze mis à mal. Les transformations techniques et sociales de cette période marquent profondément les mentalités. Contrairement à la rive droite du Rhône la Provence et la vallée du Calavon paraissent peu occupées. Nous ne connaissons que peu de sites. 8 gisements de l'Age du Bronze ont été recensés dans la vallée du Calavon.

Le Bronze ancien n'est connu pour l'instant que sur la station de la Grand'Bastide (116) où une tranchée du Canal de Provence a coupé une très grande fosse dont la fonction n'est pas clairement établie. Elle était comblée par un sédiment cendreux qui renfermait des éclats de silex sans retouche d'utilisation et quelques fragments de poteries. Les tessons les plus remarquables sont deux fonds plats et un bord de grand vase portant une préhension en languette et une lèvre décorée d'impressions digitées.

La grotte Saint Gervais (17) a livré quelques éléments sans doute sépulcraux du Bronze moyen et final, dont une urne biconique, des anses et des tessons munis de cordons à impressions digitées. La grotte sépulcrale de la Lave (190) a livré, outre un matériel chalcolithique, un tesson décoré de cannelures et d'impressions triangulaires du Bronze final III (Sauzade 1983).

Au quartier des Agnels (9), une hache de bronze plate à bord droit a été découverte sans que la situation et le contexte (découverte isolée ou station) soient précisés (Tamisier 1960).

Sur la station des Fabrys (37), une fosse-silo du Bronze final III a été fouillée. Elle contenait une importante série céramique. Aux Martins (142), deux grandes fosses ont livré un mobilier céramique très fragmenté qui est attribuable au Bronze final. Lors des prospections, un tesson décoré au poinçon datant probablement de la même époque a été découvert sur le site du Grand Pré (42).

Lors d'une surveillance de travaux effectuée en haut du village de Bonnieux (18), déjà cité, des poteries de l'Age du Bronze ont été découvertes dans une couche remaniée. Quelques tessons de céramique, dont un bord décoré d'un cordon horizontal à impressions digitées, ont été trouvés après des travaux de terrassement au pied du même village (19). Ces modestes observations indiquent une occupation de l'éperon de Bonnieux et de ses abords qui mériterait d'être mieux connue.

L'occupation de la vallée du Calavon semble particulièrement faible alors que non loin de là, sur le plateau des Claparèdes ou dans le Luberon des sites importants sont connus comme la station de Salen ou le Chaos de Buoux (D'Anna et al 1988). Aux Martins, l'occupation du Bronze final n'a été révélée qu'à la fouille malgré une prospection systématique préalable. D'autres habitats de plein-air existent vraisemblablement. Mais il est souvent difficile au cours des observations de surface de distinguer la céramique de l'Age du Bronze de la céramique néolithique si l'on ne trouve pas de forme ou de décor caractéristiques car elles ont souvent une texture très proche. Néanmoins, la différence considérable de densité de sites entre la fin du Néolithique et l'Age du Bronze (observée pour toute la Provence) indique des changements majeurs. Plusieurs hypothèses pourraient expliquer la raréfaction des sites : un recul démographique, des mouvements de population laissant des régions quasiment vides ou une transformation de l'habitat en petites unités dispersées difficilement identifiables.

L' A G E D U F E R

L'Age du Fer commence dans notre région dans le courant du VIIe s. av. J.-C. et s'achève avec la conquête romaine au Ier s. av. J.-C. La région aptésienne est, selon G. Barraul, habitée à cette époque par une population indigène, les *Albici*, dont le territoire s'étend de la crête du Luberon au sud et celle de Lure au nord, sur toute le bassin moyen et supérieur du Calavon. Quand César, au cours de sa lutte contre Pompée fit assiéger en 49 av. J.-C. Marseille, ils furent les seuls, écrit-il, à secourir les Marseillais. Deux autres noms de populations indigènes sont connus par les textes anciens, les *Vulgientes* et les *Vordenses*. Il semblerait qu'ils ne constituent qu'une partie des *Albici*, habitant respectivement les alentours de la colline de Perreal et de Gordes (Barraul 1975).

Un nouveau type d'habitat, l'*oppidum*, apparaît au VIe s. av. J.-C., d'abord en Provence littorale; il se diffuse ensuite vers l'intérieur. C'est un habitat groupé de plein air sur un site perché fortifié. Il traduit la sédentarisation d'une communauté sur un territoire

18 sites ont été inventoriés qui correspondent à 21 occupations différenciées :

Age du Fer I (fin VIIe -fin Ve s. av. J.-C.): 5

Age du Fer II (Fin Ve -Ier s. av. J.-C.): 10

Age du Fer "indéterminé": 6

Six stations ne peuvent être datées précisément parce qu'elles ont livré un mobilier peu caractéristique, mais il est probable qu'elles datent pour la plupart du 2ème Age du Fer.

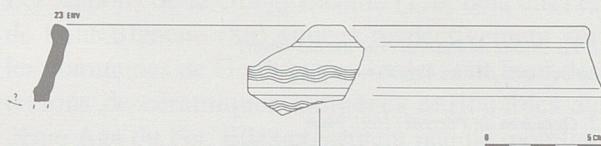
La grotte Saint Gervais à Bonnieux a livré une couche superficielle qui indique une occupation temporaire. Les sites de coteau du Grand Pré (42), Saint Eyriex (53) et Fontourin (87) ont livré quelques tessons de céramique modelée. La fouille réalisée sur la station des Martins (142) en 1986 pour son occupation néolithique, a permis la mise au jour d'une structure en creux linéaire qui pourrait être un fossé. L'*oppidum* du Castellar (95) sur la commune de Goult occupe un éperon qui domi-

ne la vallée du Calavon à l'endroit où ce passage naturel se rétrécit entre ce relief au nord et la colline des Artèmes au sud. L'éperon est barré par un double rempart de pierre sèche. Le mobilier vu en surface se limite à quelques tessons informes de céramique indigène.

LE PREMIER AGE DU FER

Le premier Age du Fer est encore mal connu dans la vallée. Cinq sites ont livré un mobilier céramique de cette époque. Ce nombre est trop réduit pour tenter une approche de l'occupation. Notons que deux sites sont perchés et trois se trouvent à flanc de coteau.

Au lieu-dit les Bas-Beujolais (78) sur la commune de Gordes, dans une parcelle proche du village de Saint Pantaléon, nous avons trouvé des tessons de céramique modelée et un bord de céramique grise monochrome à décor ondé daté du VIe ou du Ve s. av. J.-C. Un autre tesson du même type a été trouvé sur la colline du Castellar (Arcelin-Pradelle 1984) dont l'extrémité sud est occupée par un *oppidum* (95).



Les Bas Beaujolais (78), céramique grise monochrome à décor ondé, VI-Ve s. av. J.-C.

Le site de la Grand' Bastide (116) a livré, outre de la céramique antique, des fragments de céramiques modelées et un bord de jarre avec incisions sur le rebord qui pourraient être attribués au Ier Age du Fer.

Près du village de Lioux et au pied de la falaise, une station (133) présente en surface des tessons de céramiques lissées pouvant dater de cette époque.



SAINT SATURNIN D'APT P E R R E A L

Le plus célèbre des *oppida* de la région aptésienne est sans conteste celui de Perreal. L'intérêt du site est reconnu depuis plus d'un siècle. Il a été fouillé par A. Tamisier en 1948/49 et A. Dumoulin entre 1950 et 1960. J. Mouraret, les enseignants de l'APAME* et le Service d'archéologie du Conseil Général ont en 1989 et 1990 nettoyé et mis en valeur les vestiges de cabanes et d'un mur dégagés lors des fouilles précédentes.

La colline de Perreal domine de 200 m environ à 471 m d'altitude la région environnante. Son sommet forme un plateau allongé et étroit de 200 x 60 m (soit environ 1 ha) d'où la vue s'étend des monts de Vaucluse jusqu'au Luberon et sur la vallée du Calavon. Les fouilles réalisées par A. Dumoulin au début des années soixante sur l'*oppidum* ont permis de découvrir de la céramique grise monochrome et de la céramique modelée lustrée à décor incisé. Ce mobilier date la première occupation de l'*oppidum* au VI-Ve s. av. J.-C., malheureusement, il n'est en relation avec aucune structure.

Après cette première occupation qui a laissé peu de traces, le site est occupé du IIe s. av. au Ier s. ap. J.-C. Le mobilier se compose de *tegulae*, *imbrices*, *dolia*, céramiques indigènes parfois

décorées d'incisions, céramiques campaniennes, arétines et céramiques sigillées sud-gauloises plus rares.

Un mur, interprété comme étant un rempart, a été dégagé par A. Dumoulin ainsi que plusieurs fonds de cabanes dont quatre ont été mis en valeur en 1989/90. Ce sont des constructions en moyen appareil de moellons de calcaire local liés à l'argile. Les cabanes ont un plan carré ou rectangulaire. Les sols sont en terre battue. Elles ne sont pas accolées et la rangée qu'elles forment est distante d'environ 3,50 m du rempart. Cet espace est occupé selon A. Dumoulin par des foyers extérieurs. La restauration du mur effectuée par le Service d'archéologie du Conseil Général sur une vingtaine de mètres a montré qu'il a été élevé sur le versant de la colline et non sur le sommet où pourtant la place ne manque pas. Il est construit en blocs de dimensions modestes, mal assemblés et il ne mesure pas plus de 0,80 m de large. Il peut de ce fait difficilement supporter l'élévation nécessaire pour protéger les cabanes. Sa vocation défensive est donc peu probable. Il pourrait avoir

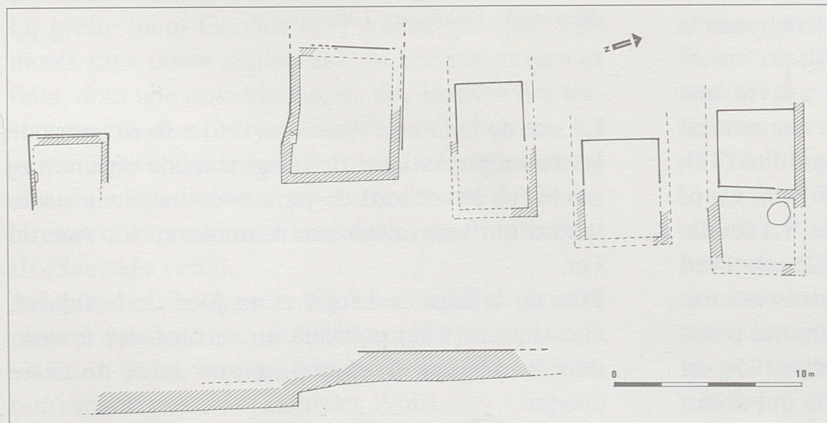
une valeur plutôt symbolique en délimitant la zone habitée et, surtout pratique, en servant de terrasse pour retenir le terrain situé devant les cabanes.

G. Barrauol avait émis l'hypothèse selon laquelle Perreal aurait été la capitale de la peuplade des *Vulgientes*. Le mobilier céramique indique que le maximum de l'occupation est à situer entre le Ier s. av. J.-C. et le Ier s. de notre ère. Le site a donc été occupé après la conquête romaine, alors que la cité d'Apt existait déjà. Ceci milite davantage en faveur d'une bourgade ordinaire plutôt que d'une capitale qui n'a plus de raison d'être. L'exiguïté du site et la modeste qualité des vestiges découverts jusqu'à aujourd'hui renforcent cette interprétation. Comme l'a déjà écrit G. Barrauol, l'abandon de Perreal semble s'être déroulé pacifiquement dans le courant du Ier s. Les habitants auraient progressivement quitté ce lieu au profit des *villae* de la plaine et de la cité d'Apt, la vieille bourgade indigène mourant lentement du développement d'un nouvel ordre social et économique où elle n'avait plus sa place.

Ph. B.
J. M.

1. La colline de Perreal (vue du sud-ouest) est occupée par un oppidum (169).

2. Oppidum de Perreal (169), plan d'ensemble des cabanes et du mur mis en valeur en 1989/90.



* Association pour la Promotion de l'Archéologie en Milieu Enseignant. Lycée Aubanel. 84000 Avignon.

Les fouilles réalisées par A. Dumoulin au début des années 1960 sur l'*oppidum* de Perreal (169) ont permis de découvrir de la céramique grise monochrome et de la céramique modelée lustrée à décor incisé. Ce mobilier n'est en relation avec aucune structure. Il daterait la première occupation de l'*oppidum* au VI-Ve s. av. J.-C.

LE DEUXIEME AGE DU FER

Le deuxième Age du Fer s'étend de la fin du Ve s. av. J.-C. Il a été reconnu sur dix gisements dont les occupations appartiennent probablement aux trois derniers siècles de cette période. Ils correspondent à 6 sites perchés, 2 stations de coteau à proximité d'un *oppidum* et 2 sites de coteau isolés.

Les sites perchés

Perreal (169) est le plus connu des *oppida* de la vallée. Pourtant nous savons peu de chose sur son occupation et l'importance des vestiges encore conservés.

Deux *oppida* sont connus par des observations au sol et des prospections aériennes sur la commune de Lioux. L'*oppidum* de Verjusclas (131) est établi en appui sur les falaises qui surplombent la combe de Vaumale. Il possède une enceinte semi-circulaire unique. L'*oppidum* de l'Aiguille du Rocher (134) surplombe le village de Lioux. Il est ceinturé par une double enceinte semi-circulaire très arasée. Il a livré en surface de la céramique indigène, des fragments d'amphores massaliètes et de *tegulae* (Gauthier 1984).

Le plateau des Roques (81) sur la commune de Gordes a livré de la céramique indigène. Il est occupé à l'Age du Fer par un *oppidum* ceinturé par une enceinte semi-circulaire. Lors de l'ouverture d'une carrière sur le plateau en 1976 qui endommagea en partie le site, J. Courtin et A. Carry découvrirent sur un rocher servant de seuil à une borie, une figure anthropomorphe gravée à côté d'une cupule. Ce témoin unique dans la vallée de l'art de l'Age du Fer a été scellé sous une dalle de béton par le propriétaire actuel du lieu.³

Le plateau qui domine la station des Clauds Ramiers (166) a livré près du rebord de la falaise des tessons de céramique indigène. Malgré la situation perchée de cette occupation, il est imprudent de parler d'*oppidum* car aucun vestige d'enceinte n'a pu être identifié.

Le site de l'Eglise Haute (18) sur l'éperon de Bonnieux a livré lors d'une surveillance de travaux réalisée par A. Carru (déjà cité), une couche du deuxième Age du Fer. On trouve en relative abondance des tessons de céramique indigène sur l'ensemble de l'éperon, depuis l'Eglise Haute et le château médiéval jusqu'au cimetière. Aucune trace d'un rempart protohistorique n'est actuellement connue à Bonnieux. Mais il fait peu de doute que ce site, qui domine la plaine du Calavon et commande l'entrée de la voie naturelle, qui par la combe de Lourmarin permet de traverser le Luberon, soit un *oppidum* important. Des sondages pratiqués sur les espaces encore libres de constructions pourraient permettre de mieux connaître l'occupation protohistorique.

Les sites de coteaux

Au pied du village de Bonnieux, à proximité de l'Eglise Basse (19), de grands fragments de céramique indigène ont été mis au jour à l'occasion de la construction d'un terrain de tennis. Ils provenaient probablement d'une grande fosse (silo?) détruite par les engins de terrassement. Cette découverte fortuite indique la présence d'un habitat contemporain de l'occupation de l'éperon qui pourrait être un indice de l'importance du site.

Quelques tessons de céramique modelée ont été trouvés sur la pente ouest de la colline de Perreal (174). Cette station est à relier à l'*oppidum* et pourrait correspondre à une sépulture ou une habitation isolée.

Les stations de la Grand'Bastide (116, déjà cité) et de Font Blanche (86) situées respectivement sur les communes de Goult et de Gordes, ont livré des tessons de céramiques indigènes attribuables au 2ème Age du Fer. Elles présentent peu de mobilier en surface, mais pourraient être importantes pour la connaissance de l'occupation à la fin du l'Age du Fer car elles semblent correspondre à des habitats dispersés que l'on ne connaît pour ainsi dire pas dans la région.

La répartition des sites

L'étude de l'occupation est difficilement réalisable en raison de données insuffisantes. Toutefois, il est possible de faire quelques observations en prenant en compte l'ensemble des sites de l'Age du Fer.

Sur 18 sites connus, 7 sont en situation perchée (et au moins 6 d'entre eux sont des *oppida*), 10 sont

3. Heureusement A. Carry eut la possibilité de réaliser un moulage qu'il possède toujours.

L'éperon de Bonnieux vu du Sud.



GORDES - UNE FIGURATION ANTHROPOMORPHE DÉCOUVERTE SUR LE PLATEAU DES ROQUES



Le gisement des Roques est situé à 2,5 km au sud-est de Gordes et à 1 km au nord de Saint Pantaléon. Il occupe un plateau de calcaires du Burdigalien, il surplombe la plaine environnante d'une centaine de mètres, offrant ainsi une vue panoramique sur le bassin de l'Imergue.

Le plateau a connu une importante occupation au Néolithique final-Chalcolithique. Quelques tessons de poterie datent de l'Age du Fer. Le site néolithique fut malheureusement détruit par les engins mécaniques travaillant à l'ouverture d'une carrière de pierre. Nous eûmes en 1969 l'autorisation de S. Gagnière, alors Directeur des Antiquités Préhistoriques, d'effectuer quelques sondages afin de vérifier l'existence d'un niveau archéologique en place. Aucune stratigraphie ne fut reconnue. Le mobilier fut confié pour étude à J. Courtin, Directeur de recherche au CNRS.

C'est sur le seuil d'une grande borie désaffectée où le rocher affleure que fut trouvée une figuration anthropomorphe stylisée. Quelques années plus tard, après réfection de la borie, la gra-

vure fut recouverte par une chape de ciment.

La tête est figurée par un cercle légèrement ovoïde, moins profondément gravée que le reste du personnage. Le corps est représenté par une simple barre verticale de 25 cm de long, profonde de 1 cm environ et de 2 à 2,5 cm de large. A 4,5 cm de la base de la tête des "bras" tendus, légèrement dirigés vers le haut, totalisent une longueur de 20 cm. Leurs dimensions sont proches de celles du reste du corps : 1 cm environ de profondeur et 1,5 à 2 cm de large. La partie basse en arceau, non jointive avec les deux extrémités des bras, recoupe le corps à 8 cm de son extrémité basale, donnant à la figurine cet aspect dénommé arbalétiforme.

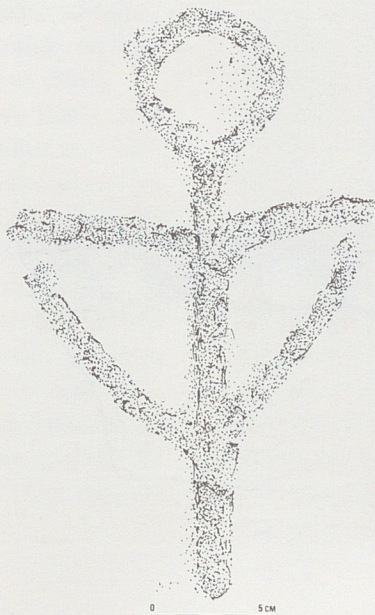
A 16 cm à gauche du personnage, une cupule circulaire de 13 cm de diamètre est creusée dans le calcaire, profonde au maximum de 4,5 cm. Le fond est

régularisé par frottement. Sa fonction n'est pas connue : crapaudine,...

La gravure de l'ensemble pourrait être obtenue à l'aide d'un instrument à pointe mousse par percussion indirecte. La profondeur du trait, 1,5 cm maximum, et le profil en U n'indiquent pas la coupe franche d'un outil tranchant. L'outil pourrait être en pierre ou en métal.

Cette gravure schématique, inédite à notre connaissance, pourrait être comparée à certains anthropomorphes du sud-est de la France. Nous pouvons citer à titre d'exemple des figurations de l'Ardèche, celles d'Ucel et de Ailhon-Lentillères, celles de Portes dans le Gard ou des gravures du Val des Merveilles dans les Alpes-Maritimes*. Malgré les réserves d'usage qui s'imposent, le personnage du plateau des Roques pourrait appartenir au même courant culturel qui, de la péninsule ibérique à l'Italie, laissa de nombreuses figures gravées ou peintes sur des rochers. Il daterait de la fin de l'Age du Bronze ou du premier Age du Fer.

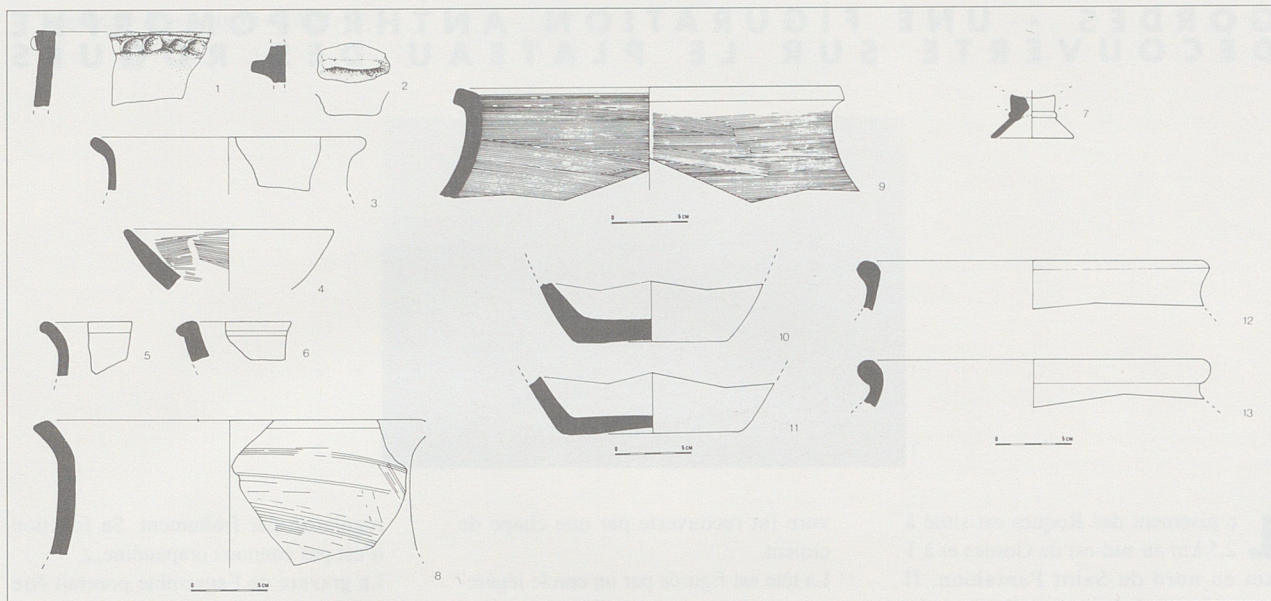
A. C.



1. Le plateau des Roques vue depuis Gordes.

2. Les Roques (81), gravure protohistorique découverte sur le plateau.

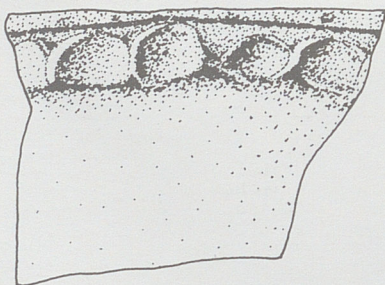
* Voir notamment : J. Combiér — L'Art rupestre schématique dans le midi de la France et les Alpes occidentales. *Etudes Préhistoriques*, n° 3, 1972. p. 35-46.



implantés à flanc de coteau (dont 2 au pied d'un oppidum) et 1 grotte est occupée sporadiquement. Le nombre de sites est anormalement faible. Même si l'on considère que l'habitat groupé sur les oppida rassemble une part importante de la population, les sites de bas de pente devraient être plus nombreux, ne serait-ce que pour des raisons agricoles (culture et élevage). Expliquer cette carence par l'enfouissement des sites à cause des apports d'alluvions ou de colluvions n'est pas satisfaisant car les stations néolithiques auraient aussi disparu. L'explication réside probablement dans la nature de la plupart des sites de bas de pente : il s'agit peut-être de petites unités isolées, construites sans grand soin qui ont laissé peu de traces visibles.

Eglise Basse à Bonnieux (19), 1 et 2 : céramiques de l'Age du Bronze; 3 à 6 et 8 à 11 : céramiques modelées du 1er s. av. J.-C.; 7 : pied de céramique campannienne; 12 et 13 : céramiques grises médiévales.

Bien qu'aucun vestige n'ait été trouvé sur l'éperon supportant le village de Gordes, il est difficilement imaginable que ce site n'ait pas été occupé. Il est dans une situation tout à fait favorable à l'implantation d'un oppidum : éperon naturellement protégé par des falaises, dont l'accès peut être facilement barré par un rempart. L'origine antique du nom de Gordes (de *Vordenses* qui désignait les habitants de ce "pays") pourrait être un autre argument en faveur de la présence d'un habitat à l'emplacement du village actuel.



L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

La conquête romaine de la région qui deviendra la Provence, commença en 125 av. J.-C. lorsque Marseille fit appel à Rome pour se protéger d'une menace indigène. Rome intervint ensuite à plusieurs reprises. En 49, Marseille fut conquise par les légions de César après avoir soutenu Pompée contre ce dernier. La vallée du Calavon passa probablement définitivement sous contrôle romain lorsque la *civitas Iulia Apta* (Apt) fut fondée vers 45-30 av. J.-C.

Il est généralement admis que les limites des diocèses médiévaux correspondent en Provence aux limites des cités antiques. La moyenne vallée du Calavon dépendrait principalement de la cité d'Apt. La frontière entre les territoires des cités de Cavaillon (*Cabellio*) et Apt passait, comme l'a montré G. Barruol vers Notre-Dame-de-Lumières. La toponymie de ce quartier indique l'idée de limite : la rivière l'Imergue (qui devrait s'orthographier Limergue sans l'erreur qui s'est glissée sur les cartes) : *Liminicus* et *vallis Liminica* dans une charte de l'abbaye de Saint Victor de l'an 1031; la colline des Artèmes sur la rive gauche du Calavon en face de Goult, *li Artemo* en provençal : ce toponyme renferme l'idée de confins (Barruol 1958); la *mutatio ad Fines* signalée par les textes antiques, doit être située vers le lieu-dit Maricamp, en face Notre-Dame-de-Lumières (Barruol & al 1962).

95 sites de la fin du Ier s. av. J.-C. au IIIe s. sont inventoriés. Ils livrent généralement lors des ramassages de surface, des fragments de tuiles plates et des tessons de céramiques qui, dans les meilleurs cas, permettent de proposer une fourchette chronologique pour dater leur occupation. Il est souvent impossible de définir avec certitude quel était la nature de cette occupation. Sommes nous en présence d'un habitat ? Est-ce une *villa*, une installation dépendant d'un grand domaine ou une modeste ferme ? Une importante quantité de tuiles provient-elle d'une toiture ou d'un four de tuilier ?

LES HABITATS

Les sites antiques ont été classés selon leur superficie pour dégager des éléments d'analyse. Les résultats sont décevants et à utiliser avec prudence. Sur 55 sites dont la superficie a pu être estimée, 25 (45,4%) ont moins d'un hectare, 20 (36,4%) occupent de un à deux hectares et 10 (18,2%) ont une étendue comprise entre 2 et 5 hectares (mais la plupart avoisinent 2 ha). Aucun site n'a une superficie supérieure à 5 hectares. Ce dernier élément est peut-être le plus marquant. Aucun site ne peut probablement correspondre aux grandes *villae* découvertes dans d'autres régions. Faut-il en conclure que la mise en valeur de la vallée fut faite dans l'Antiquité par des exploitations agricoles de taille moyenne ?

L'apparition d'un nouveau modèle : la villa

La pénétration romaine introduisit dans notre région les *villae*, grands domaines aux fonctions agricoles et résidentielles qui correspondent à un mode d'exploitation des sols qui se développa dans la péninsule italique bien avant la conquête de la Gaule. La *villa* romaine présentait toujours un certain luxe qui faisait honneur à son propriétaire en soulignant sa puissance.

Les sites qui ont livré dans le passé ou lors de la présente étude des signes de luxe (mosaïque, enduit peint, fragment de pilastre ou de colonne, morceaux de marbre, etc), peuvent être à titre, d'hypothèse, interprétés comme étant des *villae*.

Des fouilles récentes dans le Var ou les Bouches-du-Rhône ont montré que les premières *villae* furent souvent précédées sur le même site par des constructions en matériaux périssables (bois, briques d'argile crue, torchis). Les indices de la présence de ces "fermes" dans la vallée du Calavon datent du Ier s. av. J.-C., probablement à peu près en même temps que la fondation d'Apt.

Le site se trouve à 1500 m au nord-ouest du village de Bonnieux. Il est situé à flanc de coteau, exposé au nord à 218 m d'altitude. Il domine de quelques dizaines de mètres le Plan de Bonnieux.

La fouille a été provoquée par l'aménagement hydraulique de la vallée du Calavon. Pour ces travaux, le site de Saint Jean était traversé sur toute sa largeur par la canalisation principale. Les contraintes techniques excluant tout autre tracé, une fouille a été entreprise en avril 1988. Il n'était pas question de fouiller l'ensemble du gisement mais seulement la partie menacée par les travaux. Un décapage mécanique a été réalisé sur 2 m de large en moyenne et 36 m de long complétée par un autre décapage au nord de 62 m². Au total 140 m² ont été dégagés.

Dans ces conditions il n'était pas possible d'avoir une vision globale de l'organisation de l'habitat antique. Nous avons donc essayé d'obtenir en plusieurs points une stratigraphie qui permette de proposer une chronologie de l'occupation afin de mettre en lumière la fondation de cet établissement et son évolution jusqu'à son abandon.

Les conditions de fouille (limitation à l'impact de la tranchée) ne permettent pas de restituer une vision d'ensemble des habitats successifs, ni l'organisa-



B O N N I E U X LA VILLA DE SAINT JEAN

tion spatiale de cette vaste villa. Cependant la fouille, très partielle, peut être complétée par les observations de surface.

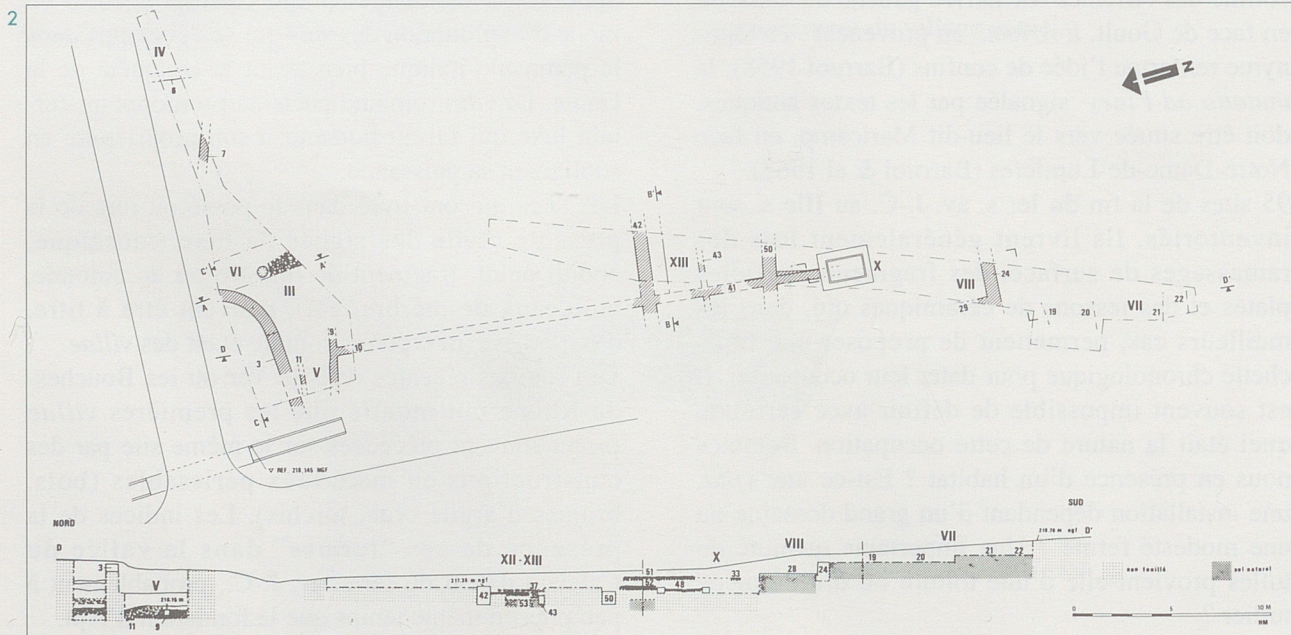
L'habitat est très vaste. L'épandage du matériel en surface couvre environ 12500 m². L'étendue importante de cette villa correspond à la tendance générale de la fin de l'Antiquité qui voit le développement des grandes villae à vocation agricole

La partie fouillée est périphérique (limite ouest). Il semble, bien qu'aucun décompte systématique n'ait été fait, que le mobilier visible en surface soit qualitativement inégalement réparti. Vers l'est, les ramassages ont fourni des tesselles de mosaïque, un fragment de pilastre, des tubuli d'hypocauste et de la céramique fine. La partie orientale du site correspondrait plutôt à l'habitat à proprement parler (*pars urbana*).

La partie fouillée recouvre donc les dépendances à vocation agricole. Les pièces mises au jour sont vastes et dénuées de signes ostentatoires. Plusieurs structures peuvent être liées

à des activités agricoles. Un sol forme une surface soigneusement empierrée, proche des aires de battage modernes des fermes du Luberon. Un bassin a des dimensions et un aspect fruste qui ne permettent pas d'y reconnaître une structure ornementale ou d'agrément, si fréquentes dans les grandes villae du Bas-Empire. Il pourrait s'agir d'une cuve utilitaire. L'étendue restreinte de la fouille ne permet pas d'identifier précisément sa fonction. Plusieurs structures semblables ont déjà été trouvées, notamment en Vaucluse. Elles sont interprétées comme étant des cuves à vin ou des cuves oléicoles. Enfin plusieurs fragments de meules de diverses dimensions, en basalte ou en molasse locale, ont été mis au jour dans la moitié nord de la fouille.

L'observation stratigraphique offre, par contre, des éléments d'appréciation plus surs. Deux traits majeurs caractérisent le site. L'importance des dépôts : les niveaux successifs se superposent sur une épaisseur dépassant parfois 1,50 m. L'épaisseur des couches accumulées, assez rare en milieu rural, témoigne de la longue durée d'occupation et de l'importance des reconstructions. L'occupation du site est continue : la lecture des coupes montre une occupation sans interruption intermédiaire depuis la fondation (état I) jusqu'à l'abandon définitif de l'habitat (état III), s'étendant sur trois



siècles au moins.

Quatre états d'occupation du site peuvent être distingués. Un établissement est fondé dans le courant de la deuxième moitié du II^e siècle (aucun tesson antérieur au second siècle n'a été découvert sur le site). Il s'agit probablement d'un habitat relativement modeste si l'on en juge par le peu de vestiges mis au jour (murs 9, 10 et 11) et la rareté des céramiques trouvées, tant en fouille qu'en surface. De ce premier état date la viabilisation du substrat par l'aménagement de terrasses.

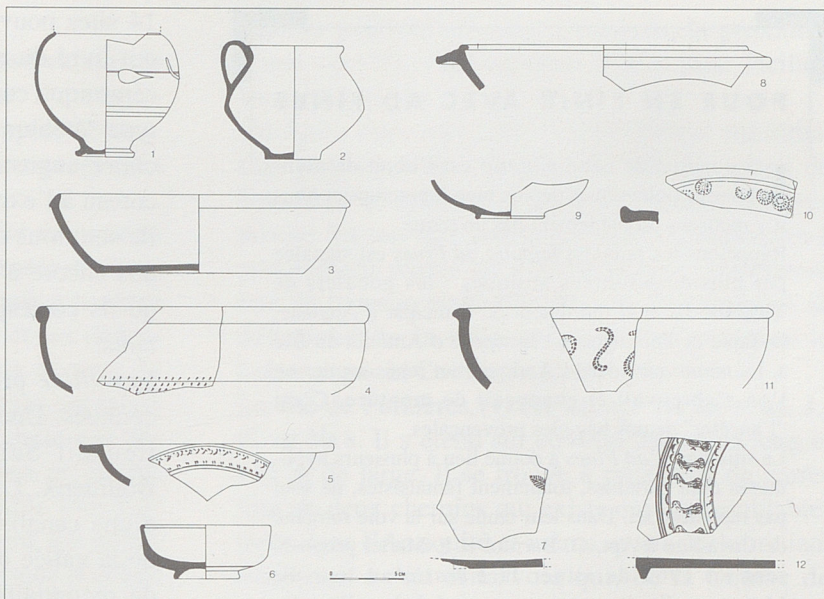
Après nivellement (au moins localement, un second état se superpose avec reprise partielle des élévations antérieures. La céramique des niveaux d'occupation se place au IV^e s. Les sols de l'état II sont recouverts en plusieurs endroits par une couche de cendres et de charbons, elle-même recouverte d'un remblai. Un incendie semble avoir interrompu l'occupation de la villa à la fin du IV^e s.

Le 3^e état reprend à nouveau de nombreuses élévations précédentes. Mais les modifications sont importantes, notamment la construction d'un bassin qui coupe un sol et un mur antérieurs. L'état III correspond à la plus grande extension des bâtiments vers le sud, puisque des éléments sont fondés directement sur le sol naturel. La céramique de cet état appartient au V^e s. et à la première moitié du VI^e s.

Contrairement à l'idée répandue d'un repli économique au Ve-VI^e s., la présence de céramiques d'importation africaine, mais aussi de nombreuses coquilles d'huitres indiquent la persistance d'un commerce régional et international. De même, la céramique D.S.P., qui semble être une production locale à rapprocher du groupe d'Apt, indique un artisanat dynamique.

Cet état est recouvert par un niveau de démolition/abandon daté du début du VI^e s. dont on ne peut pas définir la cause à la fin de la fouille en raison de sa relative exigüité.

Dernière étape de l'occupation, un cimetière, dont 4 tombes ont été fouillées, est installé entre le VII^e et le Xe s. Le choix de l'emplacement pourrait correspondre, soit à ce qu'une partie au moins des constructions antiques



était encore en élévation, soit que la mémoire en était conservée. Il s'agirait alors plus d'une continuité que d'une rupture de l'occupation, le site changeant de fonction. A titre d'hypothèse, on pourrait peut-être rattacher la nécropole découverte aux chapelles d'origine médiévale de Saint Victor ou de Saint Jean qui se trouvent non loin de la fouille.

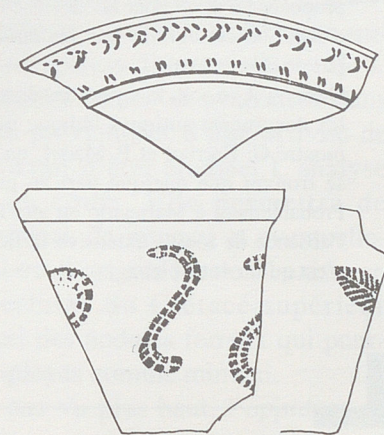
H. M.

1. Saint Jean (30), vue de la fouille depuis le nord.

2. Saint Jean (30), plan et coupe de la fouille.

3. Saint Jean (30), 1 : vase en sigillée sud-gauloise, 2 : petit pot en pâte grise portant une anse (deuxième moitié du II^e s.); 3 à 7 : céramiques à pâte claire et engobe rouge et céramiques luisantes, 8 : mortier d'importation africaine, 9 : petit pot à pâte claire et engobe brun (deuxième moitié du IV^e s.); 10 et 11 : céramiques dérivées de sigillées paléochrétiennes, 12 : fond plat de sigillée claire D (deuxième moitié du Ve s. et début du VI^e s.).

4. Saint Jean (30), sépulture en pleine terre de l'Antiquité tardive/Haut Moyen-Age.



POUR EN FINIR AVEC AD FINES

La position de cette *mutatio* est l'objet de nombreuses polémiques depuis bien longtemps et nous n'y mettrons probablement pas un terme.

Rappelons les faits. La *mutatio ad Fines* est signalée par plusieurs sources antiques : les gobelets de Vicarello III et II qui datent du Principat d'Auguste, la Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin du III^e s. La *mutatio* est dans l'Antiquité un relais routier où l'on s'abreuvait et changeait de monture. C'est "l'ancêtre" de nos bégudes provençales.

La situation d'*ad Fines* a donné lieu à plusieurs hypothèses dont certaines, totalement fantaisistes, ne sont pas rappelées ici. Dans leur étude sur la voie romaine de Cavaillon à Apt, G. Barrauol et P. Martel proposèrent en 1962 de situer la *mutatio* au lieu dit Maricamp. Ce site se trouve au pied de la colline des Artèmes (côté nord-est) qui ferme presque la vallée du Calavon. Dans plusieurs études, G. Barrauol propose de voir dans le secteur des Artèmes et de la rivière l'Imergue, la limite entre les territoires des *Cavares* de Cavaillon et des *Albici* d'Apt, puis celle entre les territoires des cités de *Cabellio* et de *Iulia Apta*. Plus tard ce sera la limite entre les évêchés d'Apt et de Cavaillon. Un site gallo-romain se trouve dans le champ de Maricamp. Il a livré un mobilier assez pauvre : céramique sigillée sud-gauloise, amphores, *dolia*, *tegulae* et *imbrices*.

Une autre hypothèse a été émise en 1984 par L. Pellecuer et T. Durand. Ils préfèrent voir la *mutatio* au pied nord-ouest des Artèmes sur le site des Bas-Heyrauds que n'avait pas encore fouillé D. Carru. La fouille réalisée par ce dernier en 1986 à l'occasion de la pose d'une conduite de gaz, a montré la présence d'un four de potier du I^{er} s. av. J.-C. auquel succède un habitat qui est abandonné au début du II^e s. Cette opération n'a permis qu'une exploration partielle du site dont la plus grande part n'a pas été dégagée. Le seul argument en faveur de cette hypothèse qui la différencie de la précédente, est de voir dans la position proposée un atout pour la "défense de l'accès au Pays d'Apt". C'est oublier que les *mutationes* n'avaient pas de rôle défensif.

Quoi qu'il en soit, le report des distances données par les documents antiques indique bien, comme l'ont montré G. Barrauol et P. Martel, qu'*ad Fines* ne peut se trouver que quelque part au pied des Artèmes. Probablement à Maricamp ou aux Bas-Heyrauds. En l'absence de fouille extensive la fin de la polémique n'est qu'un voeu pieux.

H. M.

14 sites pouvant correspondre à ce type de ferme ont livré du mobilier céramique de cette époque : céramique campanienne A, céramique modelée du type "ateliers des Alpilles" et céramique commune claire augustéenne. Ils sont implantés à flanc de coteau à l'exception de deux sites, situés en plaine. Ils sont tous occupés ensuite au I-II^e s. et quelques uns encore à la fin de l'Antiquité. Il semble donc qu'ils correspondent à des établissements importants.

Les *villae* proprement dites sont encore très mal connues. Une seule a été fouillée partiellement au lieu dit Saint Jean (30) sous le village de Bonnieux. La fouille a été réalisée sur l'emprise d'une canalisation de l'aménagement hydraulique de la vallée du Calavon. Elle n'a donc pas permis de reconnaître le plan de cet établissement mais une stratigraphie intéressante a pu être observée. Celle-ci indique que le site est occupé du II^e s. au début du VI^e s. par un habitat auquel succède une petite nécropole.

Une vingtaine d'autres sites présentent en surface un cortège céramique similaire à celui de Saint Jean. Ils furent donc occupés durant une longue période. Plusieurs ont livré des signes de richesse, indices de la présence d'une *villa*. Citons entre autre Nogant (28), la Colombine (32), Thourame (33) sur la commune de Bonnieux, les Pèbres (91) sur la commune de Goult, le Bas Clos (123) sur celle de Lacoste, les Daunis (121) près de Joucas ou Saint Pierre d'Agnane (183) et Croagnes (189) sur la commune de Saint Saturnin d'Apt.

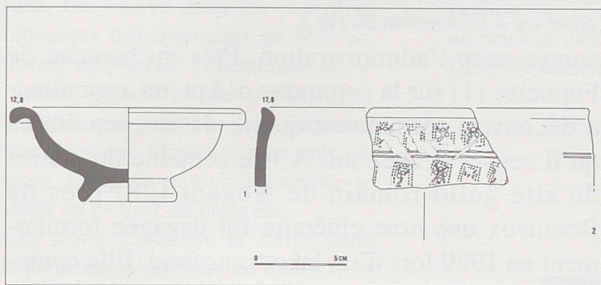
Il existe aussi des *villae* qui n'ont pas perduré aussi longtemps que celle de Saint Jean. Celle découverte sur la commune de Lacoste au quartier le Bas-Clos (123) en est un bon exemple. La construction d'une maison en 1976 a provoqué la mise au jour fortuite de deux pavements mosaïqués dont un a été conservé en place par le propriétaire.

L'étude stylistique du motif de ce pavement date sa construction de l'époque augustéenne. La céramique antique découverte dans les champs alentour indique une occupation du I^{er} et du II^e s. Aucune céramique postérieure n'a été trouvée. Il semble donc que cette *villa*, fondée au début de notre ère, ait été abandonnée avant le III^e s. pour une raison qu'en l'absence de fouille nous ne pouvons déterminer.

Les petites fermes

Il est difficile en se limitant à des observations de surface de tenter d'identifier les *villae*. Il est encore plus difficile de chercher les simples fermes, qu'elles dépendent d'un grand domaine ou qu'elles soient des exploitations indépendantes.

Sur la commune de Goult, à proximité du hameau de Saint Véran, trois sites gallo-romains sont proche les uns des autres. On pourrait être tenté d'y voir, mais sans preuve, une *villa* et ses dépendances. La superficie des sites est de peu de recours. On peut supposer que les fermes ont laissé des vestiges sur une surface plus réduite que les *villae*. Mais la *villa* fouillée à Bonnioux ne couvre qu'à peine plus d'un hectare. Il semble toutefois que quelques petits sites qui s'étendent sur moins d'un hectare, puissent, sans trop de risque d'erreur correspondre à ce type de ferme. On peut citer à titre d'exemple la Roubine (83) dans le Plan de Gordes ou le site des Moutons près de Bonnioux.



Les Daunis (121), 1 : céramique sigillée sud-gauloise (I-IIe s.); 2 : bol en dérivée de sigillée paléochrétienne (Ve s.).

Les habitats groupés

La campagne antique était occupée par des constructions isolées : les *villae*, leurs dépendances et des fermes plus modestes. Mais il existait aussi des habitats groupés en dehors des cités. Ce sont les vici, hameaux agricoles et/ou artisanaux, qui avaient parfois une fonction de marché local (*forum*).

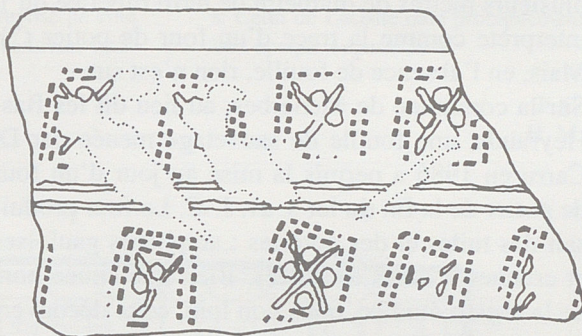
Les observations de surface ne permettent pas de trouver ce type particulier d'habitat. La céramique n'est pas différente de celle des autres sites. L'étude de la situation géographique semble être la seule possibilité pour tenter de retrouver ces hameaux. Dans la majorité des cas un habitat groupé nécessite un lieu favorable qui puisse répondre aux besoins de la communauté. Ce peut être une

hauteur pour des raisons défensives, la proximité d'une voie ou d'un carrefour routier pour faciliter les échanges, etc.

Quelques rares sites sont implantés dans une situation remarquable. Au pied du village actuel de Bonnioux se trouvent plusieurs gisements antiques proche les uns des autres qui, sans correspondre à proprement parler un habitat groupé, pourraient être un hameau étalé (19, 20, 23). Ils se situent au débouché de la voie naturelle qui traverse le Luberon par la Combe de Lourmarin.

Le site de Fumières (1) fut occupé du Ier s. av. J.-C. au Ve s. Il s'étend sur environ 250 m de long et 125 m de large. Il se trouve à proximité du carrefour de deux chemins qui existaient vraisemblablement dans l'Antiquité et même avant : celui reliant Bonnioux à Apt et la voie qui, de la Combe de Lourmarin, rejoint Apt par le col du Pointu.

La station des Tours (48) s'étire de part et d'autre de la voie antique (actuel chemin Romieu) sur près



de 400 m pour une profondeur d'environ 90 m. Une canalisation de la Société du Canal de Provence a été posée le long du chemin. Elle a occasionné la mise au jour d'une couche d'abandon/démolition riche en mobilier céramique qui permet de dater l'occupation du site du Ier et IIe s. De nombreuses scories de fer se trouvaient dans cette couche. Elles proviennent d'une activité de fonderie qui mériterait d'être étudiée. L'analyse des scories est en cours. Elle permettra de connaître la provenance du minerai et éventuellement de savoir s'il est d'origine locale. Il existe en effet dans des terrains du Crétacé supérieur (Albien à Turonien) des nodules ferreux qui pourraient avoir été employés comme minerai. Comme nous l'avons vu plus haut, l'*oppidum* de

Perreal fut occupé jusque dans le courant du Ier s. ap. J.-C. par un habitat groupé de tradition indigène qui était un hameau du "pays" d'Apt.

Les sites producteurs

Nous venons de voir qu'une activité de fonderie est hautement probable sur le site des Tours. C'est le seul site de la moyenne vallée du Calavon où une activité artisanale soit attestée avec un minimum de certitude. Pourtant il est certain que le monde rural antique ne pratiquait pas que l'agriculture. Il devait exister tout une population d'artisans qui produisaient, probablement en relation avec les grands domaines, les ustensiles nécessaires à la vie quotidienne : forgerons pour la fabrication des outils, potiers pour la céramique utilitaire, tuiliers fabricant les *tegulae* et *imbrices* que l'on trouve en grande quantité sur les sites, etc.

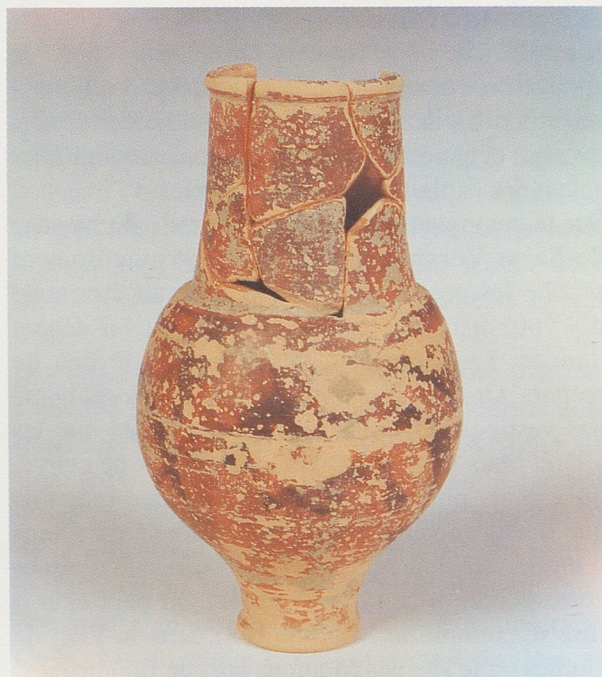
Un autre site a pu connaître une activité artisanale. L. Lambert a observé il y a quelques années près des Béguines (24) à Bonnieux, un grand cercle de plusieurs mètres de diamètre de terre rubéfiée qu'il interprète comme la trace d'un four de potier (?). Mais, en l'absence de fouille, rien n'est sur.

Sur la commune de Menerbes, au lieu dit les Bas-Heyrauds, une fouille de sauvetage menée par D. Carru en 1986 a permis la mise au jour d'un four de potier de la fin du Ier s. av. J.-C. Le four produisait des tuiles et des poteries : amphores gauloises et cruches à anses torsadées. Bien que située hors de la région étudiée, mais non loin, cette découverte est particulièrement intéressante car elle met en évidence un atelier de production de céramique commune implanté au bord de la voie antique longeant le Calavon et souligne l'importance économique de cette voie.

NÉCROPOLES RURALES ET SÉPULTURES ISOLÉES

La plupart des renseignements que nous avons pu recueillir concernant les sépultures proviennent de fouilles anciennes qui ont rarement été publiées et de témoignages oraux. Les sépultures sont généralement situées à proximité d'un habitat antique auquel elles se rattachent.

De nombreuses urnes cinéraires sont mises au jour à l'occasion de divers travaux. Mais ces découvertes fortuites sont rarement signalées par leurs inventeurs qui craignent injustement d'avoir des



Le Colombier (31), céramique luisante découverte dans une sépulture à inhumation du IVe s.

ennuis avec l'administration. Près du hameau de Fumières (1) sur la commune d'Apt, un agriculteur a découvert récemment quatre de ces sépultures qu'il conserve chez lui. A une centaine de mètres du site gallo-romain de Nogant (28) près de Bonnieux une urne cinéraire fut dégagée fortuitement en 1989 lors d'un labour profond. Elle contenait une petite fiole de verre, mais elle a été volée à son propriétaire avant que nous puissions l'examiner. Sur la même commune J. Sautel signale deux urnes cinéraires trouvées en 1855 au quartier de l'Ouvière (Sautel 1939). Une sépulture à incinération fut découverte fortuitement en 1970 sur le versant sud-ouest de la colline de Perreal, à mi-pente. Cette tombe comprenait une amphore ventrue contenant des ossements calcinés mêlés aux cendres. Elle était accompagnée du mobilier suivant : "une assiette en terre rouge vernissée... une ampoule en verre bleuâtre... un balsamaire en verre bleu... un petit vase en terre grisâtre... une lampe..." (Tamisier 1972). Ce mobilier date du Ier s.

A proximité de la chapelle romane de Saint Pierre d'Agnane, sur la commune de Saint Saturnin d'Apt, l'installation d'une conduite d'eau enterrée provoqua au début des années 1970 la destruction de plusieurs tombes médiévales et d'une tombe à incinération datée, par une petite lampe à huile, de la première moitié du Ier s. ap. J.-C.⁴

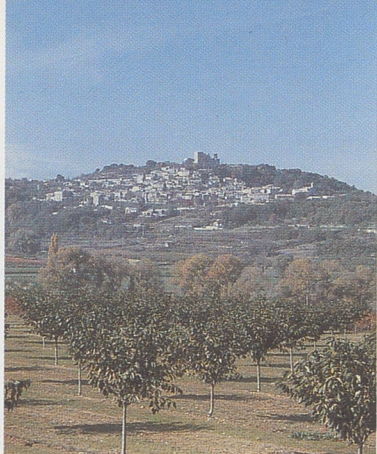
4. Renseignements L. Lambert.

Un pavement mosaïqué a été mis au jour fortuitement en 1976 lors de la construction des fondations d'une maison individuelle. Il se trouvait à 1,20 m de profondeur sous le sol actuel. Le propriétaire l'a conservé en place ; après avoir restauré les dégâts causés par les racines de chênes verts dans la partie sud du décor. Selon lui, un deuxième sol de mêmes facture et dimensions, se trouvait au sud du premier. Comme il était trop bouleversé par les racines, il décida de le supprimer.

Le site se trouve en contrebas du village de Lacoste à 270 m d'altitude. Il est implanté à flanc de coteau, exposé à l'est, d'où il domine la plaine de Bonnieux et la vallée du Calavon. Les parcelles alentour, boisées ou en culture, recèlent de nombreux vestiges antiques. Des tuiles plates (*tegulae*) sont utilisées en remploi dans le mur de soutènement d'une terrasse de culture. On trouve dans les parcelles labourées des fragments de *tegulae*, *dolia*, amphores, céramiques communes grises et de céramiques sigillées sud-gauloises trop fragmentées pour être identifiés plus précisément. Toutefois ce mobilier semble se situer au I - IIe s. de notre ère.

Les dimensions de la dalle dans laquelle est inscrit le décor sont 4,75 m par 4,60 m. Les bords de cette dalle gardent des traces qui indiquent qu'elle venait buter sur ces quatre côtés contre des murs (disparus), formant le sol d'une pièce de 21,85 m².

Le béton constituant cette dalle est fait de cailloux grossièrement calibrés, le



L A C O S T E L E B A S C L O S

plus gros mesure 35x22 mm et le plus petit 5x5 mm.

Le décor géométrique en *opus signinum* est réalisé à l'aide de tesselles noires de marbre de 8 à 10 mm de côté. 22500 tesselles environ sont utilisées pour sa réalisation.

Le décor s'organise à l'intérieur d'un panneau de 3,52 m de côté, limité par un bandeau extérieur composé de cinq filets de tesselles. Un bandeau inté-

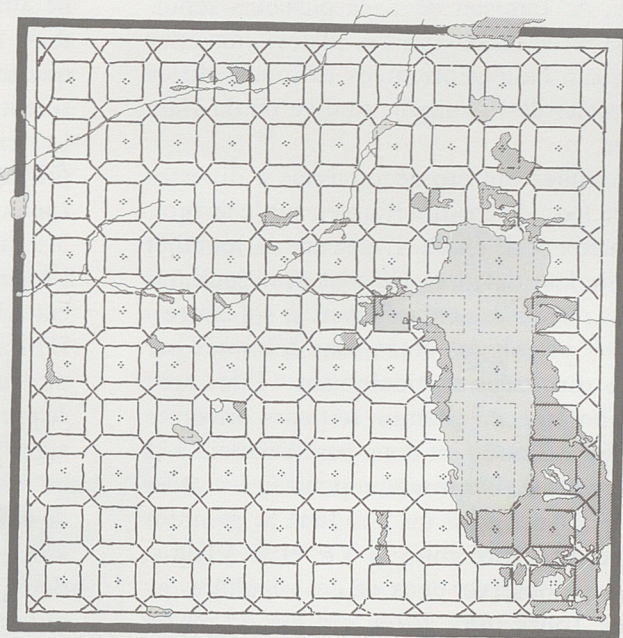
rieur, distant du précédent de 5 cm, est constitué d'un filet simple de tesselles. Le décor est formé de dix rangées de dix carrés dont les sommets sont liés deux à deux par des croix de Saint André. Le centre de chacun des carrés est marqué par quatre tesselles non accolées. L'ensemble réalise un double réseau d'octogones dont les grands côtés sont parallèles deux à deux et les petits côtés sécants. Ainsi les grands côtés des octogones se trouvent-ils liés deux à deux par des segments de même longueur qu'eux en constituant un réseau secondaire de carrés inscrits à l'intérieur des octogones.

La régularité du décor va décroissant à partir de l'angle nord-est de l'*opus signinum*, qui semble ainsi être le point de départ du travail.

Une dalle plus petite, présentant le même décor a été découverte à Nîmes en 1958. L'*opus signinum* est une technique employée jusqu'au début de notre ère, qui est abandonnée au I-IIe s. Celui de Lacoste date probablement de l'époque augustéenne.

F. C.
H. M.

2



1. Le village de Lacoste vu de l'est.

2. Le Bas Clos (123), pavement mosaïqué augustéen conservé chez un particulier de Lacoste.

A. Dumoulin mit au jour une tombe en bâtière du II^e s. sur le versant ouest de la colline de Perreal (170). Dans le talus d'un tennis récemment construit près de la bastide du Colombier (31) sous Bonnieux, nous avons nettoyé les restes d'une sépulture en inhumation en grande partie détruite par des travaux de terrassement. Elle était constituée de *tegulae* posées à plat et formant le fond, encadrées de chaque côté par des pierres plates plantées verticalement. Elle a pu être datée par un petit pot trouvé entier lors des travaux : une céramique sigillée luisante de la fin du IV^e s.

Sur la commune de Gargas, au lieu-dit les Lombards (67), A. Dumoulin a fouillé quelques tombes en coffre constituées de tuiles plates qui dateraient de la fin de l'Antiquité. Sur la même commune au quartier Janselme (74), des tombes à incinération et des sépultures en coffre furent mises au jour il y a une vingtaine d'années lors de travaux agricoles. Près du hameau des Astiers (162) sur la commune de Roussillon A. Dumoulin et A. Tamisier ont fouillé dans les années 1950 plusieurs tombes à inhumation qui dateraient du I^{er} s. av. J.-C. et de l'Antiquité tardive.⁵ Des sépultures à incinération ont été signalées au quartier Carcarille près de Gordes en 1933 mais leur situation n'a pu être retrouvée.

Au quartier des Viginères (127) sur la commune de Lacoste, A. Tamisier dégagait plusieurs sépultures en coffre de lauzes (pierres plates) couvertes de *tegulae* qui étaient orientées est-ouest. Elles pourraient dater de l'Antiquité tardive ou du Haut Moyen-Age.

Plusieurs tombes ont été découvertes à diverses occasions le long du chemin Romieu sur le territoire de Bonnieux et de Goult. L'absence de mobilier rend difficile leur datation. Ce sont des sépultures très simples : une fosse creusée dans le sol couverte de lauzes ; parfois les côtés sont délimités par des pierres disposées verticalement. Elles sont situées en bordure du chemin, toujours orientées est-ouest, tête à l'ouest, et donc parallèlement à la voie. Leur mode de construction pourrait les situer à la fin de l'Antiquité ou pendant le premier Moyen-Age, peut-être entre le VI^e et le VIII^e s. Nous avons pu observer deux de ces sépultures au lieu dit les Tours (48). Elles ont été en partie détruites par le creusement d'une tranchée de la Société du Canal de Provence. Les squelettes étaient en décubitus dorsal, les membres supérieurs

repliés sur la poitrine, les membres inférieurs presque accolés. Cette position peut suggérer l'utilisation d'un linceul lors de l'inhumation.

Trois tombes du même type, anciennement détruites, nous ont été signalées en bordure du chemin Romieu, près de la cave coopérative, ainsi que deux autres sépultures près du lieu dit Maricamp (93).

RÉPARTITION DES SITES

Villae, habitats modestes, nécropoles et voies humanisent l'espace et le structurent en fonction des choix économiques, culturels et sociaux de la société gallo-romaine. La carte archéologique montre à l'évidence la présence de zones de forte concentration et de zones vides. Cette répartition inégale est probablement due en partie à l'activité des chercheurs qui n'a pas couvert uniformément le territoire et à une conservation différenciée des vestiges selon les endroits. Mais elle reflète aussi à notre avis une réalité historique.

Les sites sont implantés à 67% sur des coteaux pour profiter de sols bien drainés et d'une bonne exposition au soleil. Ils sont pour un peu plus de 27% situés en plaine. Le substrat rocheux qui a la préférence est la "molasse" miocène un peu plus d'une fois sur quatre. Les terres argilo-marneuses sont occupées dans 21% des cas et les sols d'origine alluviales pour un peu plus de 22%. Il semble donc que les sols légers aient la préférence bien que les sols plus lourds, mais plus profonds, ne soient pas dédaignés.

Les sites peuvent être groupés en cinq ensembles principaux : 1 : un groupement sur la commune de Lioux ; 2 : un autre autour de la colline de Perreal ; 3 : une ceinture de sites autour du bassin de l'Imergue ; 4 : le Plan de Bonnieux ; 5 : Les coteaux entre Bonnieux et Apt.

En l'absence de fouille des habitats (à l'exception de l'opération très limitée sur la *villa* de Saint Jean), il est impossible de déterminer quelle est la signification de ces ensembles. Tout au plus peut-on faire quelques remarques liées aux observations de surface. Il semble que les sites des ensembles 2, 4 et 5 soient généralement plus riches que ceux des deux autres groupes : les *villae* pourraient y être plus nombreuses, peut-être parce que les terres seraient meilleures, ou parce qu'ils sont plus proches de la cité d'Apt. Constatons que les abords de Perreal restent très attractifs. La raison est-elle

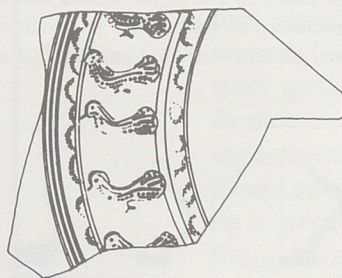
5. Renseignements M. Elagoune.

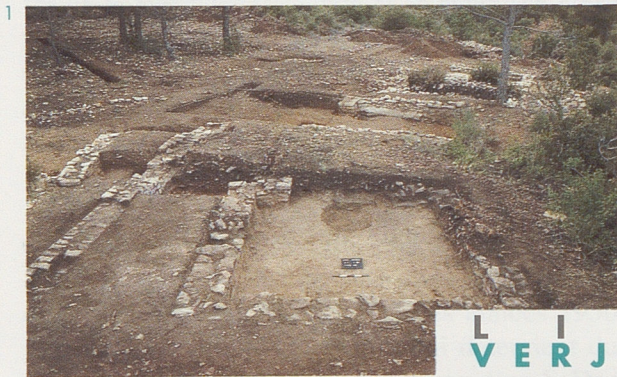
économique ou culturelle (habitude héritée d'avant la Conquête)? Les sites implantés sur les coteaux entre Apt et Bonnieux, le sont-ils parce que les terres sont légères (facile à travailler avec les moyens d'alors) et/ou parce qu'une voie de communication avec le sud du Luberon passe à proximité ? La ceinture de sites autour du bassin de l'Imergue correspond probablement, comme l'indiquent la géomorphologie et la pédologie, à la présence d'un milieu humide dans les zones basses. Ce milieu (marécages permanents ou humidité saisonnière ?) est-il répulsif ou au contraire a-t-il favorisé l'implantation humaine ? Quel a été l'effet de la proximité de la limite du territoire d'Apt sur cet ensemble de sites ?

Les zones vides de vestiges sont globalement les mêmes qu'au Néolithique à deux exceptions près. Il semble donc que les contraintes physiques (si

elles expliquent ces vides) aient joué dans le même sens. La première exception est le secteur au sud de Gargas (argiles marneuses) qui est peuplé. Ceci peut s'expliquer par deux zones attractives proches : la cité d'Apt et Perreal. Les coteaux en rive droite du Calavon sont par contre étonnamment peu occupés pour une raison qui nous échappe car ils semblent favorables à l'agriculture. A moins qu'ils aient été soumis à une forte érosion qui aurait détruit les vestiges.

Ces quelques observations montrent que la mise en valeur du territoire aptésien, sous l'impulsion probable des élites de la cité, a été intensive et diversement menée selon les endroits. Elle est le résultat de la convergence d'une histoire qui a déjà marqué le paysage, des contraintes et des atouts du milieu naturel et des pratiques agricoles antiques.





L I O U X V E R J U S C L A S



Le sanctuaire gallo-romain de Verjusclas se trouve sur le versant sud des Monts de Vaucluse, à 350 m d'altitude et environ 15 km au nord-ouest de la ville d'Apt. Cette région, aujourd'hui en bois et garrigue, est d'abord difficile. Le sanctuaire apparaît, dans l'Antiquité, isolé de tout à l'exception peut-être d'un hypothétique *oppidum* situé à quelques dizaines de mètres au nord.

A la suite de sondages clandestins répétées, le site a fait l'objet de trois campagnes de fouilles de 1983 à 1985. Ce sanctuaire en activité entre le début de notre ère et le Ve s. comprend en réalité trois états principaux.

Aucune structure n'a été conservée d'un premier état augustéen. Seules subsistent, hors contexte, les offrandes : urnes des ateliers des Alpilles, vases tournés à liquide en pâte claire. Dans le courant du Ier s., le sanctuaire est

réaménagé. Il subsiste ensuite sans changement notable jusqu'au début du IVe s.

Quatre *cellae* très semblables, entourées d'un péribole, trois ouvertes vers l'est et une vers le nord en constituent alors l'essentiel. Les murs, construits directement sur le rocher en moellons grossiers liés à l'argile, sont enduits à l'intérieur de chaux blanche lissée. Les toitures sont constituées de *tegulae* et d'*imbrices*. Le sol est formé par le rocher aménagé ou la terre battue quand la déclivité est trop grande. Les offrandes sont de petits vases votifs à liquide, très frustes, auxquels s'ajoutent de rares monnaies dans les deux temples les plus au nord. Dans ces derniers, deux siècles votives inscrites ont été également retrouvées.

Au début du IVe s., un dernier état du sanctuaire se traduit par la construction, à l'extérieur de l'enceinte, d'un

temple sensiblement différent. Les autres temples sont alors, semble-t-il, désaffectés.

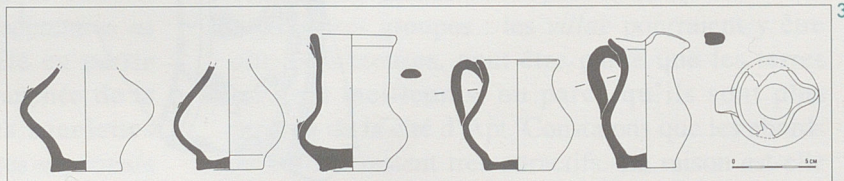
Cette *cella* est largement ouverte au sud (dimensions internes 3,40 m sur 3,00 m). Les murs de moellons grossiers liés au mortier de chaux reposent sur une fondation liée au mortier, à semelle débordante, posée sur le rocher. Le sol est en terre battue, la toiture de *tegulae* et *imbrices*, les murs sont recouverts d'un enduit de chaux lissé blanc ou rouge.

Au centre, à l'intérieur a été reconnue une grande fosse (2 m sur 0,75 m et 0,35 m) creusée jusqu'au rocher et qu'il faut identifier comme la fondation d'un socle de statue. Des fragments de statues ont d'ailleurs été découverts dans la couche d'abandon. On y reconnaît un morceau de casque, un fragment de guerrier (?) avec un bras enveloppé dans les plis d'un man-

1. Verjusclas (130), vue générale de la fouille.

2. Verjusclas (130), restitution hypothétique du sanctuaire (dessin J.-M. Mignon).

3. Verjusclas (130), ces microcéramiques servaient d'offrandes.



teau, la main reposant sur le haut d'un bouclier ovale, ainsi qu'un fragment de la partie antérieure d'un animal à crinière. De l'inscription vraisemblablement présente sur le socle de cette statue ne subsiste qu'un "M" et deux autres fragments de dédicaces votives. Aucun vase ne provient de cette *cella*. Par contre 317 monnaies réparties essentiellement entre la statue et l'entrée, en sont issues. trente quatre formaient un lot homogène, une bourse vraisemblablement. Ces monnaies sont toutes du IV^e s. (la plus récente frappée en 395), à l'exception de trois du III^e s., d'une obole d'argent de Marseille et d'un potin des Volques Arécomiques. Les monnaies permettent de situer la pleine activité de ce temple entre 330/340 et le tout début du Ve s.

D'offrandes à l'origine constituées de vases domestiques, on voit peut-être dès le I^{er} s., mais au moins aux II^e et III^e s., se substituer les offrandes monétaires.

Si le type des constructions varie peu, une évolution sensible se reconnaît tout particulièrement dans le passage de l'argile au mortier pour lier les murs.

Ce sanctuaire est vraisemblablement dédié à Mars. Divers indices épigraphiques permettent de le penser. Ce n'est pas une surprise dans une région où plusieurs témoignages d'un culte important à ce dieu (Mars Nabelcus par exemple) ont été signalés autour des Monts de Vaucluse et du Mont Ventoux.

M-E. B
Ph.B

A partir du IV^e s. L'Empire romain connaît de profondes mutations qui affectent toutes les provinces et touchent La vallée du Calavon. Le christianisme, signalé en Provence dès le III^e s., s'enracine et se développe sans cesse. Lors du concile d'Arles convoqué en 314 par l'empereur Constantin, un Victor, exorciste de la cité d'Apt est mentionné. Apt est la première cité de l'arrière pays où une communauté chrétienne apparaît dans les textes anciens. Ceci peut être le fait des lacunes des sources écrites, mais cette précocité est à souligner. L'évêché d'Apt est attesté au début du Ve s., en 419, époque où a dû être construite la première cathédrale à partir d'un édifice romain antérieur.

Le christianisme a pénétré le monde rural plus lentement que les cités. Le sanctuaire païen de Verjusclas (130) est encore utilisé au début du Ve s. Des changements majeurs se sont aussi opérés.

Les sites de l'Antiquité tardive sont nettement moins nombreux que ceux de l'époque précédente : 31 contre 95, ce qui représente une diminution d'environ deux tiers. L'identification de ces sites en prospection se fait par la céramique : essentiellement les sigillées claire D, les importations culinaires africaines et les dérivées de sigillées paléochrétiennes (DSP, appelées autrefois "wisigothiques").

Parmi les habitats, 21 sont le prolongement d'occupations antérieures. Ils semblent correspondre, comme cela a été observé ailleurs en Provence et comme c'est le cas pour la *villa* de Saint Jean à Bonnieux, à de grandes *villae* qui se seraient développées au dépend des exploitations plus petites. Des sites de hauteur sont réoccupés comme l'ancien *oppidum* de Perreal (169) qui a livré quelques tessons de DSP ou l'éperon de Bonnieux (18). Des sites en grotte ou sous abri apparaissent de nouveau sans que l'on puisse dire à quoi correspondent ces occupations. C'est le cas de la grotte de Valoubeau (191) sur la commune de Saint Saturnin d'Apt ou de l'abri des Clauds

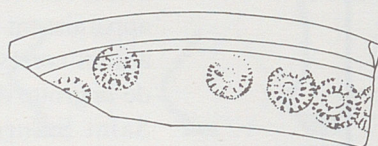
Ramiers (166) à Saint Pantaléon. Nous ne connaissons qu'un seul site de coteau qui semble naître à cette époque ; Grimaud (155) au nord-est de Roussillon qui s'étend sur un hectare et a continué à être occupé au début du Moyen-Age.

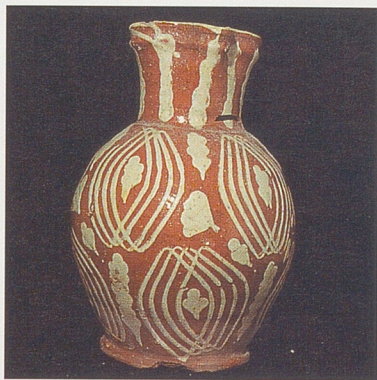
Les anciennes nécropoles rurales sont souvent encore utilisées. D'autres apparaissent, probablement en liaison avec de nouveaux lieux de culte, à proximité d'anciens habitats, comme les Viginières (127) sur la commune de Lacoste ou probablement un peu plus tard la *villa* de Saint Jean. C'est peut-être de cette époque que datent les sépultures le long de la voie domitienne.

Cette description rapide pourrait donner une impression misérabiliste qui est certainement fausse. Les problèmes sont nombreux, crises politiques

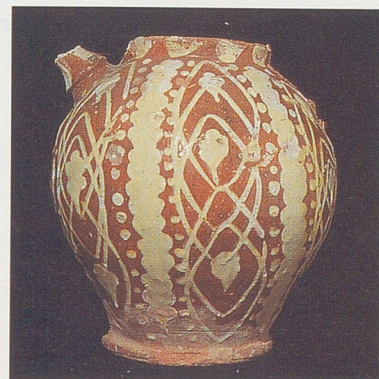
successives à la tête de l'Empire, crises économiques, etc. Mais la vie économique reste dynamique comme l'a illustré la fouille de Saint Jean. Les importations de céramique venant d'Afrique du nord continuent au Ve et VIe s. Le commerce avec les régions du bord de mer persiste puisque l'on trouve en fouille des coquilles d'huîtres en abondance.

L'artisanat local de céramique semble prospère grâce à la fabrication et la vente sur une aire relativement étendue de céramiques grises (que nous appelons aujourd'hui les dérivées de sigillées paléochrétiennes). Une fouille récente a montré l'existence d'un atelier de potier à Apt qui diffusait sa production dans toute la vallée du Calavon (Kauffman et al, 1987).





LE MUSÉE D'APT



Créé en 1952 à partir des collections de préhistoire et d'archéologie romaine de Brunel, Lazard et Garçin, le Musée d'Apt fut alors installé dans les sous-sols de l'ancien couvent Sainte Catherine.

Les fouilles conduites par le conservateur André Dumoulin à Péréal (Age du Fer) et à Apt (nécropoles romaines) ainsi que les dons et dépôts successifs conduisirent en 1970 la Ville d'Apt à installer le Musée dans ses locaux actuels : un hôtel particulier de la fin du XVIIIe s., ancienne cure de la paroisse.

Les fouilles de Jean et Guy Barruol à Barron (établissement rural de Fuit Crémat) et à Lardiens (sanctuaire du Chastellard) complètent la présentation de l'archéologie antique.

Une collection d'art sacré (ex-voto reliquaires XVIIe - XIXe siècle), la pharmacie et les donatifs de l'ancien Hôpital d'Apt (XVIIe s.) ainsi qu'un important ensemble de faïences locales (XVIIIe - XXe s.) affirmèrent la polyvalence du Musée du Pays d'Apt.

La ville d'Apt ayant acquis récemment (1988) le four à faïence et des locaux de l'ancienne fabrique Esbérard, peut envisager une extension du Musée : les techniques de fabrication et les productions des anciennes faïenceries aptésiennes seront présentées dans ces nouveaux locaux et autour du four restaurés. Cette opération libèrera plusieurs salles de l'actuel Musée et permettra ainsi d'intégrer les fouilles et les travaux récents en archéologie préhistorique, gallo-romaine et médiévale.

PRÉHISTOIRE

Les collections préhistoriques sont encore tributaires d'une conception partielle des activités humaines : seuls les produits finis en silex (pointes de flèches, grattoirs, perçoirs, lames ...) ont été jugés dignes d'intérêt lors des prospections et ramassages de surface qu'effectuèrent les "grands anciens" à la fin du XIXe et au début du XXe s. Frédéric Lazard et François Brunel comptèrent pourtant parmi les premiers membres de la Société Préhistorique Française. Leurs "récoltes" constituent encore l'essentiel du fond préhistorique du Musée.

Paléolithique

Gisements de la Baume des Peyrards (Buoux), de Gargas, de Trécassat.

Néolithique

Extraction de silex à Murs, séries d'outils et d'armatures provenant du plateau des Claparèdes.

AGE DES MÉTAUX

Si l'Age est peu représenté dans les collections, les fouilles de l'oppidum de Péréal (Saint Saturnin) ont fourni une très intéressante collection de céramiques de l'Age de Fer : importations d'Italie et des comptoirs grecs, fabrications indigènes du VIe au Ier siècle avant J.-C.

EPOQUE GALLO-ROMAINE

Des fragments de mosaïque, des céramiques culinaires, de la vaisselle de table, des lampes à huile, la verrerie, les objets de parure et de décor évoquent l'intérieur des maisons et la vie

quotidienne à *Apta Julia* au cours des cinq premiers siècles de son existence. La présentation des fouilles archéologiques récentes permettra de mieux comprendre le plan et l'évolution de la ville. La place Jean Jaurès, au cœur de la cité, a livré un ensemble monumental public, ainsi que des centaines d'objets (céramiques, monnaies ...). Le parking d'Intermarché à la sortie est : un habitat entouré de nécropoles : la rue Mistral, à la périphérie sud : un quartier de la ville antique occupé du Ier au VIe s.

Le futur dépôt du matériel du sanctuaire de Verjusclas à Lioux (fouillé par le service d'Archéologie du Conseil Général) complètera la collection de dépôts votifs du Chastellard de Lardiens, dans une salle consacrée aux croyances religieuses.

MOYEN-AGE

Les collections de céramiques récemment mises au jour permettent de présenter une évolution des formes et une histoire des techniques de la céramique dans la région d'Apt, depuis la fin de l'Antiquité jusqu'au XIXe s.

A. K.

Dourgue et cruche en céramique à décor au cornet et émail plombifère (Apt, milieu du XVIIe s.). Musée d'Apt. inv 54. 19 1 et 2.

Le pont Julien au milieu du XIXe s. (cliché Archives Départementales)



B O N N I E U X LE PONT JULIEN

Sur le territoire de la commune de Bonnieux, entre Cavaillon et Apt, le pont Julien enjambe le Calavon à l'intersection de la voie Domitienne, qui se dirige vers les Alpes et d'une voie secondaire nord-sud depuis Aix-en-Provence par la Combe de Lourmarin. Il doit sa situation probablement à la présence d'un banc rocheux plus propice à une telle construction que les terrains marécageux en aval ou les barres rocheuses en amont. Son nom est à rapprocher de celui de la cité d'Apt, *Apta Ivla*, fondée vers 45-30 avant notre ère.

La date de sa construction n'est pas connue. Cependant, une borne milliaire découverte près d'Apt indique que la voie Domitienne a été rénovée en 3 avant J.-C. C'est peut-être à ce moment que l'on a construit le pont. Quoiqu'il en soit, il est attribuable à l'époque de l'empereur Auguste autour du début de notre ère.

L'ensemble est construit en grand appareil. D'une longueur totale de 68 mètres, il est formé de trois arches élégantes en plein cintre dont une centrale est plus haute et plus large. La portée de cette dernière est de 16 mètres, alors que celle des deux autres n'est que de 10,25 mètres.

Dans les piles du pont qui séparent les grandes arches, on remarque deux

autres ouvertures surmontées d'un arceau en plein cintre (environ 3 m x 1,84 m). Elles allègent la perception de l'architecture du pont mais servent également d'évacuation aux flots du Calavon lorsque celui-ci est en crue.

Des traces d'ancrage de deux éperons sont également visibles sur les piles. Ils avaient un rôle de protection contre les forts courants des périodes de crue. Les trous sur les faces internes des voûtes demeurent énigmatiques. On a voulu y voir les traces de l'enlèvement de crampons destinés à consolider l'édifice. L'hypothèse paraît curieuse : ces crampons n'existent pas partout et à les regarder on se demande comment cela pourrait fonctionner.

Sans doute est-il raisonnable d'y voir le résultat du travail de l'érosion, peut-être complété de la main de l'homme.

Le pont a subi diverses vicissitudes au cours de l'histoire. Cependant, on ne sait rien, probablement faute d'une enquête dans les textes, sur son histoire depuis le début de notre ère jusqu'au XVIII^e s.

En 1788, le pont est fermé provisoirement à la circulation : la voûte principale menace de s'effondrer. Les réparations seront faites en mars 1789. Des mesures sont prises alors pour empêcher la circulation des véhicules lourds, on pense qu'il n'est pas en

mesure de les supporter.

En 1834, le pont Julien est le seul entre Apt et Cavaillon pour la traversée du Calavon. Son rôle est donc essentiel pour les circulations nord-sud. Des réparations nouvelles sont effectuées. C'est alors qu'est établie dans le parapet, la rampe en fer que l'on voit aujourd'hui.

De nos jours, à une époque de grande circulation, celle-ci devient très difficile sur le pont qui conserve un rôle très actif. Les véhicules modernes ne s'y croisent pas. Un projet à l'étude vise à la suppression de toute circulation automobile sur cet édifice. Il suppose la construction d'un nouvel ouvrage d'art plus en amont.

Les découvertes de 1989 au sud de la voie domitienne tout à côté du pont, d'un atelier de potier d'époque médiévale, d'une nécropole médiévale, peut-être en relation avec la Chapelle Saint-Pierre-du-Pont-Julien attestée jusqu'au XV^e siècle par diverses sources écrites, d'un élément de parapet appartenant à la voie antique incitent également à la conception d'un aménagement paysager d'ensemble incluant les vestiges archéologiques ou leur reconstitution. Cependant, aujourd'hui la pollution de la rivière interdit encore toute mise en valeur.

M.-E.B.

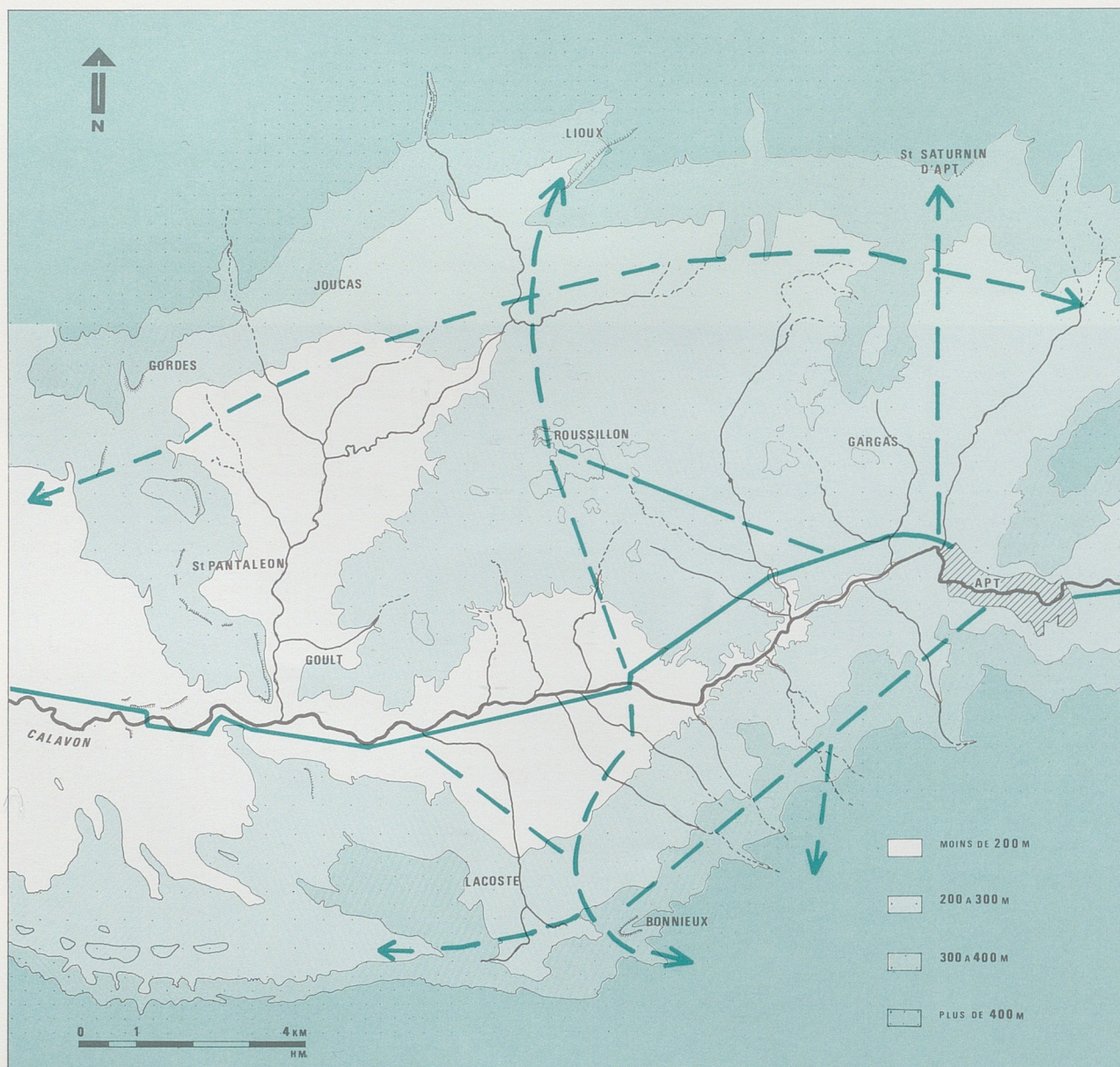
Vue aérienne du chemin Romieu, ancienne voie domitienne (indiquée par une flèche) sur la commune de Bonnieux.



Le Pont Julien.



Carte des voies antiques de la moyenne vallée du Calavon. En trait continu : tracé attesté ; en trait discontinu : tracé hypothétique.



Les grandes voies romaines ont été construites dès la Conquête pour faciliter le déplacement des armées. Elles ont joué un rôle important pour l'affirmation de la domination de Rome. Elles ont aussi favorisé le commerce et la diffusion des idées et ainsi contribué à l'unité de l'Empire.

La voie domitienne

La voie antique la plus importante pour la région est certainement la route qui, prolongeant à l'est du Rhône la *via Domitia*, remonte la vallée du Calavon, puis celle de la Durance pour franchir les Alpes au col de Montgenèvre en direction de Turin. Elle est aujourd'hui occupée sur le territoire de Goult et Bonnieux par un chemin communal, le chemin Romieu, qui longe le Calavon en rive gauche et traverse la rivière au Pont Julien. Puis elle se dirige vers Apt en suivant à peu près le tracé de l'actuelle RN 100. Cette voie romaine a fait l'objet d'une étude qui reste tout à fait actuelle (Barruol et Martel 1962). Au dire des auteurs antiques, c'est la plus ancienne route transalpine. Ce serait le chemin qu'emprunta Hannibal au II^e s. av. J.-C. dans sa tentative de soumission de Rome. Elle est probablement réaménagée vers 118 av. J.-C., peu après la fondation de Narbonne et c'est sous le règne d'Auguste qu'elle reçoit de nouveaux aménagements dont la construction du Pont Julien dans les dernières années avant notre ère.

Nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion d'observer les substructions de la voie. Les travaux d'aménagement hydraulique l'ont traversé en plusieurs endroits, permettant ainsi de voir en coupe les empièvements. Lors de la fouille du site de la Pérussière une portion de ces empièvements a été dégagée. Elle se trouve à peu près sous le chemin actuel (entre 50 et 80 cm de profondeur) sauf à l'approche du pont Julien où elle est décalée vers le sud de 5 m, ouvrant ainsi légèrement l'angle qu'elle forme avec le pont. La largeur primitive de la chaussée est difficile à estimer car la lecture des coupes ne permet pas souvent de déterminer avec précision ses bords, mais elle avoisine 5 m. Elle est constituée d'empièvements fait essentiellement de galets qui proviennent des terrasses du

LES VOIES ANTIQUES

Calavon. Les empièvements ont entre 20 et 60 cm d'épaisseur. Ils sont formés d'éléments de petites dimensions qui reposent sur un hérisson sommaire de galets plus gros. Parfois la voie présente un profil légèrement concave où les traces d'ornières sont nombreuses. Ces structures ne peuvent être datées précisément. Toutefois, de rares fragments de *tegulae* ont pu être observés, mêlés à l'empièchement.

Cette voie a joué, tout au long de l'Antiquité et après, un rôle important du point de vue économique et politique en reliant la région aptésienne au couloir rhodanien. Cette route de par son importance a exercé une attraction certaine ; *mutatio ad Fines* (dont la situation exacte n'a pu être définie), traitement de minerai de fer sur le site des Tours, nombreuses sépultures, sites à proximité de la voie (par exemple n° 47, 49, 12), etc.

Quelques autres chemins

Hormis la voie domitienne qui est connue par des textes et des vestiges, il est très difficile de tenter de reconstituer le réseau des voies antiques. Il s'agissait de simples chemins de terre qui n'ont la plupart du temps laissé aucune trace. Beaucoup de chemins dits romains ou gaulois ne sont en fait souvent que des voies médiévales ou modernes. Nous en sommes fréquemment réduit à émettre de simples hypothèses qui essaient de prendre en



compte les contraintes topographiques et l'emplacement des principaux sites. Au début de l'année 1990, la tranchée d'un tout à l'égout sur la commune de Gargas près du Moulin de Lavon (77) empruntait le tracé d'un ancien chemin de Roussillon à Apt. Dans la coupe de la tranchée un empièchement de galets et de cailloux était visible par endroit à 80 cm de profondeur. Il a livré un fragment de mortier de DSP qui atteste que ce chemin existait déjà au moins au IV^e s. Le chemin a été reconnu en surface sur une longueur d'un kilo-

mètre. Il semble relier quasiment en ligne droite le village de Roussillon et la voie domitienne à la hauteur du Coulet de Salignan.

Au titre des hypothèses, il est fort probable qu'un chemin longe la vallée du Calavon au nord de celui-ci pour desservir les secteurs de Gordes, Jocas et Saint Saturnin d'Apt. Comme un chemin actuel, il emprunterait le col de Gordes au sud-ouest du village, puis les coteaux qui dominent au nord le bassin de L'Imergue en évitant ainsi les zones basses trop humides et contournerait par le nord la colline de Perreal, se dirigeant au-delà vers Rustrel.

Une autre voie de communication a obligatoirement existé depuis les temps les plus anciens. Il s'agit de l'axe nord-sud qui permet de franchir le Luberon par la combe de Lourmarin. A l'entrée de la Combette de Bonnieux, il se divise en deux branches ; l'une en direction d'Apt par la vallée de l'Aiguebrun et l'autre vers Bonnieux par la Combette. Arrivée à Bonnieux, ce chemin se divise une nouvelle fois. Une branche rejoint Apt par les coteaux riches en sites de toutes époques, Fumières, les Chapelins, les Tourettes, l'autre descend dans la plaine, rejoint le Pont Julien, puis se dirige vers Roussillon et au-delà vers la faille de Lioux et les Monts de Vaucluse.

Un autre chemin devait à partir d'Apt remonter vers le nord en direction de l'*oppidum* de Perreal, des nombreux sites antiques qui l'entourent et de l'actuel village de Saint Saturnin d'Apt. La campagne gallo-romaine était suffisamment peuplée pour que les chemins et sentiers soient bien plus nombreux que ceux que nous venons de brièvement énumérer. La poursuite de la recherche, mais peut être encore plus le hasard des découvertes devraient progressivement améliorer notre connaissance de la voirie antique.

H. M.

Le Moulin de Lavon (77), mortier en dérivée de sigillée paléochrétienne découverte dans l'empièchement d'un ancien chemin reliant Roussillon à la voie domitienne.

Une fouille de sauvetage a été réalisée en janvier-février 1989 au sud du Pont Julien, à la suite de travaux agricoles qui ont fait remonter en surface un abondant mobilier archéologique. Un décapage mécanique a été effectué sur 275 m² alors que l'étendue du site est estimée à 4000 m².

La fouille a permis de reconnaître la voie antique à l'approche du pont romain. Elle se présente sous la forme d'un empierrement d'environ 0,50 m d'épaisseur de galets provenant du Calavon. Il a été mis au jour sur 18 m de long et 5 m de large. Il est en partie perturbé par les occupations médiévales, ce qui semble indiquer que dès cette époque le chemin passe à son emplacement actuel. Un mur bâti en petit appareil a été dégagé sur 11 m de long. Il pourrait correspondre à un parapet antique d'accès au pont, réemployé au Moyen-Age pour appuyer de nouvelles structures.

L'opération a surtout révélé deux occupations médiévales. Une petite nécropole est attestée sur le site vers l'An Mille. Une quinzaine de tombes ont été repérées dont cinq ont été fouillées. Ce sont des sépultures en coffre avec logette céphalique, recouvertes de dalles. Elles sont toutes orientées est-ouest, tête à l'ouest. Deux pichets de céramique grise encore entiers ont été découverts à proximité d'une tombe. Ce cimetière pourrait correspondre à la chapelle Saint-Pierre du-Pont-Julien, mentionnée dans plusieurs textes médiévaux et dont on perd la trace après le XVe s. Cet édifice n'a pas été retrouvé pour le moment.

Le site est ensuite occupé par un habitat à la fin du XIIIe et au début du XIVe s. Une cabane a été en partie fouillée ; les murs sont à double parement et blocage interne, liés à la terre.

1. 7. La Pérussière (49), sépultures médiévales.

2. La Pérussière (49), plan d'ensemble des structures dégagées.



B O N N I E U X LA PÉRUSSIÈRE

Au nord, un espace extérieur est grossièrement pavé de galets à plat. La découverte principale est en un atelier de potier qui semble fonctionner en même temps que la cabane. Un premier four a été fouillé ; c'est un four carré à tirage semi-vertical et alandier débouchant dans une aire d'accès au foyer, faiblement creusée dans le sol. Il a été transformé en un four vertical par suppression de l'alandier remplacé par une porte simple. L'ensemble est creusé dans le substrat argilo-sableux. La sole est constituée de longues barres d'argile préfabriquées reposant sur une

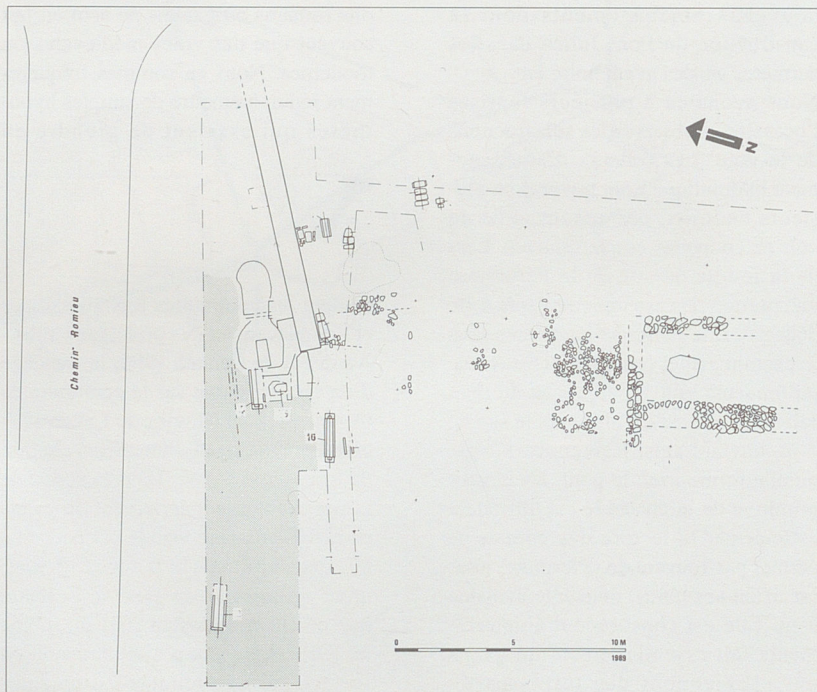
murette axiale grossièrement bâtie de moellons calcaires. Ce four a livré une quantité importante de céramique grise d'un type jamais apparu sur un site producteur. Ce sont des marmites portant un décor à la roulette sur la partie supérieure de la panse et un exemplaire unique d'une lèchefrite. A quelques mètres du four se trouve une fosse de préparation de l'argile à tourner qui n'a pas encore été fouillée.

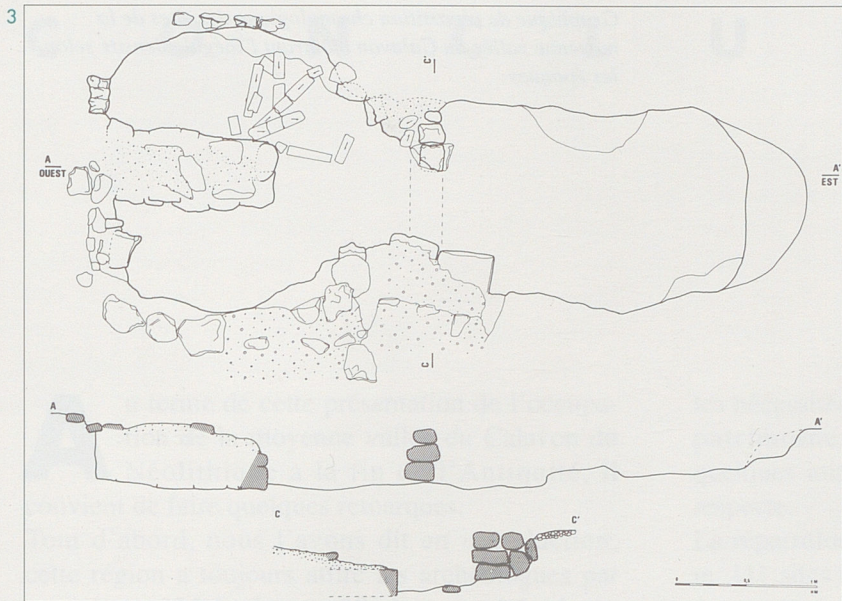
Une prospection électro-magnétique a été réalisée sur l'ensemble du site. Elle a permis de mettre en évidence les nombreux vestiges encore enfouis sur au moins 4000 m², dont la présence probable de deux autres fours.

Dans le cadre de l'aménagement des abords du Pont Julien, le Conseil Général a acheté ce terrain pour lequel une procédure de classement au titre des Monuments Historiques est en cours. L'étude du site se poursuivra ultérieurement et il pourra être mis en valeur en même temps que le pont.

H. M.

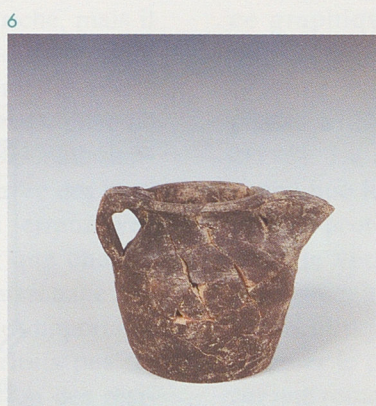
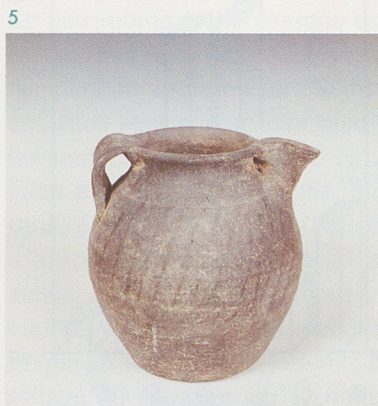
2





3. La Pérussière (49), plan et coupes du four de potier médiéval.

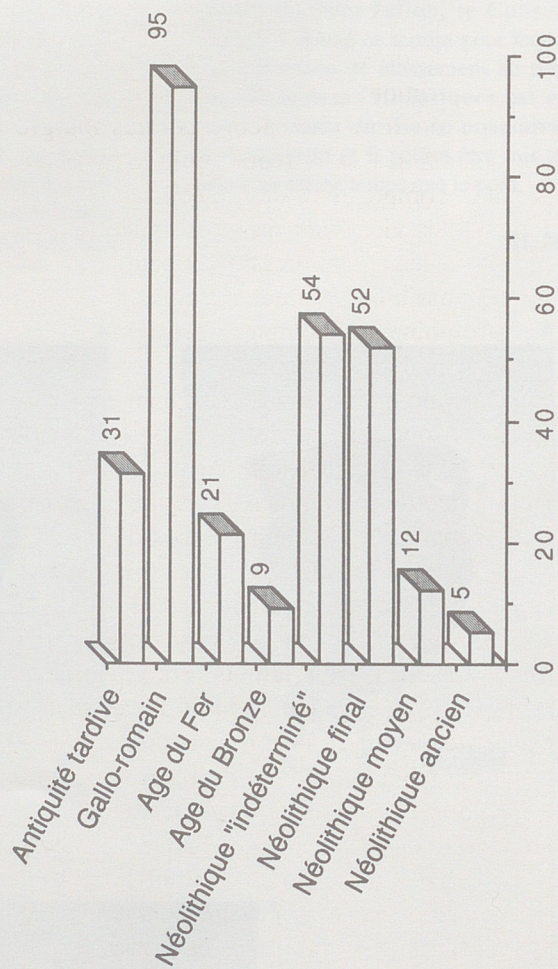
4 : exemple de marmite découverte dans le four.



5. 6. La Pérussière (49), 1 : pichets en céramique grise découverts en association avec les tombes,



Graphique de répartition chronologique des sites de la moyenne vallée du Calavon montrant l'inégale densité selon les époques.



C O N C L U S I O N

Au terme de cette présentation de l'occupation de la moyenne vallée du Calavon du Néolithique à la fin de l'Antiquité, il convient de faire quelques remarques.

Tout d'abord, nous l'avons dit en introduction, cette région a toujours attiré les archéologues par sa richesse. Malgré tout, 80 sites ont été découverts ou redécouverts qui n'étaient pas connus des archéologues actuels. Ceci montre d'une part que les recherches précédentes n'avaient peut être pas le souci de dresser un inventaire et d'autre part, que le patrimoine de la région est très riche. Tous les sites ne sont pas encore connus malgré une prospection que nous avons voulu la plus complète possible compte tenu des circonstances. D'autres découvertes viendront dans les années prochaines compléter les cartes dressées et peut être en modifier les possibilités d'interprétation.

Le patrimoine archéologique est très riche, mais il est mis à mal. Si des fouilles comme les Fabrys ou, dans une moindre mesure Saint Jean, montrent que des sites sont encore très bien conservés, elles ne doivent pas faire illusion. Nous avons suffisamment parcouru la campagne, discuté avec des paysans, échangé nos connaissances du terrain avec d'autres prospecteurs, pour savoir que chaque année, à l'époque des labours, de l'arrachage des vieilles vignes, des sites archéologiques importants disparaissent à tout jamais. Ne parlons pas du mitage du paysage par la multiplication des résidences secondaires, la construction de piscines, de courts de tennis, l'ouverture de nouveaux chemins au bulldozer et la pose de canalisations. Tout ceci bouleverse et efface un peu chaque fois la mémoire enfouie dans le sol. Pourtant les raisons de retourner la terre sont souvent bonnes. On ne peut se passer de l'agriculture et le tourisme fait vivre beaucoup de monde et contribue au dynamisme de la région. Il faut trouver un terrain d'entente entre

les nécessités de la vie moderne et la protection du patrimoine. Ce ne doit pas être le souci de quelques initiés mais le bien commun que chacun respecte.

La répartition chronologique des sites est étonnante. 111 sites néolithiques ont été recensés pour une époque qui dure plus de trois millénaires. L'Age du Bronze qui occupe environ un millénaire n'est connu que sur 9 sites et l'Age du Fer, environ 7 siècles, sur 21 sites. L'Antiquité au sens large dure à peu près 7 siècles aussi et 101 sites sont connus. Le graphique de répartition chronologique des occupations peut faire penser qu'il y a eu deux pointes de croissance démographique : l'une au Néolithique et l'autre durant les premiers siècles de l'Antiquité. Ces phases de croissance s'opposeraient à l'Age du Bronze et à la fin de l'Antiquité qui verraient un repli brutal du peuplement. En fait ce graphique est trompeur car, avec quelques termes qui sont pratiques pour l'archéologue, il déforme le temps en le concentrant en quelques phases artificielles. Il faudrait corriger les pics trop élevés. La fin du Néolithique a probablement connu une lente croissance. Tout comme l'Age du Bronze peut avoir connu un repli démographique. Mais le véritable changement a lieu à l'époque gallo-romaine. Pour la première fois l'Homme a vraiment pris sur son milieu pour le transformer, marquer le paysage de son empreinte, jusqu'à tracer une route, élever un pont qui 2000 ans plus tard sont encore là.

De nombreux sites recèlent plusieurs occupations, néolithiques et antiques, et se trouvent à proximité d'habitats actuels, fermes ou hameaux, dont l'origine remonte souvent au Moyen-Age. Cette continuité de l'occupation est un des faits marquants de la région. Mais elle ne doit pas masquer les discontinuités que l'on observe dans toute la Provence. La transition entre la fin du Néolithique et l'Age

du Bronze, par exemple, est difficile à cerner. Les possibilités des observations de surface sont apparues à plusieurs reprises limitées. Les études à venir dans la moyenne vallée du Calavon pourront s'appuyer sur la carte archéologique réalisée pour tenter de répondre aux questions qui restent en suspens. Les grands travaux d'aménagement et l'irrigation de la vallée par la Société du Canal de Provence continueront à faire l'objet d'une surveillance qui apportera certainement des informations nouvelles. Mais si l'on veut progresser, il est nécessaire d'entreprendre la fouille de quelques sites qui, judicieusement choisis pourraient servir d'échantillons. D'autres disciplines scientifiques, en particulier la géomorphologie et la pédologie pourraient, en intervenant plus systématiquement en collaboration avec l'archéologie, apporter des

précisions sur l'anthropisation progressive du paysage et des sols et sur les contraintes du milieu.

Le Néolithique pourrait être mieux connu si l'on fouillait un site de plein-air du Néolithique ancien et si l'on cherchait à obtenir une stratigraphie pouvant préciser la succession des faciès. Seule la fouille extensive d'un *oppidum* pourrait apporter des éléments fiables sur l'occupation de la vallée avant la conquête romaine. La mise en valeur des campagnes de la vallée à l'époque gallo-romaine ne pourra être connue précisément qu'en fouillant extensivement une *villa* représentative de ces établissements et probablement aussi un habitat plus modeste. Chaque nouvelle connaissance posera de nouveaux problèmes qui nécessiteront de nouvelles recherches.

H. M.

B I B L I O G R A P H I E

- Aujard-Catot et Gagnière, 1980** : AUJARD-CATOT (R.) et GAGNIÈRE (S.). — La grotte de Valoubeau à Saint Saturnin d'Apt : II, La faune. *Gallia Préhistoire*, 23, 1, 1980, p. 229-232.
- Barruol, 1958** : BARRUOL (G.). — Le territoire des Albiques. *Revue d'Etudes Ligures*, 34, 1958, p. 228-256.
- Barruol, 1961** : BARRUOL (G.). — *Oppida* pré-romains et romains en Haute-Provence. *Cahiers Rhodaniens*, 8, 1961, p. 62-94.
- Barruol, 1968** : BARRUOL (G.). — Essai sur la topographie d'*Apta Julia*. *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1, Paris, CNRS, 1968. p.101-158.
- Barruol, 1969** : BARRUOL (G.). — Les peuples pré-romains du sud-est de la Gaule. Etude de géographie historique. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, suppl. 1. Paris, P. de Boccard, 1969. 408 p.
- Barruol, 1977** : BARRUOL (G.). — Notes sur quelques édifices romans des pays d'Apt et d'Aygues. *Provence Romane*, 2. Paris, Zodiaque, 1977. 469 p.
- Barruol et Martel, 1962** : BARRUOL (G.), MARTEL (P.). — La voie romaine de Cavaillon à Sisteron sous le Haut-Empire. *Revue d'Etudes Ligures*, 28, 1962. p. 125-202.
- Baudoin et Morel, 1929** : BAUDOIN (Dr.), MOREL (Dr.). — un cas intéressant de pathologie préhistorique: une pointe de flèche dans une vertèbre néolithique. *Progrès médical*, 23 juin 1929.
- Bellet, 1986** : BELLET (M.-E.). — La protection des sites archéologiques de Vaucluse et l'inventaire automatisé. *Bulletin de l'association d'histoire et d'archéologie du Pays d'Apt*, 11, 1986. p. 11-21.
- Bellet, 1986b** : BELLET (M.-E.). — La protection des sites archéologiques de Vaucluse et l'inventaire automatisé. *in* : Actes du premier colloque international sur la protection du patrimoine culturel contre les dégradations et les dépradations du fait de l'homme. Avignon, 1985. R.M.G., Avignon, 1986. p.100-116.
- Benoit, 1960** : BENOIT (F.). — Information archéologique, XIIIe circonscription. *Gallia*, 18, 2, 1960. p. 676-679.
- Bonnetain, 1987** : BONNETAIN (H.). — Fournigons, découverte fortuite. *in* : Notes d'information et de liaison, 4, Direction des Antiquités, PACA. Aix-en-Provence, 1987. p. 164.
- Bouville, 1976** : BOUVILLE (C.). — Les populations de la France méditerranéenne dans le Sud-est. *in* : La Préhistoire française II. Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France. Paris, CNRS, 1976. p. 119-128.
- Bretagne & al, 1988** : BRETAGNE (P.), D'ANNA (A.). Bonnieux, Les Fabrys, habitat de plaine - Néolithique final-Chalcolithique. *in* : Notes d'information et de liaison, 5, Direction des Antiquités, PACA. Aix-en-Provence, 1988. p. 163-166.
- Brochier, 1976** : BROCHIER (J.-E.). Les remplissages de grottes et abris sous roche du Würmien récent et du Post-glaciaire en Vaucluse. *in* : La Préhistoire française, I, Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France. Paris, CNRS, 1976. p. 231-235.
- Brochier, 1977** : BROCHIER (J.-E.). — Evolution des climats et des paysages vauclusiens au cours du Würmien récent et du Postglaciaire. Paléoécologie de l'Homme fossile. Paris, CNRS, 1977. 181 p. 84 fig.
- Bruni, 1989** : BRUNI (R.). — Bonnieux. Histoire et vie sociale d'une ancienne enclave pontificale en terre de Provence. Apt, Etudes, 1989. 460 p.
- Carru, 1987** : CARRU (D.). — Bonnieux, Eglise Haute-Château, rapport de surveillance de travaux. Avignon, Service de l'archéologie du Conseil général de Vaucluse, 1987. 18p.
- Carru et Marchesi, 1988** : CARRU (D.), MARCHESI (H.). — Bonnieux, Saint Jean, villa gallo-romaine. *in* : Notes d'information et de liaison, 5, Direction des Antiquités, PACA. Aix-en-Provence, 1988. p. 166-168.
- Cotte, 1904** : COTTE (C.). — La Petite Verrerie. *Annales de la société d'études provençales*. Aix-en-Provence, 1904. p. 237.
- Cotte, 1924** : COTTE (V.). — Documents sur la Préhistoire de Provence. Aix-en-Provence, Dragon, 1920-1924. 1 : La Provence Pleistocène, 155 p. 2 : La civilisation néolithique, 234 p. 3 : stations néolithiques et protohistoriques, 160 p. 4 : sépultures du Néolithique à l'Hallstattien, 170 p.

- Coudrot, 1976** : COUDROT (J.)L.). — Répartition de la céramique cardiale dans le bassin occidental de la Méditerranée. *Cahiers archéologiques du Nord-est*, 19, 34, 1976.
- Courtin, 1972** : COURTIN (J.). — Les habitats de plein-air du Néolithique ancien cardial de Provence. *Revue d'Etudes Ligures*, 38, 3-4, 1972, p. 232-234.
- Courtin, 1974** : COURTIN (J.). — Le Néolithique de la Provence. Paris, Klincksieck, 1974. 359 p. 126 fig. (Mémoire de la société préhistorique française, 11).
- Courtin, 1975** : COURTIN (J.). — Le Néolithique ancien de Provence. in : Actes du colloque d'Aix-en-Provence, L'Épipaléolithique du Midi méditerranéen, 1972. CNRS, 1975. p. 210-213.
- Courtin, 1982** : COURTIN (J.). — Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine. Circonscription Provence-alpes-Côte d'Azur. *Gallia-Préhistoire*, 25, 2, Paris, CNRS, 1982. p. 509-538.
- Courtin, 1984** : COURTIN (J.). — Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine. Circonscription Provence-alpes-Côte d'Azur. *Gallia-Préhistoire*, 27, 2, Paris, CNRS, 1984. p. 385-413.
- Courtin, 1986** : COURTIN (J.). — Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine. Circonscription Provence-alpes-Côte d'Azur. *Gallia-Préhistoire*, 29, 2, Paris, CNRS, 1986. p. 473-495.
- Courtin, Guilaine et Mohen, 1976** : COURTIN (J.), GUILAINE (J.), MOHEN (J.-P.). — Les débuts de l'agriculture en France : les documents archéologiques. in : La Préhistoire française, 2, Paris, CNRS, 1976. p. 173.
- Coye et al, 1987** : COYE (N.), MARCHESI (H.). — Roussillon, Pied d'Armes, habitat néolithique moyen chasséen. in : Notes d'information et de liaison, 4, Direction des Antiquités, PACA. Aix-en-Provence, 1987. p. 167.
- D'Anna, à paraître** : D'ANNA (A.). — L'habitat de plein-air néolithique en Provence. Recherches récentes. in: Actes du XVIe colloque interrégional sur le Néolithique, Paris, 1989. à paraître.
- D'Anna et al, 1986** : D'ANNA (A.), BRETAGNE (P.), COYE (N.), MARCHESI (H.), MULLER (A.), PISKORZ (M.). — Roussillon, Les Martins, gisement de plein-air néolithique. in : Notes d'information et de liaison, 3, Direction des Antiquités, PACA. Aix-en-Provence, 1986. p. 170-171.
- D'Anna et al, 1988** : D'ANNA (A.), MULLER (A.), COURTIN (J.), COUDEL (R.). — Recherches récentes sur le Néolithique et l'Age des métaux dans le Luberon. in : Septième journée d'études vaudoises et historiques du Luberon, Buoux, 28 juin 1985. Mérindol, Association études vaudoises et historiques Luberon. 1988. p.5-25.
- D'Anna et al, 1989** : D'ANNA (A.), COURTIN (J.), COUDEL (R.), MULLER (A.). — Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse). in : Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le sud de la France, 1987. Montpellier, Mémoire de la société languedocienne de Préhistoire 2. 1989. p. 165-193.
- Defleur, 1983** : DEFLEUR (A.). — Atlas préhistorique du Midi méditerranéen, feuille de Carpentras. Paris, CNRS, 1983. 220 p.
- Deydier, 1907** : DEYDIER (M.). — Contribution à l'étude des maillets et haches préhistoriques. *Revue préhistorique*, 8, Paris, 1907. p. 6-7.
- Dumoulin, s.d.** : DUMOULIN (A.). — Le musée archéologique d'Apt. Guide du syndicat d'initiative de la ville d'Apt. Apt, Reboulin, s.d.
- Dumoulin, 1958** : DUMOULIN (A.). — Recherches archéologiques dans la région d'Apt. *Gallia*, 16, 1958.
- Escalon de Fonton, 1973** : ESCALON DE FONTON (M.). — La France de la Préhistoire, Le Mésolithique. Tallendier, 1973. p. 60-99.
- Espérandieu, 1899** : ESPERANDIEU (E.). — Catalogue des inscriptions latines du musée Calvet. *Mémoires de l'académie de Vaucluse*, 18, Avignon, 1899. p. 79-344.
- Février et al, 1989** : FEVRIER (P. A.), BATS (M.), CAMPS (G.), FIXOT (M.), GUYON (J.), RISER (J.). — La Provence des origines à l'an mil. Editions Ouest-France, 1989. 521 p.
- Gagnière, 1931** : GAGNIERE (S.). — Crâne néolithique de la grotte Saint Gervais à Bonnieux (Vaucluse). *Bulletin de la société préhistorique française*, 28, 3, 1931. p. 189-190.
- Gagnière, 1952** : GAGNIERE (S.). — Informations archéologiques, *Gallia*, 10, 1952. p. 100-102.
- Gagnière, 1956** : GAGNIERE (S.). — Informations archéologiques, XIIIe circonscription. *Gallia*, 14, 1, 1956. p. 251-252.
- Gagnière, 1961** : GAGNIERE (S.). — Informations archéologiques, XIIIe circonscription, *Gallia Préhistoire*, 4, 1, 1961. p. 337-386.
- Gagnière, 1972** : GAGNIERE (S.). — Informations archéologiques. *Gallia Préhistoire*, 15, 2, 1972. p. 537-569.
- Gagnière et Germand, 1942** : GAGNIERE (S.), GERMAND (L.). — La grotte sépulcrale de la Lave à Saint Saturnin d'Apt. *Cahiers de pratique médico-chirurgicale*, 15, 1942. p. 1-40.
- Gagnière et Granier, 1963** : GAGNIERE (S.), GRANIER (J.). — L'occupation des grottes du IIIe au Ve siècle et les invasions germaniques dans la basse vallée du Rhône. *Provence Historique*, 13, 53, 1963.
- Gagnière et Granier, 1977** : GAGNIERE (S.), GRANIER (J.). — Nouvelle stèle anthropomorphe néolithique trouvée près de Goult (Vaucluse). *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 10, 1977.

- Gauthier, 1984** : GAUTHIER (M.). — Informations archéologiques, Provence-Alpes-Côte d'Azur. *Gallia*, 42, 2, 1984. p. 418-422.
- Giudicelli, 1971** : GIUDICELLI (M.). — La Drome et le Vaucluse à l'Age du Bronze. (Mémoire d'archéologie, UER d'Art et d'Archéologie, Paris, 1971) 51 p., 56 pl.
- Jacob, 1988** : JACOB (J.-P.). — *Gallia Informations*, 2, Provence-Alpes-Côte d'Azur, 1988. p. 186-343.
- Kauffmann et al, 1987** : KAUFFMANN (A.), PELLETIER (J. P.), RIGOI (J. et Y.). — Les céramiques de l'Antiquité tardive au XI^e siècle dans les fouilles de la place Jean Jaurès à Apt. *Achéologie du Midi médiéval*, 5, 1987. p. 61-84.
- Lavagne, 1979** : LAVAGNE (H.). — Recueil général des mosaïques de la Gaule III, Province de Narbonnaise 1, partie centrale. 10^e suppl., *Gallia*. Paris, CNRS, 1979. p. 152-153.
- Lazard, 1919** : LAZARD (F.). — Découvertes préhistoriques à Apt. *Rhodania*, 1^{er} congrès, Pertuis, 14, 1919. p. 33-34.
- Lazard, 1943** : LAZARD (F.). — Les environs d'Apt préhistorique. Etude sur le vallon de Buoux, le versant nord du Luberon et le plateau des Claparedes, au point de vue préhistorique et archéologique. Avignon, Rullière, 1943. 60 p.
- Leveau, 1988** : LEVEAU (P.). — Six dédicaces à des divinités indigènes du Luberon et du Plateau d'Albion. *in* : Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik, 71, Bonn, 1988. p. 179-187.
- Leveau, 1989** : LEVEAU (P.). — Les limites du territoire de la *Colonia Iulia Apta*. Problèmes historiques et choix éditoriaux. *in* : Les inscriptions latines de Gaule narbonnaise. Actes de la table ronde de Nîmes, mai 1987. Ecole antique de Nîmes, 20, 1989. p. 29-36.
- Livache, 1976a** : LIVACHE (M.). — Les civilisations du Paléolithique supérieur en Haute Provence et dans le Vaucluse. *in* : La Préhistoire française, 1, les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France. Paris, CNRS, 1976. p. 1157-1162.
- Livache, 1976b** : LIVACHE (M.). — Les civilisations de l'Épipaléolithique et du Mésolithique en Haute Provence et dans le Vaucluse. *in* : La Préhistoire française, 1, les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France. Paris, CNRS, 1976. p. 1379-1381.
- Livache et Carry, 1975** : LIVACHE (M.), Carry (A.). — Le gisement de la Font Pourquière (Lacoste, Vaucluse). *Origini*, 11, Roma, 1975. p. 7-62.
- Lumley, 1962** : LUMLEY (H. de). — Paléolithique ancien et moyen en Vaucluse. *Bulletin de la société d'étude des Sciences naturelles de Vaucluse*. 1962.
- Lumley, 1969** : LUMLEY (H. de). — Le Paléolithique inférieur et moyen du Midi méditerranéen dans son cadre géologique, 1, Ligurie Provence. 5^e suppl. *Gallia Préhistoire*. Paris, CNRS, 1969.
- Marchesi, 1988a** : MARCHESI (H.). — L'occupation des sols du Néolithique à l'Age du bronze dans la moyenne vallée du Calavon (Vaucluse). *Travaux du LAPMO*, 1988. Aix en Provence, Université de Provence, 1988. p. 147-152..
- Marchesi, 1988b** : MARCHESI (H.). — Aménagement hydraulique de la vallée du Calavon et étude d'impact archéologique. *in* : Notes d'information et de liaison, 5, Direction des Antiquités, PACA. Aix-en-Provence, 1988. p. 194-197.
- Marchesi, 1989a** : MARCHESI (H.). — Aménagement hydraulique de la moyenne vallée du Calavon, prospections et sondages. *in* : Notes d'information et de liaison, 6, Direction des Antiquités, PACA. Aix-en-Provence, 1989. p. 202.
- Marchesi, 1989b** : MARCHESI (H.). — Bonnieux, La Pérussière-Pont Julien, habitat et atelier de potier XIII^e-XIV^e s., nécropole XI^e s. et voie antique. *in* : Notes d'information et de liaison, 6, Direction des Antiquités, PACA. Aix-en-Provence, 1989. p. 187-188.
- Marchesi, 1989c** : MARCHESI (H.). — L'occupation des sols dans la moyenne vallée du Calavon, premiers résultats. *Bulletin de l'association d'histoire et d'archéologie du Pays d'Apt*, 23, Apt, 1989. p. 11-21.
- Moirenc, 1864** : MOIRENC (C.). — Promenade aux environs d'Apt : le Pont Julien. Institut des provinces, congrès d'Apt, 1862, Apt, 1864. p. 173.
- Moirenc, 1919** : MOIRENC (A.). — La station des Fabri. *Rhodania*, 1, 1919. p. 35-36.
- Moulin, 1905** : MOULIN (F.). — Contribution à l'étude du préhistorique dans la région Sud-est : la vallée d'Apt. *Bulletin de la société archéologique de Provence*, 1905. p. 39.
- Moulin, 1906** : MOULIN (F.). — L'abri sous roche de Roquefure. *Annales de la société d'études provençales*. 1906. p. 307.
- Paccard, 1957** : PACCARD (M.). — Les recherches préhistoriques en Vaucluse en 1957. *Bulletin de la société préhistorique française*, 54, 9, 1957. p. 469-470.
- Paccard, 1963** : PACCARD (M.). — L'abri de Roquefure à Bonnieux. *Cahiers Rhodaniens*, 10, Apt, 1963. p. 3-36.
- Paccard, 1970** : PACCARD (M.). — Vestiges humains provenant de la grotte de Combe-Buisson (commune de Lacoste). *Cahiers rhodaniens*, 15, 1969-1970, 1970. p. 15-157.
- Paccard, 1980** : PACCARD (M.). — La grotte de Valoubeau à Saint Saturnin d'Apt (Vaucluse). 1, étude archéologique. *Gallia Préhistoire*, 23, 1, 1980. p. 229-232.
- Pellecuer et Durand, 1984** : PELLECUER (L.), DURAND (T.). — A la recherche d'Ad Fines sur la voie domitienne entre Apt et Cavaillon. *Bulletin de l'association d'histoire et d'archéologie du Pays d'Apt*, 5, Apt, 1984. p. 3-12.
- Poulain-Josein, 1970** : POULAIN-JOSEIN (T.). — Gisement préhistorique de Roquefure. *Cahiers Rhodaniens*, 15, 1969-1970. 1970. p. 158-160.

- Raymond, 1906** : RAYMOND (P.). — Contribution à l'étude des populations néolithiques dans le sud-est de la France. *Revue préhistorique*, 1, 1906. p. 22-51.
- Regnault, 1921** : REGNAULT (F.). — Sur un grand couteau de luxe en silex. Association française pour l'avancement de la science, Rouen, 1921. p. 837.
- Rochetin, 1883a** : ROCHETIN (L.). — Un autel votif à Sylvain à Lacoste. *Mémoires de l'académie de Vaucluse*. 1883. p. 190-194.
- Rochetin, 1883 b** : ROCHETIN (L.). — Etude de la viabilité romaine dans le département de Vaucluse. *Bulletin historique, archéologique et artistique du département de Vaucluse*. Avignon, Seguin, 1883. 88 p.
- Rolland, 1958** : ROLLAND (H.). — Informations archéologiques, XIIIe circonscription, *Gallia*, 16, 1, 1958. p. 402-405.
- Rolland, 1962** : ROLLAND (H.). — Informations archéologiques, XIIIe circonscription, *Gallia*, 20, 2, 1962. p. 676-679.
- Roux, s.d.** : ROUX (A.). — Saint Saturnin d'Apt, nouveaux aspects de son histoire. Aix-en-Provence, Luberon-Nature, s.d. 136 p.
- Roux, 1937** : ROUX (A.). — Etude historique sur Saint Saturnin d'Apt. *Provincia*, 17, 1937. p. 26-86.
- Sautel, 1939** : SAUTEL (J.). — *Forma Orbis Romani*. Carte archéologique de la Gaule romaine, département de Vaucluse. Paris, Leroux, 1939. 140 p.
- Sautel, 1953** : SAUTEL (J.). — Informations archéologiques, XIIIe circonscription. *Gallia*, 11, 1, 1953. p. 119.
- Sautel, Gagnière et Germand, 1931** : SAUTEL (J.), GAGNIERE (S.), GERMAND (L.). — Essai historique sur le département de Vaucluse. Lyon, Rey, 1931. 101 p.
- Sautel, Gagnière et Germand, 1933** : SAUTEL (J.), GAGNIERE (S.), GERMAND (L.). — Essai historique sur le département de Vaucluse, Préhistoire et Protohistoire. Lyon, Rey, 1933. 200 p.
- Sauve, 1905** : SAUVE (F.). — La région aptésienne, étude d'histoire et d'archéologie. *Mémoires de l'académie de Vaucluse*, 5, 4, 1905. p. 325-370.
- Sauve et Espérandieu, 1904** : SAUVE (F.), ESPERANDIEU (E.). — Inscriptions d'un fragment d'autel à Bonnieux et d'une épitaphe à Apt. *Revue épigraphique*, 5, 1904. p. 66.
- Sauzade, 1983** : SAUZADE (G.). — Les sépultures du Vaucluse du Néolithique à l'Age du bronze. Etude quaternaire, 6, Paris, 1983. 253 p.
- Tamisier, 1938** : TAMISIER (A.). — un oppidum pré-romain à Saint Saturnin d'Apt. *La semaine aptésienne*, n° du 25 août 1938. Apt; 1938.
- Tamisier, 1946** : TAMISIER (A.). — L'oppidum pré-romain de Perreal. *Rhodania*, congrès d'Avignon, 1946. p. 56-57.
- Tamisier, 1949** : TAMISIER (A.). — Découvertes gallo-romaines dans la région aptésienne, Gargas. *Rhodania*, congrès de Cavailon-Pertuis. 1949. p. 6.
- Tamisier, 1952 a** : TAMISIER (A.). — Découverte d'une sépulture ancienne à Gargas. *Rhodania*, congrès de Valence. 1952. p. 27.
- Tamisier, 1952b** : TAMISIER (A.). — Découverte d'une inscription dédiée à la foudre à Roussillon. *Rhodania*, congrès de Valence, 1952. p.27-28.
- Tamisier, 1969a** : TAMISIER (A.). — Le Néolithique à Gargas. *Rhodania*, 1, 1969. p. 11-13.
- Tamisier, 1969b** : TAMISIER (A.). — La fin de Perreal. *Rhodania*, 2, 1969. p. 15-16.
- Tamisier, 1972** : TAMISIER (A.). — Sur une tombe à incinération. *Rhodania*, 1972. p. 3.
- Tamisier et Raymond, 1950** : TAMISIER (A.), RAYMOND (S.). — Un habitat de la Tène II et III à Perreal. *Bulletin de la société préhistorique française*, 1950. p. 517.
- Thomas et Bruni, 1982** : THOMAS (C.), BRUNI (R.). — Bibliographie des pays du Luberon. Apt, Parc Naturel Régional du Luberon, 1982. 368 p.

I N V E N T A I R E

n°	commune	site	interprétation-datation
1	Apt	<i>Fumières</i>	habitat Ier s. av. J.-C.- Ve s.
2*	Apt	<i>Sous Les Tourettes</i>	station néolithique final
3*	Apt	<i>La Bastide Neuve</i>	station néolithique, Age du Fer (?), gallo-romain
4	Apt	<i>Les Tourettes</i>	station néolithique, habitat gallo-romain Ier s. av. J.-C.-IVe s.
5	Apt	<i>V. Ch. des Tourettes 1</i>	habitat fin Ier-IIe s. à IV-Ve s.
6*	Apt	<i>V. Ch. des Tourettes 2</i>	station néolithique final-chalcolithique
7	Apt	<i>L'Isolette</i>	station néolithique, habitat Ier s. av. J.-C.- Ve s.
8*	Apt	<i>Mille</i>	station néolithique, site gallo-romain
9	Apt	<i>Les Agnels</i>	Age du Bronze moyen
10	Apt	<i>Tirasse</i>	site gallo-romain
11	Apt	<i>Le Chêne</i>	station néolithique
12	Apt	<i>Salignan</i>	site gallo-romain (<i>villa</i> ?)
13	Apt	<i>viaduc du chemin de fer</i>	station néolithique
14	Apt	<i>Beissan</i>	site gallo-romain
15	Apt	<i>Les Argiles</i>	station néolithique
16	Apt	<i>Saint Jean</i>	site gallo-romain
17	Bonnieux	<i>grotte St Gervais</i>	grotte sépulcrale Bronze final, Bronze moyen et Chalcolithique, occupations Cardial récent et Age du Fer
18	Bonnieux	<i>Eglise Haute-Château</i>	habitats: Antiquité Tardive (VI-IXe s.), Age du Fer II, Bronze final, Chalcolithique
19*	Bonnieux	<i>Eglise basse</i>	habitats : chalcolithique, Bronze final, Age du Fer II (Ier s. av. J.-C.), gallo-romain, Antiquité tardive
20*	Bonnieux	<i>La Gardiole sud</i>	site gallo-romain (I-IIe s.) et Antiquité tardive
21*	Bonnieux	<i>Terres Blanches</i>	station néolithique
22*	Bonnieux	<i>La Bressagne</i>	station néolithique
23*	Bonnieux	<i>Pibernet</i>	station néolithique, site gallo-romain
24	Bonnieux	<i>Les Béguines</i>	station néolithique final, site gallo-romain (I-IIe s.)
25*	Bonnieux	<i>Le Safranier</i>	habitat chalcolithique
26*	Bonnieux	<i>La Font du Claux</i>	station ou épandage néolithique (?)
27*	Bonnieux	<i>Saint Vincent</i>	station néolithique
28*	Bonnieux	<i>Nogant</i>	<i>villa</i> gallo-romaine et Antiquité tardive (I-IVe s.)
29	Bonnieux	<i>La Gaillarde</i>	site gallo-romain
30	Bonnieux	<i>Saint Jean</i>	<i>villa</i> gallo-romaine et Antiquité tardive (occupation continue du IIe au VIIIe s.).nécropole rurale (Xe s. ?).

31	Bonnieux	<i>Le Colombier</i>	sépulture IVe s.
32	Bonnieux	<i>La Colombine</i>	<i>villa</i> gallo-romaine occupée du Ier au IVe s.
33	Bonnieux	<i>Thourame</i>	<i>villa</i> gallo-romaine
34	Bonnieux	<i>L'Ouvière</i>	station chalcolithique, site gallo-romain
35*	Bonnieux	<i>Seillas</i>	station néolithique final
36*	Bonnieux	<i>Saint Privat</i>	site gallo-romain
37	Bonnieux	<i>Les Fabrys</i>	habitat néolithique chasséen, néolithique final-chalcolithique, Bronze final.
38*	Bonnieux	<i>Meille</i>	station néolithique final et site gallo-romain
39*	Bonnieux	<i>Les Meuniers</i>	station néolithique (atelier de taille ?)
40*	Bonnieux	<i>Le Boudaut-nord</i>	site gallo-romain et Haut-Moyen-Age, station Age du Fer et néolithique final
41*	Bonnieux	<i>Le Boudaut</i>	habitat chalcolithique
42*	Bonnieux	<i>Le Grand Pré</i>	site gallo-romain, Bronze final, Age du Fer (?)
43*	Bonnieux	<i>Les Moutons</i>	site gallo-romain I-IIe s.
44	Bonnieux	<i>gr. du ravin de Ségrié</i>	grotte sépulcrale datation ?
45	Bonnieux	<i>abri du Bois Sauvage</i>	"cabane" chalcolithique
46	Bonnieux	<i>abri de Roquefure</i>	abri sépulcral néolithique (chalcolithique ?)
47*	Bonnieux	<i>La Bastide Neuve</i>	habitat gallo-romain I-IIe s.
48*	Bonnieux	<i>Les Tours</i>	habitat gallo-romain I-IIe s. travail du fer ?, nécropole VI-VIIIe s.
49	Bonnieux	<i>La Pérussière-Pont Julien</i>	pont antique (fin Ier s. av. J.-C.), site gallo-romain en liaison avec le pont (péage?)
50	Bonnieux	<i>Les Huguets</i>	station néolithique
51*	Bonnieux	<i>Les Contrats</i>	station néolithique chasséen
52	Bonnieux	<i>Grandordy</i>	station néolithique final-chalcolithique
53*	Bonnieux	<i>Saint Eyriex</i>	station néolithique et Age du Fer (?)
54*	Bonnieux	<i>La Ferraille</i>	site gallo-romain Ier s. av.- Ier s. ap. J.-C.
55	Bonnieux	<i>Le Gourgas</i>	station néolithique
56*	Bonnieux	<i>le Camp de Barras</i>	site gallo-romain
57*	Bonnieux	<i>Les Chapelins</i>	station néolithique chasséen (?) et chalcolithique. site gallo-romain I-IIe s.
58*	Bonnieux	<i>Les Charbonniers</i>	station néolithique final et néolithique chasséen (?)
59*	Bonnieux	<i>La Petite Bastide</i>	site gallo-romain (I-IIe s.?)
<hr/>			
60	Gargas	<i>La Coquillade</i>	station néolithique
61	Gargas	<i>Bois des Combes</i>	station néolithique
62	Gargas	<i>Capite</i>	station chalcolithique
63	Gargas	<i>Saint Jean</i>	site gallo-romain
64	Gargas	<i>Castagne</i>	site gallo-romain
65	Gargas	<i>Les Fournignons</i>	station chalcolithique, occupation gallo-romaine
66	Gargas	<i>La Bladayre</i>	station néolithique chasséen, site gallo-romain
67	Gargas	<i>Les Lombards</i>	nécropole et habitat gallo-romains et Antiquité tardive
68	Gargas	<i>La Graille</i>	site gallo-romain
69	Gargas	<i>Les Sauvans</i>	occupation gallo-romaine et Antiquité tardive
70	Gargas	<i>Les Chaffrets</i>	site gallo-romain
71	Gargas	<i>Les Isnardes</i>	site gallo-romain

72	Gargas	<i>Les Tamisiers</i>	site gallo-romain I-IIe s.
73	Gargas	<i>Le Tomple</i>	site gallo-romain et Antiquité tardive (Ve s.)
74	Gargas	<i>Janselme</i>	nécropole antique
75	Gargas	<i>Le Jas</i>	site gallo-romain
76	Gargas	<i>Boussicaux</i>	station néolithique
77*	Gargas	<i>Moulin de Lavon</i>	chemin antique
78*	Gordes	<i>Les Bas Beaujolais</i>	station VIe-Ve s. av. J.-C.
79	Gordes	<i>Les Firmins</i>	station néolithique, gallo-romain
80	Gordes	<i>Fontaine des Firmins</i>	station néolithique
81	Gordes	<i>Les Roques</i>	habitat chalcolithique, <i>oppidum</i> (?) Age du Fer
82	Gordes	<i>Sous les Roques</i>	station néolithique cardial et chalcolithique
83*	Gordes	<i>La Roubine</i>	petit site gallo-romain
84	Gordes	<i>Plan de Gordes</i>	station néolithique cardial et chalcolithique
85*	Gordes	<i>La Badelle</i>	station néolithique
86*	Gordes	<i>Font Blanche</i>	station néolithique et Age du Fer II (?)
87*	Gordes	<i>Fontourin</i>	site Age du Fer
88	Gordes	<i>Carcarille</i>	station néolithique
89*	Gordes	<i>Les Gervais</i>	station néolithique
90	Goult	<i>St Véran-La Bastidonne</i>	site gallo-romain
91	Goult	<i>St Véran-Les Pèbres</i>	site gallo-romain
92	Goult	<i>Saint Véran</i>	station néolithique, site gallo-romain, chapelle médiévale
93	Goult	<i>Maricamp</i>	site gallo-romain
94	Goult	<i>Les Artèmes</i>	site gallo-romain
95	Goult	<i>Le Castellar</i>	occupation néolithique, <i>oppidum</i> de l'Age du Fer
96	Goult	<i>Trabari</i>	abri sépulcral chalcolithique (?)
97	Goult	<i>Le Moulin</i>	station probablement néolithique final
98	Goult	<i>La Juillarde</i>	station néolithique
99	Goult	<i>Le Claudpetit</i>	site gallo-romain
100	Goult	<i>Les Tours</i>	station néolithique final
101	Goult	<i>Le Claud-ouest</i>	site ou épandage gallo-romain?
102*	Goult	<i>L'Imergue</i>	station néolithique (atelier de taille ?)
103*	Goult	<i>Le Jas-nord</i>	habitat gallo-romain (milieu Ier s. à milieu IIe s.)
104*	Goult	<i>Le Jas-sud</i>	station néolithique final
105	Goult	<i>Le Collet Rouge</i>	station néolithique
106*	Goult	<i>La Petite Verrière</i>	station néolithique final
107*	Goult	<i>La Verrière</i>	station néolithique final
108	Goult	<i>La Verrière-est</i>	station néolithique
109*	Goult	<i>Melan</i>	site gallo-romain
110*	Goult	<i>Les Fayons</i>	station néolithique final
111*	Goult	<i>Le Colombier</i>	petit habitat néolithique final (1 cabane ?), site gallo-romain
112*	Goult	<i>Le Touron-sud</i>	station néolithique
113	Goult	<i>La Rabote</i>	habitat gallo-romain
114	Goult	<i>Les Plaines</i>	station néolithique

115*	Goult	<i>Le Moulin des Roberts</i>	station néolithique et gallo-romain
116*	Goult	<i>La Grand' Bastide</i>	station néolithique, Bronze ancien, Age du Fer, gallo-romain et Antiquité tardive
117*	Joucas	<i>Ferrage</i>	station néolithique
118*	Joucas	<i>Grand Plantis</i>	habitat gallo-romain I-IIe s.-IVe s.
119*	Joucas	<i>Minchon</i>	habitat gallo-romain I-IIe s.
120*	Joucas	<i>Les Granges</i>	station néolithique final et néolithique chasséen (?)
121*	Joucas	<i>Les Daunis</i>	habitat gallo-romain I-IIe s., Ve s.
122	Lacoste	<i>les Baquis</i>	station néolithique chasséen
123	Lacoste	<i>Le Bas Clos-sud</i>	<i>villa</i> gallo-romaine I-IIe s., station néolithique final.
124*	Lacoste	<i>Le Bas Clos-nord</i>	station néolithique
125*	Lacoste	<i>Le Plan</i>	habitat gallo-romain.
126*	Lacoste	<i>Le Haut Clos</i>	site gallo-romain Ier s. av. (?), I-IIe s., Antiquité tardive, IV-Ve s. ?
127*	Lacoste	<i>Les Vignières</i>	station néolithique, site gallo-romain, nécropole Antiquité tardive
128*	Lioux	<i>Le ruisseau</i>	petite station néolithique
129	Lioux	<i>Vaumale</i>	site gallo-romain I-IIe s.
130	Lioux	<i>Verjusclas</i>	sanctuaire I s. av. J.-C.- Ves.
131	Lioux	<i>Verjusclas-ouest</i>	<i>oppidum</i> Age du Fer II ?
132	Lioux	<i>Le village sud-ouest</i>	site gallo-romain
133	Lioux	<i>Le village nord-est</i>	station Ier Age du Fer ?
134	Lioux	<i>L'Aiguille du Rocher</i>	<i>oppidum</i> Age du Fer II
135*	Roussillon	<i>Les Teppes</i>	station néolithique
136*	Roussillon	<i>La Verrière</i>	station néolithique
137*	Roussillon	<i>La Petite Verrerie</i>	station néolithique chasséen et néolithique final
138*	Roussillon	<i>Pied Brégon</i>	station néolithique final
139*	Roussillon	<i>Savone</i>	station néolithique final ?
140*	Roussillon	<i>Les Dauphins-ouest</i>	station néolithique final
141*	Roussillon	<i>Pied Bousquet</i>	station néolithique final
142	Roussillon	<i>Les Martins</i>	habitat néolithique chasséen, néolithique final, Bronze final occupation Age du Fer
143	Roussillon	<i>Les Martins-nord</i>	station néolithique final
144	Roussillon	<i>Les Serres</i>	station néolithique final
145	Roussillon	<i>Les Reys</i>	station néolithique cardial et chalcolithique
146	Roussillon	<i>Les Escoubets</i>	<i>villa</i> gallo-romaine et Antiquité tardive Ier s. av. J.-C. au Ve s. ap.
147	Roussillon	<i>Bois d'Evèque</i>	station néolithique final
148*	Roussillon	<i>Travail-nord-ouest</i>	station néolithique, atelier de taille ?
149	Roussillon	<i>Garells</i>	station néolithique final
150	Roussillon	<i>Charlesse</i>	station néolithique chasséen.
151	Roussillon	<i>Pied d'Armes</i>	station néolithique chasséen
152*	Roussillon	<i>Les Yves</i>	habitat gallo-romain I-IIe s. station néolithique

153*	Roussillon	<i>Les Ferres</i>	petite station néolithique
154*	Roussillon	<i>Le Sage ou Chante Grillet</i>	habitat néolithique final-chalcolithique
155*	Roussillon	<i>Grimaud</i>	station néolithique final, Antiquité tardive VI-VIIe s.?
156*	Roussillon	<i>Pied de Bœuf</i>	station néolithique final
157*	Roussillon	<i>Barette</i>	station néolithique
158	Roussillon	<i>Jaccones</i>	station néolithique final et néolithique chasséen ?
159*	Roussillon	<i>Valbonnette</i>	station néolithique
160	Roussillon	<i>Les Riperts</i>	site gallo-romain
161	Roussillon	<i>Le Clos d'Urbane</i>	station néolithique final.
162	Roussillon	<i>Les Astiers</i>	nécropole gallo-romaine et Antiquité tardive
163*	Roussillon	<i>Peyroardes</i>	habitat I s. av.-IIe s. ap. J.-C., site Antiquité tardive?
164	Roussillon	<i>Sainte Croix</i>	station néolithique final habitat I-IIe s. et VIe s.
165*	Roussillon	<i>Travail</i>	site gallo-romain
166*	Saint Pantaléon	<i>Les Clauds Ramiers</i>	station néolithique cardial, chasséenne, néolithique final, IIe Age du Fer, Antiquité tardive.
167*	Saint Pantaléon	<i>Grandes Terres</i>	station ou épandage néolithique ?
168	Saint Pantaléon	<i>Le Pin</i>	station néolithique
169	Saint Saturnin d'Apt	<i>Perreal</i>	<i>oppidum</i> Age du fer I et II et Ier s. ap. J.-C.
170	Saint Saturnin d'Apt	<i>Les Vanels-nord</i>	station néolithique, habitat gallo-romain IIe-IV-Ve s. ? et sépulture IIe s.
171	Saint Saturnin d'Apt	<i>Les Vanels</i>	site gallo-romain
172	Saint Saturnin d'Apt	<i>Perreal-est</i>	site gallo-romain
173	Saint Saturnin d'Apt	<i>La Débruge</i>	site gallo-romain
174	Saint Saturnin d'Apt	<i>Mourre Blanc-ouest</i>	site Age du Fer II
175	Saint Saturnin d'Apt	<i>Dessane</i>	site gallo-romain I-IIe s.
176	Saint Saturnin d'Apt	<i>Bourgette</i>	site gallo-romain
177	Saint Saturnin d'Apt	<i>Meyssonnier</i>	site gallo-romain
178	Saint Saturnin d'Apt	<i>Génin</i>	site gallo-romain
179	Saint Saturnin d'Apt	<i>Boy</i>	site gallo-romain
180	Saint Saturnin d'Apt	<i>Le Cadeton</i>	habitat gallo-romain I-IIe s.
181	Saint Saturnin d'Apt	<i>Bardoin-nord</i>	station néolithique, habitat gallo-romain
182	Saint Saturnin d'Apt	<i>Bardoin</i>	station néolithique, habitat gallo-romain
183	Saint Saturnin d'Apt	<i>Saint Pierre d'Agnane</i>	station néolithique, villa gallo-romaine, Antiquité tardive et médiévale
184	Saint Saturnin d'Apt	<i>Les Andéols</i>	habitat gallo-romain
185*	Saint Saturnin d'Apt	<i>Les Allemands</i>	site gallo-romain
186	Saint Saturnin d'Apt	<i>Les Bessaquets</i>	site gallo-romain
187*	Saint Saturnin d'Apt	<i>Caude Cayre</i>	station néolithique
188	Saint Saturnin d'Apt	<i>La Tuilière-Pichouras</i>	station néolithique
189	Saint Saturnin d'Apt	<i>Croagnes-le Pigeonnier</i>	habitat gallo-romain I-IIe s.
190	Saint Saturnin d'Apt	<i>grotte de La Lave</i>	grotte sépulcrale chalcolithique, Bronze final III
191	Saint Saturnin d'Apt	<i>grotte de Valoubeau</i>	occupation Antiquité tardive
192	Saint Saturnin d'Apt	<i>Pont de Renody</i>	station néolithique
193	Saint Saturnin d'Apt	<i>La Juive</i>	site gallo-romain

* sites découverts ou redécouverts lors de cette étude.

DÉPARTEMENT DE VAUCLUSE
CONSEIL GÉNÉRAL

DIRECTION de l'ÉDUCATION, des AFFAIRES CULTURELLES,
des SPORTS et des LOISIRS

SERVICE D'ARCHÉOLOGIE

HÔTEL DU DÉPARTEMENT - B.P. 318 - 84021 AVIGNON - Tél. 90.86.33.33.

CHRONOLOGIE et INTERPRÉTATION

INVENTAIRE DES SITES ARCHÉOLOGIQUES

Commune :

Canton :

Fiche n° 84 _____

TOPONYMIE
SCIENTIFIQUE :

CARTES :

TOPONYMIE
GÉOGRAPHIQUE :

PHOTOGRAPHIES :

CADASTRE année : Feuille :

- au sol :
- aériennes obliques :
- aériennes verticales :

TOPONYMIE
CADASTRALE :

P.O.S.	Sections	Parcelles	Propriétaires
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

PROSPECTION :

Méthode :

- passage simple
- prospection exhaustive

Valeur de la prospection :

- Conditions climatiques
 - bonnes
 - mauvaises
- Conditions de terrain
 - labour ancien
 - labour récent
 - érosion forte faible
 - sédimentation forte faible
 - remblai

COORDONNÉES LAMBERT 3 :

X1 = Y1 = Z1 =
X2 = Y2 = Z2 =

ACCÈS AU SITE : RN n°
 RD n°

CONNAISSANCE DU SITE :

- Site publié
- Site inédit
- Collection privée
- Fouilles clandestines
- Fouilles - Sondages
- Aménagements - Travaux
- Menace

CONSERVATION DU MATÉRIEL :

- sur place
- collection publique
- collection privée

OBSERVATIONS :

- Site à revoir (quand ?)
- Photo aérienne à faire
- Enquête à faire (collection)
- Sondage à faire

DATE : RÉDACTEUR :

SOURCE :

DESCRIPTION DU SITE		INVENTAIRE DES BIENS ARCHÉOLOGIQUE		NOTATION ET INTERPRÉTATION	
<p>1. Localisation géographique</p> <p>2. Contexte géographique</p> <p>3. Contexte historique</p> <p>4. Contexte archéologique</p>		<p>1. Type de bien</p> <p>2. Localisation</p> <p>3. État de conservation</p> <p>4. Niveau de fouille</p> <p>5. Niveau de documentation</p>		<p>1. Niveau de connaissance</p> <p>2. Niveau de documentation</p> <p>3. Niveau de fouille</p> <p>4. Niveau de conservation</p>	
<p>5. Description des vestiges</p> <p>6. Description des objets</p> <p>7. Description des structures</p> <p>8. Description des aménagements</p>		<p>9. Description des vestiges</p> <p>10. Description des objets</p> <p>11. Description des structures</p> <p>12. Description des aménagements</p>		<p>13. Niveau de connaissance</p> <p>14. Niveau de documentation</p> <p>15. Niveau de fouille</p> <p>16. Niveau de conservation</p>	
<p>17. Description des vestiges</p> <p>18. Description des objets</p> <p>19. Description des structures</p> <p>20. Description des aménagements</p>		<p>21. Description des vestiges</p> <p>22. Description des objets</p> <p>23. Description des structures</p> <p>24. Description des aménagements</p>		<p>25. Niveau de connaissance</p> <p>26. Niveau de documentation</p> <p>27. Niveau de fouille</p> <p>28. Niveau de conservation</p>	
<p>29. Description des vestiges</p> <p>30. Description des objets</p> <p>31. Description des structures</p> <p>32. Description des aménagements</p>		<p>33. Description des vestiges</p> <p>34. Description des objets</p> <p>35. Description des structures</p> <p>36. Description des aménagements</p>		<p>37. Niveau de connaissance</p> <p>38. Niveau de documentation</p> <p>39. Niveau de fouille</p> <p>40. Niveau de conservation</p>	
<p>41. Description des vestiges</p> <p>42. Description des objets</p> <p>43. Description des structures</p> <p>44. Description des aménagements</p>		<p>45. Description des vestiges</p> <p>46. Description des objets</p> <p>47. Description des structures</p> <p>48. Description des aménagements</p>		<p>49. Niveau de connaissance</p> <p>50. Niveau de documentation</p> <p>51. Niveau de fouille</p> <p>52. Niveau de conservation</p>	
<p>53. Description des vestiges</p> <p>54. Description des objets</p> <p>55. Description des structures</p> <p>56. Description des aménagements</p>		<p>57. Description des vestiges</p> <p>58. Description des objets</p> <p>59. Description des structures</p> <p>60. Description des aménagements</p>		<p>61. Niveau de connaissance</p> <p>62. Niveau de documentation</p> <p>63. Niveau de fouille</p> <p>64. Niveau de conservation</p>	
<p>65. Description des vestiges</p> <p>66. Description des objets</p> <p>67. Description des structures</p> <p>68. Description des aménagements</p>		<p>69. Description des vestiges</p> <p>70. Description des objets</p> <p>71. Description des structures</p> <p>72. Description des aménagements</p>		<p>73. Niveau de connaissance</p> <p>74. Niveau de documentation</p> <p>75. Niveau de fouille</p> <p>76. Niveau de conservation</p>	
<p>77. Description des vestiges</p> <p>78. Description des objets</p> <p>79. Description des structures</p> <p>80. Description des aménagements</p>		<p>81. Description des vestiges</p> <p>82. Description des objets</p> <p>83. Description des structures</p> <p>84. Description des aménagements</p>		<p>85. Niveau de connaissance</p> <p>86. Niveau de documentation</p> <p>87. Niveau de fouille</p> <p>88. Niveau de conservation</p>	
<p>89. Description des vestiges</p> <p>90. Description des objets</p> <p>91. Description des structures</p> <p>92. Description des aménagements</p>		<p>93. Description des vestiges</p> <p>94. Description des objets</p> <p>95. Description des structures</p> <p>96. Description des aménagements</p>		<p>97. Niveau de connaissance</p> <p>98. Niveau de documentation</p> <p>99. Niveau de fouille</p> <p>100. Niveau de conservation</p>	

Conception André-Yves DAUTIER
 Photocomposition IL Avignon
 Photogravure QUADRISCAN Oraison

Achévé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie
 Roger RIMBAUD S.A.
 à Cavaillon
 le 28 Décembre 1990.

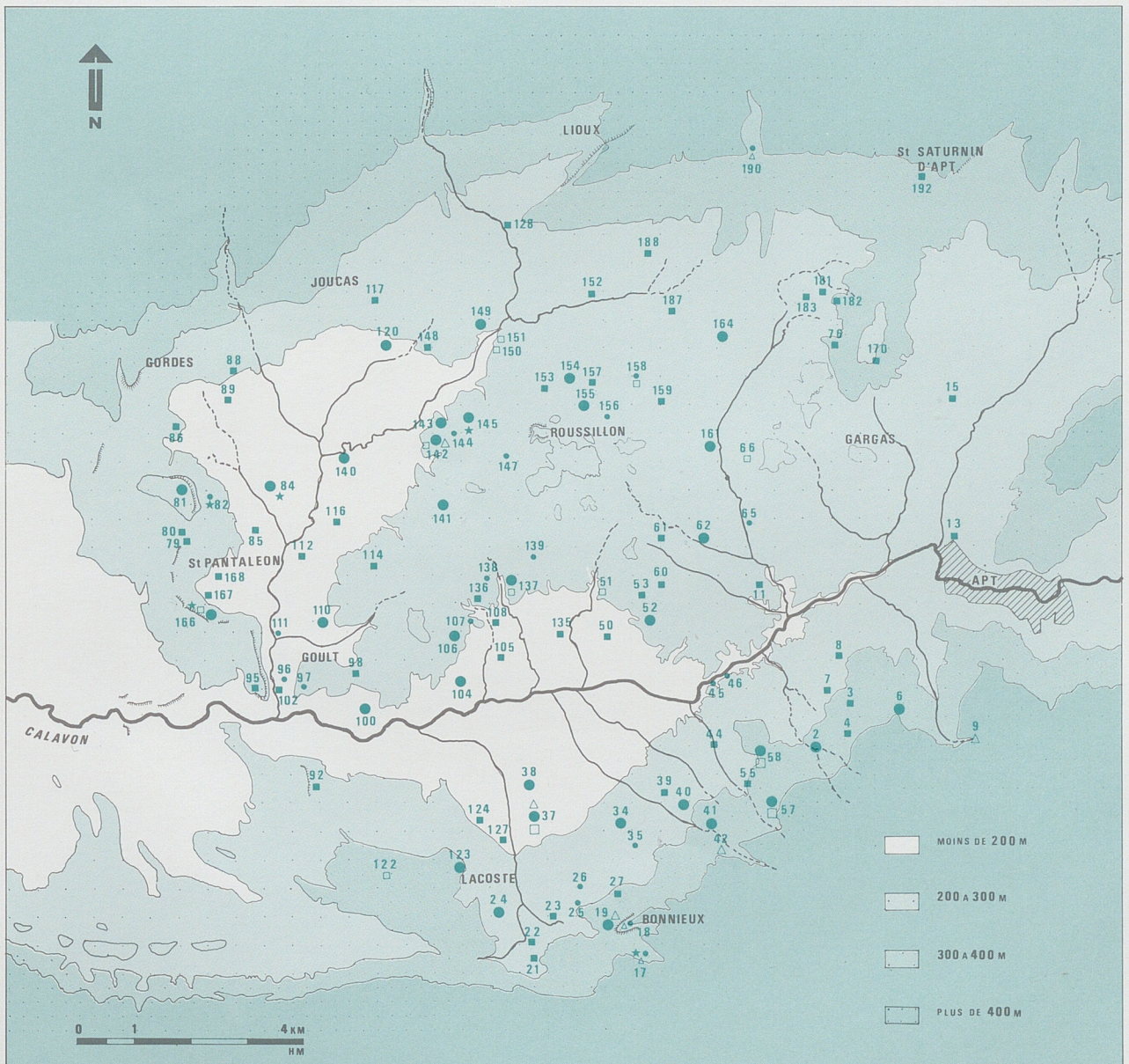
carte 1

Sites du Néolithique et de l'Age du Bronze



1. Carte de répartition des sites du Néolithique et de l'Age du Bronze.

- Néolithique
- ★ Néolithique ancien
- Néolithique moyen
- Néolithique final
- △ Age du Bronze



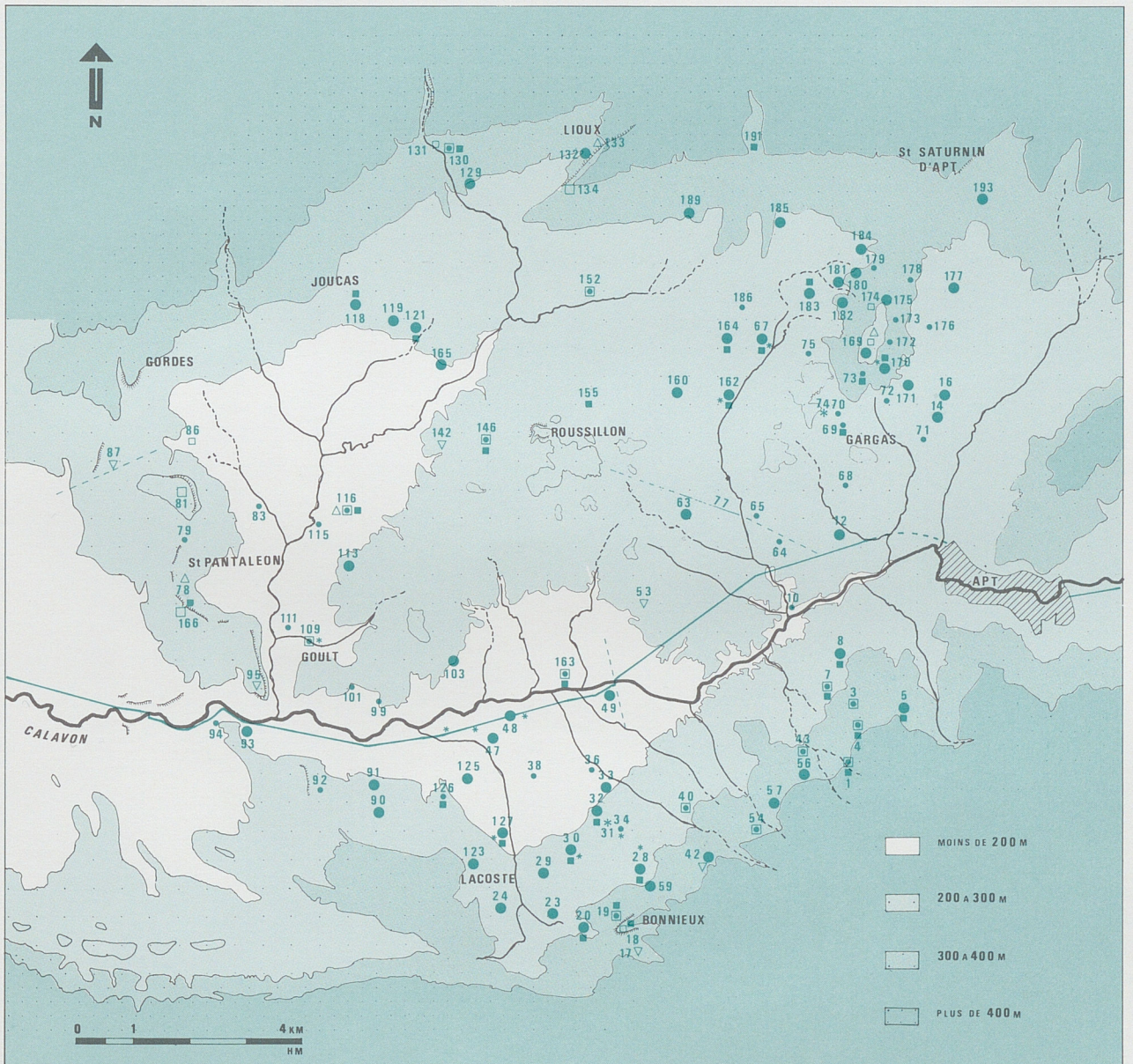
carte 2

Sites protohistoriques et antiques



2. Carte de répartition des sites protohistoriques et antiques :

- ▽ Age du fer
- △ 1er Age du Fer
- IIe Age du Fer et 1er s. av. J.-C.
- gallo-romain
- Antiquité tardive
- * sépultures isolées et nécropoles gallo-romaines



Diffusion :
A.P.R.A.V.E

Association pour la promotion
de la recherche archéologique en Vaucluse
4, rue Saint-Charles, 84000 Avignon

Prix : 50 F

